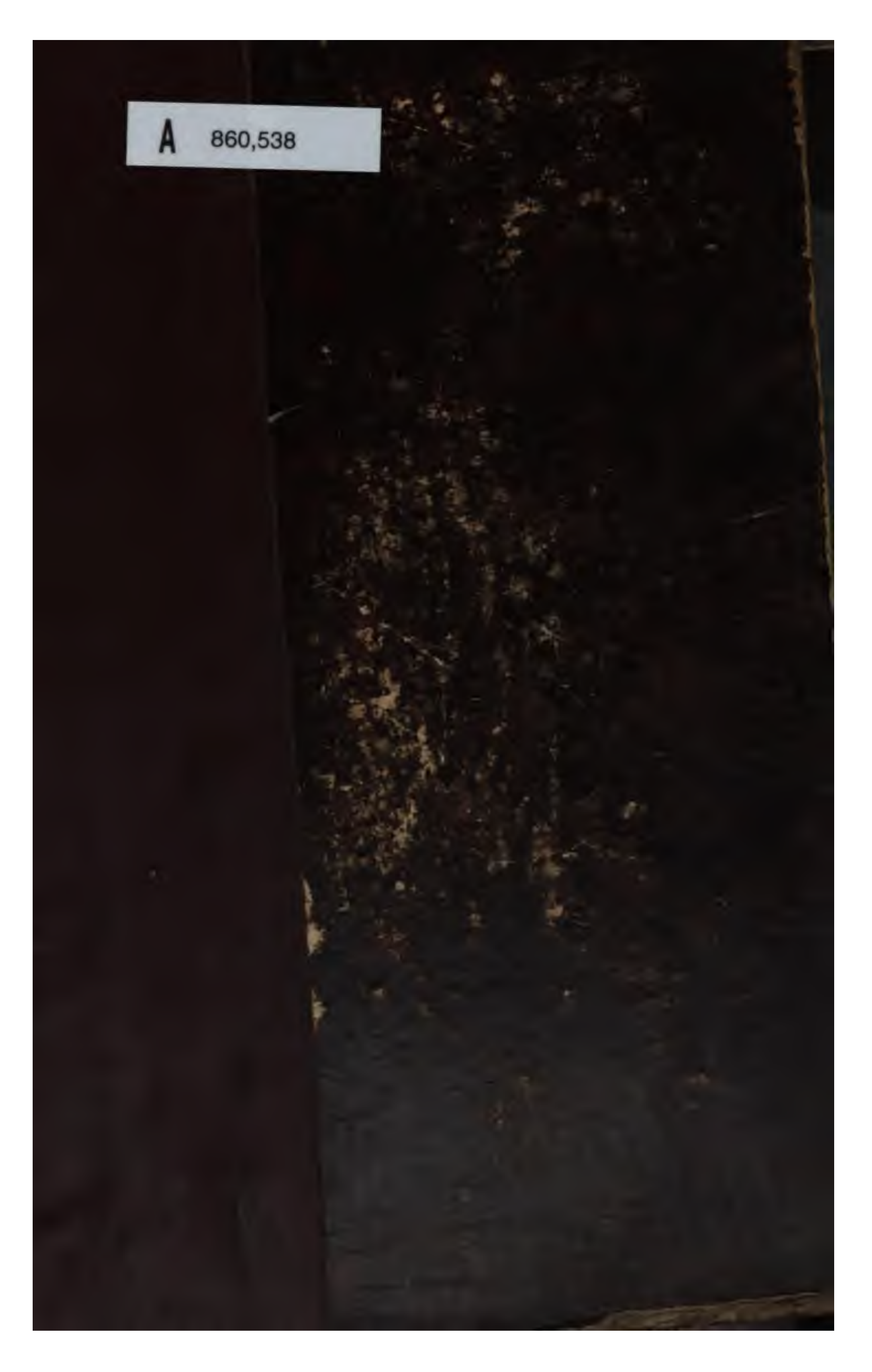
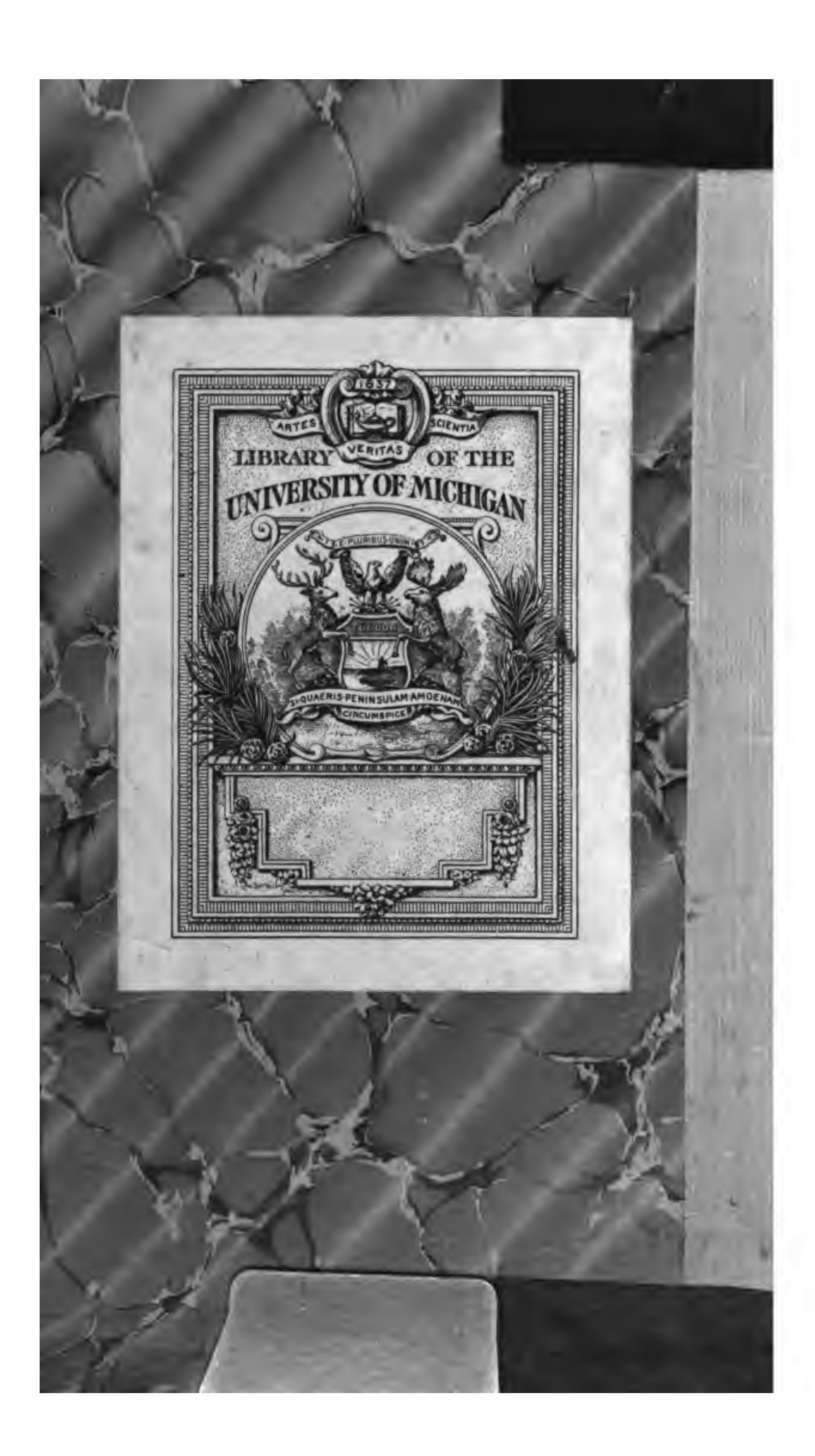



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



MAURICE CROISET

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

ARISTOPHANE

ET

LES PARTIS A ATHÈNES



PARIS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

4, RUE LE GOFF (5e)

1906

Collection "MINERVA"

ARISTOPHANE

ET

LES PARTIS A ATHÈNES

MAURICE CROISET

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

ARISTOPHANE

ET

LES PARTIS A ATHÈNES



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome,
du Collège de France et de l'Ecole Normale Supérieure

4, RUE LE GOFF (5me)

1906

Collection " MINERVA "

AVANT-PROPOS

—

L'histoire politique de la comédie athénienne au v[e] siècle est encore à écrire.

Non pas que les relations de ce genre littéraire avec les événements contemporains aient été le moins du monde méconnus jusqu'ici. Il n'est pas un historien de la Grèce ancienne qui n'ait, au contraire, tiré parti des renseignements si variés, si intéressants, qui se trouvent dispersés dans les pièces subsistantes d'Aristophane et dans les fragments des poètes comiques du même temps. Quelques-uns l'ont fait avec une érudition et une perspicacité qui ne laissent rien à désirer. A ce point de vue, la comédie athénienne semble avoir donné à peu près tout ce qu'on pouvait en attendre, pour le moment du moins. Seulement, dans les travaux auxquels il

est fait ici allusion, elle a été traitée, naturellement, comme un simple recueil de documents. Ce qui revient à dire qu'elle n'y est pas étudiée en elle-même et pour elle-même, dans ses habitudes, dans ses rapports avec la vie sociale, dans la personne et le génie propre de ses représentants.

L'histoire littéraire, il est vrai, se préoccupe justement de quelques-uns de ces éléments d'étude, plus ou moins négligés par l'histoire générale. Elle cherche à représenter la psychologie des auteurs et celle de leur public, elle montre le développement des genres, elle en analyse les formes diverses, elle note et distingue les traditions érigées en lois et les traits individuels de chaque esprit. Ses méthodes, appliquées à la partie politique de la comédie athénienne, peuvent permettre de la mieux apprécier ; et, en fait, elles n'ont pas médiocrement contribué à en rendre la connaissance de plus en plus sûre et précise. Mais la politique, après tout, n'est pour elle qu'un objet secondaire, auquel elle ne touche qu'incidemment.

Une histoire proprement politique de la comédie athénienne devrait donc procéder à la

fois de l'histoire générale et de l'histoire littéraire, en se distinguant de l'une et de l'autre. Son objet propre serait d'étudier l'influence des événements, des mœurs, de l'opinion et de la société, considérée dans sa division en classes et en partis, sur la comédie en général et sur chaque poète en particulier; et, réciproquement, celle de la comédie et de ses poètes sur la société, sur les mœurs et sur l'opinion. Elle devrait suivre le genre comique, d'année en année, nous faire assister à l'élaboration de chacune de ses grandes créations, nous dire les suggestions reçues par le poète et ses intentions, ses amitiés et ses inimitiés, nous conduire ensuite au théâtre, nous rendre en quelque sorte spectateurs des représentations, nous faire connaître les impressions du public, les cabales, la sentence des juges, et, après cela, relater et expliquer ce qui a pu en résulter. On imagine aisément combien un tel exposé offrirait d'intérêt à qui voudrait connaître les dessous de la vie politique dans l'Athènes du ve siècle.

Malheureusement, il faut reconnaître que cela est impossible à réaliser aujourd'hui. La plupart des poètes comiques de ce temps ne sont plus pour nous que des noms. Leurs œuvres sont

perdues, sauf un certain nombre de titres et de fragments, qui, le plus souvent, ne permettent même pas de deviner le sujet des pièces d'où ils proviennent. Les dates de ces pièces nous demeurent presque toutes inconnues. Quant aux relations des auteurs, soit entre eux, soit avec les personnages contemporains, nous n'en savons à peu près rien. Dans ces conditions, un essai d'histoire ne pourrait être qu'un tissu de conjectures ou une série d'aveux d'ignorance.

C'est assez dire que je n'ai pas songé un seul instant à l'entreprendre. Aristophane est vraiment le seul des poètes comiques de ce temps dont nous puissions parler en connaissance de cause. Je n'ai donc cru pouvoir m'occuper que de lui. Il est évident, d'ailleurs, que ce qui sera dit d'un poète en particulier a chance de s'appliquer souvent à d'autres poètes, ses contemporains, qui ont cultivé le même genre. En ce sens, cette série d'études pourra servir de contribution à l'histoire, tout autrement étendue, dont l'esquisse vient d'être tracée. Mais il doit être bien entendu, tout d'abord, qu'elle n'a même pas la prétention d'en constituer par elle-même un chapitre complet. Nous ignorons trop de choses importantes sur Aristophane lui-

même. Onze de ses pièces seulement nous sont parvenues : il en avait composé quarante (1). Sur sa biographie et sa personne, nous ne savons guère que ce qu'il nous en a dit çà et là dans ses parabases ou par la bouche de ses personnages. C'est avec ces documents, fort insuffisants, qu'il faut essayer de répondre à des questions difficiles et nécessairement obscures.

Celles qui font l'objet propre de ce livre se rapportent presque uniquement aux relations d'Aristophane avec les partis politiques qui s'agitaient alors dans Athènes. Il suffit de lire rapidement ses pièces pour reconnaître en lui un adversaire des hommes qui ont exercé en ce temps l'influence prépondérante sur la politique intérieure et extérieure de son pays. S'ensuit-il qu'il ait été à proprement parler l'ennemi de la démocratie en général, ou même de celle qui existait alors dans sa cité ? Est-ce vraiment elle qu'il attaquait en attaquant ses chefs ? Et s'il l'a effectivement censurée, quelquefois au moins, quelle était la portée de ses censures et quelle

(1) En éliminant les quatre pièces considérées dès l'antiquité comme apocryphes (Ποίησις, Ναυαγός, Νῆσοι, Νίοβος). Voy. Kaibel, art. *Aristophanes*, 12, dans *Pauly-Wissowa.*

en était l'origine? Visait-il à la décrier, pour en préparer la transformation totale, ou, simplement, à l'avertir, pour l'aider à se corriger de quelques-uns de ses défauts? Puis, en composant ses pièces, était-il l'interprète ou l'instrument d'une opposition constituée, consciente de ses vues et de ses moyens? ou bien, au contraire, ne prenait-il conseil que de lui-même? Telles sont à peu près les questions qu'on trouvera posées, et que j'ai essayé de résoudre, dans les chapitres qu'on va lire.

Ces questions, évidemment, ont été bien loin de passer inaperçues jusqu'ici. Presque tous les savants, historiens ou littérateurs, qui se sont occupés d'Aristophane ont eu, au contraire, à cœur de dire ce qu'ils en pensaient. On trouvera cités, dans les notes de ce livre, les principaux ouvrages où ces opinions ont été émises ou justifiées. Il est inutile d'en donner ici, par avance, une nomenclature. Je n'ai guère besoin de dire que si ces opinions m'avaient complètement satisfait, je n'aurais pas eu l'idée d'écrire à mon tour sur le même sujet. D'autre part, il s'en faut de beaucoup que je les considère comme généralement inexactes. La vérité, dans les études historiques et littéraires, n'a tout son prix que

par la justesse des nuances dont elle se compose. C'est uniquement à mieux préciser ces nuances et à les mieux assortir que j'ai cru pouvoir utilement m'appliquer. Mes conclusions, comme on le verra, ne sont contraires qu'aux partis pris et aux assertions absolues.

La première idée de ce travail remonte à la lecture du livre, déjà ancien, de mon regretté camarade et ami Auguste Couat sur *Aristophane et l'ancienne Comédie attique* (1). Dans cet ouvrage, plein de faits et d'idées, j'avais rencontré, relativement au sujet ici traité, quelques jugements qui avaient suscité en moi des doutes sérieux. C'est en y réfléchissant souvent et en mûrissant ces doutes que j'ai été conduit à écrire ce livre. Puisqu'il marque, en somme, une dissidence entre Couat et moi, je tiens tout particulièrement à la restreindre d'avance autant qu'il convient, en rendant ici un hommage sincère à la haute valeur de son travail.

Octobre 1905.

(1) Paris, *Lecène et Oudin*, 1889 ; seconde édition, 1903.

INTRODUCTION

I

La comedie athénienne a été essentiellement rurale par ses origines. Quelle que soit pour nous l'obscurité de son histoire primitive, nous savons du moins qu'elle s'est formée, au VIᵉ siècle avant notre ère, dans les campagnes de l'Attique.

Elle a eu pour premier élément les mascarades rustiques qui parcouraient les villages en chantant, aux fêtes de Dionysos, dieu du vin. A ces chœurs paraissent s'être associés, plus ou moins tôt, des acteurs grotesques, portant le costume et imitant les bouffonneries indécentes des paysans péloponésiens, qui, depuis longtemps, représentaient par des danses mimiques la vie exubérante de certains génies de la végétation. Peut-être reçut-elle d'eux aussi l'imitation caricaturale de la vie réelle, qu'elle eut bientôt fait d'ailleurs de développer d'une façon originale. En tout cas, ce qui fit sa force et assura

son avenir, ce fut le mélange de la fantaisie la plus extravagante avec la satire la plus hardie.

Tant que la comédie fut un simple divertissement de paysans, cette satire, quelque libre qu'elle pût être, n'eut guère de portée ; elle ne dépassait pas le village, ou, tout au plus, le canton. Mais lorsqu'elle pénétra dans ces dèmes moitié urbains, moitié rustiques, qui constituaient, au temps de Pisistrate et de ses fils, les faubourgs d'Athènes, puis, lorsqu'elle fut admise, vers le commencement du v[e] siècle, aux fêtes de Dionysos qui se célébraient dans la ville même, et lorsque l'Etat lui eut fait place dans les concours publics, les choses changèrent nécessairement.

Elle dut alors s'occuper des événements et des hommes dont on s'occupait dans ce milieu nouveau. Tout en gardant sa fantaisie inventive et bouffonne, elle dirigea ses traits contre des personnages plus importants. Et, d'abord, elle le fit sous la forme qu'Aristote appelle « iambique », c'est-à-dire, apparemment, en s'attaquant aux personnes plus qu'aux idées, comme autrefois l'avait fait Archiloque, et sans s'assujettir au développement régulier d'un thème dramatique. Ensuite, et peu à peu, elle apprit à composer, elle s'essaya et réussit de mieux en mieux à créer et à mettre en valeur des idées comiques, elle ébaucha de véritables fables ou intrigues, douées de quelque logique intérieure, et par con-

séquent d'une certaine unité. Elle entreprit même des démonstrations, elle soutint des thèses politiques ou morales. C'est à ce point de son développement qu'elle nous apparaît chez Aristophane, dès la première période de la guerre du Péloponèse, peu après 431.

L'esprit qui l'animait était nécessairement celui de la majorité de son public. Il nous faut donc essayer de nous représenter de quels éléments se composait cette majorité, et aussi quelles relations existaient entre elle et les poètes qu'elle favorisait.

Thucydide, en racontant les débuts de la guerre, en 431, nous a décrit, avec sa précision habituelle, le genre de vie qui était, en ce temps, celui de la plupart des Athéniens. Il nous apprend qu'ils se décidèrent alors, sur les conseils de Périclès, à quitter leurs installations rurales, à les détruire même en partie, à envoyer, soit en Eubée, soit dans les îles voisines, leurs troupeaux et leurs bêtes de somme, pour se réfugier eux-mêmes dans l'enceinte fortifiée d'Athènes, avec leurs femmes et leurs enfants. « Ce changement, ajoute-t-il, leur fut très pénible, car *le plus grand nombre des Athéniens avait une habitude ininterrompue de vivre à la campagne* (1). » C'était là, comme il le fait remarquer, une tradition immémoriale en Attique ; et la destruction même

(1) Thucydide, l. II, c. xiv.

des anciens centres politiques et religieux, attribuée à Thésée, ne l'avait pas modifiée. Depuis qu'Athènes était devenue la cité unique, les anciennes villes de la région s'étaient transformées en simples bourgs, mais les habitudes étaient restées les mêmes. Les familles résidaient toujours sur leurs domaines, petits ou grands, groupées en communautés domestiques, qui ne se déplaçaient guère. La seconde guerre médique avait passé sur ces campagnes comme un cyclone dévastateur ; mais, après la libération du territoire, on avait rebâti les maisons incendiées ou ruinées, et la vie accoutumée avait repris son cours : « Aussi, dit l'historien, avaient-ils grand'peine à quitter leurs habitations et ces cultes locaux, qui, depuis le temps des anciennes villes, s'étaient transmis des pères aux enfants ; en outre, il leur était dur de se voir condamnés à changer leur genre de vie, et il semblait à chacun d'eux qu'il abandonnait sa ville natale (1). » Témoignage du plus haut intérêt, qu'on n'a pas assez mis en rapport avec l'histoire de la Comédie. Il en résulte en effet, très clairement, que, pendant toute la période où celle-ci s'est développée, la plus grande partie de la démocratie athénienne était rurale de fait et par conséquent de sentiments (2).

(1) THUCYDIDE, l. II, c. XVI.

(2) Ces habitations rurales étaient beaucoup plus confortables, naturellement, que celles de la ville. On y vivait

La démocratie urbaine, antérieurement à la guerre du Péloponèse, était donc, en réalité, une minorité. Et cette minorité n'était même pas absolument compacte. La partie la plus ardente était celle qui résidait au Pirée (1). Là se groupaient les gens de mer, et, autour d'eux, tous ceux qui fournissaient à leurs besoins ou qui les aidaient dans leurs opérations diverses, constructeurs, ouvriers de port, fabricants et industriels de toute sorte, petits trafiquants, banquiers; population sans tradition, sans attache au sol, mélangée de nombreux métèques et en contact incessant avec les étrangers ; vivant nécessairement d'une vie plus agitée, plus livrée au hasard, et, en somme, à peu près étrangère aux traditions conservatrices.

La ville proprement dite, qui grandissait rapidement autour de l'Acropole, formait comme un intermédiaire entre cette turbulente démocratie maritime et la paisible démocratie rurale. Là, un certain nombre de riches citoyens avaient leur maison de ville. où ils résidaient une partie de l'année. Autour d'eux. habitait une population de condition moyenne, commerçants, gens d'affaire, chefs d'industrie, qui constituaient ensemble cette classe précieuse à la prospé-

à l'aise et largement. Voir, à ce sujet, Isocrate, *Aréopagit.*, 32. Cf. G. Gilbert, *Beitræge zur inneren Gesch. Athens im zeitalter d. Pelopon. Krieges*, p. 98 et suiv., Leipzig, 1877.

(1) Busolt, *Griechische Geschichte*, t. III, Ire partie, p. 489.

rité de l'Etat, qu'Euripide a louée dans un passage célèbre de ses *Suppliantes* (1). Mais, à mesure que l'industrie athénienne s'était développée, il s'était formé aussi, dans la grande ville, un prolétariat, qui vivait, au jour le jour, du produit de son travail quotidien. Ces petits salariés étaient naturellement enclins à faire souvent cause commune avec les radicaux du Pirée. Et ainsi se trouvaient rapprochés là deux éléments bien différents, qui se contrebalançaient, ou qui prenaient le dessus tour à tour, suivant les circonstances.

Pour en revenir à la démocratie rurale, on ne peut pas douter qu'elle ne fût, elle aussi, très dévouée aux institutions d'Athènes. C'était la législation de Solon qui, au début du VIe siècle, l'avait affranchie et lui avait assuré la possession tranquille de ses domaines. Le gouvernement de Pisistrate et de ses fils, en lui procurant une longue période de paix intérieure, avait consolidé entre ses mains la propriété territoriale et en avait favorisé la division. L'Attique comptait probablement, à la fin du VIe siècle, un plus grand nombre de petits domaines ruraux qu'aucun autre pays de la Grèce. Les réformes de

(1) EURIPIDE, *Suppliantes*, 244 : « Des trois classes de citoyens, c'est la classe moyenne qui assure le salut public, car c'est elle qui conserve l'ordre institué par la cité. » Ces paroles sont attribuées par le poète à Thésée, fondateur idéal de l'Etat athénien.

Clisthène, en abolissant les vieilles naucraries et en organisant les dèmes, avaient répandu à travers toutes les agglomérations rurales un esprit de liberté. Tous ces petits propriétaires s'étaient habitués à délibérer, à prendre des décisions, à faire leurs affaires eux-mêmes : c'étaient vraiment des hommes libres, et ils n'avaient aucune envie de cesser de l'être. La démocratie était, à n'en pas douter, tout aussi enracinée chez eux que chez les gens de la ville ou du Pirée, mais ils ne la concevaient pas de la même manière (1).

Nécessairement, ils étaient bien plus attachés aux vieilles coutumes, aux rites anciens du culte, à la tradition sous toutes ses formes. Les idées nouvelles ne circulaient que lentement parmi eux : aussi, lorsqu'ils venaient à les rencontrer inopinément, elles leur paraissaient scandaleuses ou ridicules. La noblesse de race, qui était suspecte ou odieuse aux démocrates de la ville, continuait au contraire à jouir d'un respect héréditaire de la part de ces paysans; car les représentants des anciennes familles, dispersés dans les dèmes, étaient les gardiens et

(1) Busolt, *Griech. Gesch.*, t. III, 2e partie, p. 821, me paraît confondre beaucoup trop la démocratie rurale avec l'oligarchie. De ce qu'elles ont fait cause commune en quelques circonstances, on n'est pas en droit de conclure qu'elles fussent animées ordinairement de sentiments identiques.

les prêtres héréditaires de beaucoup de ces cultes locaux auxquels les gens de la campagne demeuraient si attachés. D'ailleurs, les politiciens de la ville avaient peu d'action sur eux. Occupés de leur travail, ils n'avaient ni le temps ni le goût de prêter l'oreille aux dénonciations qui trouvaient crédit auprès de la plèbe urbaine, et ils se tenaient en dehors des agitations stériles (1).

Euripide dans son *Oreste*, joué en 408, s'est plu à tracer un portrait, idéalisé sans doute, mais certainement vrai quant aux traits essentiels, du paysan, tel qu'il avait pu l'observer. Le campagnard qu'il représente dans une assemblée populaire, soutient précisément contre un démagogue la cause des principes traditionnels : « Alors, un autre citoyen se leva ; son extérieur était rude, mais c'était vraiment un homme ; il ne fréquentait guère la ville ni l'agora circulaire, il travaillait aux champs : c'était un de ceux qui assurent le salut d'un pays. Au reste, il avait l'esprit ouvert à la discussion, quand il voulait discuter ; honnête homme, qui menait une vie sans reproche (2). » Ce paysan, nous dit le poète, ne fréquentait guère la ville ni l'agora, c'est-

(1) Aristoph., *Paix*, 190. Trygée se nomme et se définit en deux vers : « Trygée d'Athmonon, vigneron habile, nullement sycophante, et qui a horreur de se mêler de tout. »

(2) Euripide, *Oreste*, 917.

à-dire ici l'assemblée. Nous avons là, si nous savons interpréter ce témoignage précieux, l'explication d'un fait qui est de première importance pour notre sujet. La démocratie rurale, bien que nombreuse, avait peu d'influence à l'assemblée et dans les jugements, parce qu'elle s'abstenait en majorité d'y prendre part. Ce fut même là le mal dont Athènes souffrit le plus, et auquel elle ne sut jamais remédier par l'organisation d'un gouvernement représentatif, ou par l'établissement d'un *referendum* pour certaines questions de première importance. Ces habitants des villages ne se souciaient guère, en général, d'abandonner leurs travaux, de faire une longue route, de se mettre en dépense, pour venir exercer à la ville leurs droits de citoyens. Voilà comment les Athéniens de la ville et ceux du Pirée se trouvaient constituer la majorité, soit au Pnyx, soit dans les tribunaux, sauf peut-être dans certaines circonstances exceptionnelles (1).

Mais il n'en était pas de même, sans doute, lorsqu'il s'agissait de prendre part aux Lénéennes et surtout aux grandes Dionysies. Ces fêtes de Dionysos comptaient parmi les plus belles, les plus joyeuses et les plus bruyantes qu'on célébrât dans

(1) Voir à ce sujet G. Gilbert, *Beitræge*, p. 98 et suiv., et J. Beloch, *Die attische Politik seit Perikles*, p. 7 et suiv. Leipzig, 1884, Cf. Xénophon, *Mémor.*, c. vii, § 6.

Athènes (1). De tous les environs de la ville et même des parties reculées de l'Attique, on devait y accourir en foule (2). Ces spectateurs rustiques apportaient là leurs habitudes d'esprit, leurs goûts, leurs idées, et, comme ils formaient probablement la majorité, soit par eux-mêmes, soit avec la partie de la population urbaine qui partageait leurs sentiments, ils les imposaient aux poètes et aux juges.

Ils adoraient les tragédies d'Eschyle qui leur parlaient des dieux et des héros dans un langage magnifique ; et si, par hasard, ils ne le comprenaient pas toujours bien exactement, le son des mots et la grandeur des sentiments suffisaient à les émouvoir profondément (3). Sophocle aussi les ravissait ; ils aimaient le pathétique noble de ses drames, la beauté brillante de ses chants lyriques, la fierté de

(1) Aristophane, *Nuées*, v. 311.

(2) Isocrate, *Aréopag.*, 52, dit, il est vrai, à propos de ce temps : καὶ πολλοὺς τῶν πολιτῶν μηδ' εἰς τὰς ἑορτὰς εἰς ἄστυ καταβαίνειν, ἀλλ' αἱρεῖσθαι μένειν ἐπὶ τοῖς ἰδίοις ἀγαθοῖς μᾶλλον ἢ τῶν κοινῶν ἀπολαύειν. Il est bien évident, en effet, que *tous* les Athéniens de la campagne ne venaient pas assister aux Dionysies urbaines ; *beaucoup* d'entre eux restaient nécessairement chez eux ; mais, en notant ce fait comme une preuve qu'ils s'y trouvaient bien, l'orateur reconnaît implicitement que l'attrait de ces fêtes se faisait sentir dans toute l'Attique et qu'une bonne partie de la population rurale venait y assister.

(3) Aristophane, *Acharniens*, 10 ; *Nuées*, 1364-1368. Cf. *Grenouilles*, 1413.

ses personnages, et, derrière la tragédie humaine, le dieu invisible et présent (1). En revanche, ils faisaient médiocre accueil aux compositions d'Euripide, où il y avait, à leur gré, trop de rhétorique subtile, et, en outre, une inquiétante prédominance de l'instinct, qui troublait leur robuste simplicité morale.

Mais, plus encore que la tragédie peut-être, la comédie les enchantait, car elle était vraiment leur interprète. C'était le genre où la vieille Attique, en sa rusticité joyeuse, s'épanchait librement. La campagne, simple et moqueuse, y prenait sa revanche sur la ville et sur ceux que la ville admirait. Pour lui plaire, les poètes avisés caricaturaient sur la scène les hommes du jour, politiciens diserts et intéressés, philosophes subtils, aux théories inquiétantes, sophistes infatués, auteurs à la mode, musiciens novateurs et raffinés, tous ceux en un mot dont les citadins s'engouaient, mais qui semblaient prodigieusement grotesques à ces braves paysans d'Athmonon ou de Chollidæ. Nos campagnards n'avaient pas de plus grand plaisir que de les couvrir de leurs huées vengeresses.

(1) Aristophane, *Paix*, 531.

II

Cette alliance tacite entre la démocratie rurale et la comédie nous apparaîtrait sans doute bien plus clairement, si nous possédions encore un certain nombre des pièces qui furent jouées à Athènes dans les deux premiers tiers du ve siècle. Il est bien probable, en effet, que le paysan, qui était à l'origine l'acteur et le chorente attitré de la comédie, dut continuer à y jouer un rôle important dans les drames de Chionidès et d'Ecphantidès, de Magnès et de Cratinos, de Cratès et d'Hermippos. Malheureusement, toutes ces pièces sont perdues, et le peu que nous en savons ne se prête pas à des conjectures suffisamment probables. Mieux vaut donc nous en tenir à Aristophane, le seul dont nous puissions parler en connaissance de cause.

Il est impossible, aujourd'hui, en présence de témoignages contradictoires et sans autorité, de décider s'il était fils d'un père athénien et d'une mère athénienne, condition nécessaire pour posséder, de naissance, le titre de citoyen. Un biographe anonyme

nous dit bien qu'il appartenait au dème de Kydathénæon, de la tribu Pandionis (1). C'est là une affirmation précise, qui doit provenir d'actes officiels, et qu'il faut tenir par conséquent pour authentique (2). Mais elle laisse indécise la question de savoir comment Aristophane avait acquis le droit de cité ? Etait-il, comme le veulent d'autres traditions, d'origine étrangère, et le droit de cité fut-il conféré, soit à son père, soit à lui, par un décret de naturalisation, ainsi que l'affirme un biographe (3) ? Nous l'ignorons ; et les hypothèses diverses des érudits modernes n'ont pas réussi à fixer les idées sur ce point. Il en est de même en ce qui concerne les relations du poète avec Egine ; car le témoignage qui s'y rapporte dans les *Acharniens* a été interprété de plusieurs manières (4). Quoi qu'il en soit, nous

(1) *Biogr. anon.* Didot, XI, l. 1 et 3. Cf. XV.

(2) KAIBEL, art. *Aristophanes*, n° 12, p. 971, dans Pauly-Wissowa.

(3) *Biogr. anon.* Didot XI, l. 30 35. Cf. XIV.

(4) *Acharniens*, 651-653. Quelques commentateurs veulent que ce passage se rapporte, non à Aristophane, mais à Callistrate, sous le nom de qui la pièce fut jouée. Cela me paraît inadmissible. Le véritable auteur était certainement connu de la majorité du public, et il serait par trop invraisemblable qu'Aristophane eût donné à son prête-nom le rôle et l'importance que ce morceau lui attribue. Ce qui est dit là, il n'a pu le dire que de lui-même. Il y a donc lieu de croire qu'Aristophane avait reçu un lot de terre à Egine, comme clérouque, lors de

pouvons être à peu près assurés, du moins, qu'au temps où Aristophane débuta comme poète comique, il était considéré comme citoyen athénien et inscrit sur les registres du dème de Kydathénæon.

Ce dème était un des quartiers d'Athènes ; mais on sait que l'inscription dans un dème n'impliquait pas qu'on y résidât (1). Certains indices, tirés des pièces mêmes d'Aristophane, ne permettent guère de douter que, dans son enfance au moins, il n'ait beaucoup vécu à la campagne, parmi les paysans de l'Attique. Philippe, son père, a dû être un de ces petits propriétaires laborieux, qui, avec quelques esclaves, exploitaient leur domaine, planté de vignes et d'oliviers, aux environs d'Athènes. Les hommes de cette classe sont ceux que le poète s'est plu à mettre en scène, sous les noms de Dikéopolis, de

l'expulsion des Eginètes en 431. Son âge n'est pas une objection, puisque nous ne savons ni quel âge exactement il avait en 431, ni si la loi ou l'usage interdisait d'attribuer un lot de terre à un mineur. Quant à la chicane juridique de Müller-Strübing (*Aristoph.*, p. 607), elle me semble dénuée de valeur : Aristophane plaisante ; il est puéril de discuter ses paroles comme un texte de loi. Aristophane était donné pour un clérouque d'Egine par Théogène dans son écrit περὶ Αἰγίνης (Schol. PLATON, *Apol.*, 19 c.).

(1) Alcibiade, qui était du dème des Scambonides, avait son domaine dans le dème d'Erchia (Ps. PLATON, *Alcib. maj.*, p. 123 c.). Les clérouques continuaient à faire partie de leur dème (Schœmann-Lipsius, *Griech. Alterthümer*, II, p. 100).

Strepsiade, de Trygée ; il en a formé le chœur de la *Paix*, celui des *Laboureurs*. Visiblement, dans la première partie de sa vie surtout, il a pour eux une prédilection. Ses comédies sont remplies d'allusions à leurs mœurs, à leurs travaux et à leurs passe-temps. Et ces allusions sont si précises, si variées, si évocatrices de la réalité qu'elles semblent bien impliquer une connaissance directe des choses. On se dit que le poète a dû voir, dès son enfance, le paysan chez lui, au coin de son feu en hiver, devant sa maison en été, près des ruches bourdonnantes et du puits entouré de violettes. Il est au courant des habitudes de la campagne, de la culture des champs et de celle des jardins, de tout ce que le cultivateur attend ou craint du beau ou du mauvais temps. Il sait les noms des arbres, des plantes et des outils, ceux des oiseaux qui se cachent dans les haies ou qui volent par les champs ; il n'ignore pas en quelle saison le raisin se dore et se gonfle, plus ou moins précoce selon les espèces et les variations de la température (1). Et non seulement il connaît toutes ces choses, mais on sent qu'il en a le goût et qu'il aime à en parler ; il est pénétré d'un sentiment vif de la nature, qui n'est pas le rêve d'un citadin lassé, mais qui semble fait de souvenirs et d'impressions per-

(1) *Acharniens*, 32-36 ; 241-279 ; 872 et suiv.; *Nuées*, 43-50 ; *Paix*, 535-538 ; 556-600 ; 1000-1006 ; 1128-1170 ; *Oiseaux*, 227-304 ; 576 et suiv.

sonnelles. Comment ne pas conclure de là que le futur poète a dû vivre de la vie rustique, à l'âge où l'on remarque tout, et où se multiplient ces sensations vives qui déterminent le tour de l'imagination ?

Tout nous porte donc à croire que sa prédilection pour la démocratie rurale doit être attribuée d'abord, non à la réflexion ni à des influences subies au temps de ses débuts, mais à ses origines mêmes. Il l'a aimée parce qu'il en était le fils; parce qu'il avait vu de ses yeux et qu'il sentait dans sa propre conscience tout ce qu'elle valait.

Mais il faut bien remarquer que cette démocratie rurale n'a jamais constitué un parti organisé dans l'Etat athénien, et que, par suite, n'ayant pas eu de programme de réformes, elle n'a pu en fournir aucun aux poètes qui interprétaient ses sentiments. A aucun moment du v[e] siècle, nous ne la voyons se donner un chef ni intervenir dans les affaires publiques comme une force distincte et disciplinée. Le plus souvent, elle s'abstenait. Lorsqu'elle agissait, c'était à titre d'appoint, en apportant son concours aux partis qui, dans telle circonstance, représentaient le mieux ses sentiments. Mais il fallait, pour cela, des raisons pressantes, qui la décidassent à sortir de son indifférence naturelle.

Aristophane, comme les autres poètes comiques du temps, n'a donc pu lui emprunter que des sug-

gestions obscures, ou, pour mieux dire, des tendances instinctives, qu'il a précisées et formulées par lui-même, et sous sa propre responsabilité. Pour apprécier cette élaboration personnelle, il faut étudier son éducation urbaine et ses relations avec les partis qui intervenaient alors dans la vie publique.

III

C'est de 431 à 427 environ, c'est-à-dire dans les premières années de la guerre du Péloponèse, qu'il acquit l'éducation spéciale dont un poète comique ne pouvait alors se passer.

Il débuta en effet en 427, fort jeune encore, et sa première pièce semble avoir obtenu au moins l'approbation et les encouragements de quelques bons juges (1). D'ailleurs, elle n'eût même pas été admise au concours, si elle avait été l'œuvre d'un débutant, absolument inexpérimenté. Dès ce temps donc, Aristophane savait à peu près son métier, et cela ne permet pas de douter qu'il n'eût déjà fréquenté, depuis quelque temps, le monde où on pouvait l'apprendre.

Quel était ce monde ? Ce n'était pas, à coup sûr, celui dont nous venons de parler, ce milieu rustique, où s'était sans doute écoulée son enfance. La comédie, en ce temps, était devenue une œuvre d'art

(1) *Nuées*, v. 528.

fort complexe, qui avait ses formes traditionnelles, ses inventions ordinaires, et dont la fantaisie même était assujettie à certaines habitudes. Outre le texte versifié, elle comportait des chants, des danses, un spectacle varié, toute une organisation de mascarade et de mise en scène. Quel que fût le génie d'Aristophane, il ne pouvait s'initier à cette pratique qu'en fréquentant les gens qui en avaient l'expérience et en se mettant à leur école.

Or, il n'est pas douteux qu'il n'y eût alors en Attique de véritables spécialistes de la comédie : les uns, poètes et acteurs à la fois, les autres simplement acteurs, d'autres encore plutôt chanteurs, danseurs, costumiers, entrepreneurs et organisateurs de spectacles ; en somme, tout un monde de bouffons et de mimes, qui se prêtaient mutuellement le concours de leurs talents divers, et par la collaboration constante desquels la comédie était devenue peu à peu l'œuvre d'art, vraiment harmonieuse dans sa bigarrure paradoxale, que nous admirons encore dans les textes subsistants. Dans une ville comme Athènes, ces gens de même goût et de même métier devaient nécessairement se connaître, se rencontrer ; tantôt amis et collaborateurs, maîtres et disciples, tantôt rivaux et ennemis. A peine savons-nous quelque chose de ces amitiés et de ces inimitiés par certaines allusions d'Aristophane et par les notes des commentateurs anciens qui les ont expliquées, sou-

vent sans les bien comprendre eux-mêmes et en essayant de deviner ce qu'ils ignoraient. En général, faute de correspondances, de mémoires, de bibliographies détaillées, ces dessous de la vie littéraire d'Athènes nous échappent. Ce n'est pas une raison pour méconnaître l'importance qu'ils ont eue dans la formation intellectuelle et morale d'Aristophane.

Ce monde de la comédie n'était aucunement tenu à distance par la haute société athénienne, la plus ouverte, la plus mélangée, la plus égalitaire qu'il y ait jamais eu.

Nous trouvons de précieux témoignages à ce sujet chez Xénophon et chez Platon. Le *Banquet* de Xénophon est censé avoir lieu en 421, dans la maison du riche Callias, fils d'Hipponikos, c'est-à-dire chez le représentant d'une des grandes et riches familles athéniennes. Or, nous y voyons figurer des gens de toute sorte, des riches et des pauvres, des philosophes et des ignorants. Assis à la même table, ils s'entretiennent familièrement, en compagnie d'un bouffon de profession, venu sans être invité, mais admis libéralement, et qui se mêle à la conversation. Même un mime syracusain, appelé là pour donner une représentation orchestique, entre en propos avec les convives, opine à son tour sur le sujet débattu, et enfin se permet d'adresser à Socrate des plaisanteries fort déplacées, sans être ni expulsé, ni

même rappelé à l'ordre. C'est l'égalité et la liberté poussées à un degré que nous avons peine à comprendre.

Les *Mémorables*, l'*Economique* nous représentent les mêmes mœurs. Socrate y aborde qui bon lui semble, interroge, discute, se fait écouter partout ; sa façon de vivre, telle qu'elle nous est là dépeinte, eût été impossible dans tout autre milieu.

Il en est de même chez Platon. L'Athènes qu'il nous met sous les yeux est une sorte de lieu de conversation, où tout le monde est censé se connaître, et où chacun a le droit de se mettre en relation avec ceux qu'il rencontre. Son *Banquet*, en particulier, image d'une réunion plus ou moins fictive, tenue chez Agathon en 416, a cet intérêt tout spécial qu'il nous fait voir Aristophane lui-même dans la société athénienne. Nous ne connaissons pas, il est vrai, la condition de tous les convives ; mais nous entrevoyons là le même mélange de classes et de professions ; et Aristophane n'y figure aucunement en état d'infériorité.

Nous pouvons donc être assurés qu'il ne fut pas le moins du monde isolé, soit à ses débuts, soit plus tard, ni confiné dans un milieu spécial. Dès sa jeunesse, il a certainement vécu, dans Athènes, en plein mouvement des esprits, en pleine liberté de propos, en pleine communication d'idées. Ce n'est

pas ici le lieu d'insister sur l'influence que la vie urbaine, en son effervescence et sa mobilité, a exercée sur son art : il n'est pas un seul de ses lecteurs qui ne sente, à chaque page de ses œuvres, ce qu'il a dû à la rue, à l'agora, au port, aux rencontres et aux réunions. Tout ce qu'il y a de réalité dans son théâtre vient de là, et sa fantaisie même s'en inspire largement. Mais nous ne nous attachons en ce moment qu'à ses relations avec les partis, et c'est à ce point de vue seulement que nous voulons considérer ici son contact avec la société urbaine.

Les Athéniens étaient par nature frondeurs et malins. C'était un besoin pour eux que de chercher les dessous des choses, d'imaginer des explications nouvelles, d'attribuer aux hommes politiques des motifs secrets. On se faisait une réputation d'esprit fin et clairvoyant, lorsqu'on avait trouvé, en ce genre, mieux que les autres. Et ce n'étaient pas les ennemis déclarés de la constitution ni les adversaires des chefs populaires, qui peut-être se plaisaient le plus à ces médisances. Le parti oligarchique proprement dit comptait des théoriciens et des hommes d'Etat, qui opposaient doctrine à doctrine et politique à politique. Mais les médisances personnelles, les explications malveillantes ne venaient pas d'eux particulièrement. Elles naissaient dans les conversations quotidiennes, dans les cercles, sans distinction de partis. C'est de là incontestablement que sont issues

nombre d'accusations contre Périclès et ses amis, qui abondèrent et prirent force, à partir de 443 surtout, lorsqu'il n'eut plus en face de lui d'opposition organisée, après l'exil de Thucydide, fils de Mélésias. On se mit alors à dire que l'homme d'Etat obéissait aux caprices d'Aspasie, que la belle Milésienne lui composait même ses discours ; on parla des malversations de Phidias, commises avec sa complicité ; on le rendit responsable des hardiesses d'Anaxagore : et lorsqu'il eut fait la guerre à Sparte, on répandit le bruit qu'il l'avait faite pour dissimuler ses dilapidations et pour échapper à une condamnation certaine (1). Vrais ou faux, ou encore vrais et faux à la fois, nous voyons que ces propos coururent alors de bouche en bouche, qu'ils trouvèrent crédit dans l'opinion, et qu'enfin ils eurent même des conséquences graves.

La comédie en général, et celle d'Aristophane en particulier, en fit toujours son aliment de prédilection. Mais cela ne nous autorise pas du tout à la considérer comme l'interprète attitrée d'une opposition anticonstitutionnelle. Vivant de satire, elle répétait simplement sur la scène ce qui se disait couramment

(1) PLUTARQUE, *Périclès*, c. XIII. En rapportant ces diffamations aux poètes comiques, Plutarque a bien compris qu'ils les avaient eux-mêmes recueillies dans les entretiens quotidiens : δεξάμενοι δὲ τὸν λόγον οἱ κωμικοὶ πολλὴν ἀσέλγειαν αὐτοῦ κατεσκέδασαν..

par la ville. Il est vrai qu'en répétant ainsi ces propos légers, elle leur donnait bien plus de force et de consistance, à tel point qu'elle les a parfois imposés à l'histoire. C'est le privilège des véritables œuvres d'art de faire vivre ce qu'elles ont une fois mis en lumière. Mais, à l'origine, les éléments qu'elles s'approprient et qu'elles immortalisent étaient bien loin d'avoir la valeur qu'on leur attribue plus tard à cause d'elles.

IV

Il ne faut pas méconnaître cependant qu'il y avait dans Athènes, au temps où Aristophane composait ses premières comédies, un groupe oligarchique, qui détestait la démocratie ; que ce groupe comptait des représentants notables dans la société ; que le poète a pu les connaître, les entendre parler, recueillir au moins quelques-unes de leurs idées ; qu'il a eu peut-être, parmi eux, des amis et des patrons ; et par conséquent, il y a lieu d'étudier de près, autant que nous pouvons le faire aujoud'hui, ses relations avec eux (1).

L'aristocratie athénienne avait constitué assez longtemps, après les guerres médiques, un parti organisé, dont Cimon, fils de Miltiade, fut le principal chef. Ce parti acceptait la démocratie de Solon et de Clisthène, mais il apportait dans la con-

(1) Auguste Couat, dans l'ouvrage cité plus haut, a cherché à établir que les poètes comiques à Athènes auraient été vraiment les clients, sinon les parasites de l'aristocratie, qui les aurait tenus entièrement sous sa dépendance. C'est sur ce point que je me trouve principalement en désaccord avec lui.

duite des affaires ses traditions, et il essayait d'y faire prévaloir un principe conservateur.

On sait comment il fut abattu par les réformes démocratiques d'Ephialte et de Périclès, par la diminution des pouvoirs de l'Aréopage, par l'exil de Cimon (1). Toutefois, il semble avoir repris quelque force dans les années qui suivirent la mort de Cimon, entre 449 et 443. Ce fut le temps où eurent lieu, à la tribune, les luttes mémorables dont Plutarque nous a conservé le souvenir, entre Périclès, chef incontesté du parti populaire, et le successeur de Cimon, Thucydide, fils de Mélésias, le principal orateur du parti adverse. Ces luttes se terminèrent, en l'année 443-442, par la victoire de Périclès, qui obtint contre son adversaire une sentence d'ostracisme (2).

Le parti aristocratique en fut désorganisé pour longtemps (3). Ni pendant les dernières années du gouvernement de Périclès, ni même après sa mort, lorsque l'influence directrice passa aux mains d'hommes bien inférieurs à lui, il ne réussit à faire de nouveau figure dans les débats publics. Nicias, qui traduisait quelquefois ses idées à la tribune, n'était pas un homme d'action ni un chef, à proprement parler. En réalité, la force latente du parti se

(1) Aristote, *Républ. des Athéniens*, c. xxiii-xxvi.
(2) Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. IV, p. 407-409.
(3) Plutarque, *Périclès*, c. xiv.

concentrait alors en quelques hommes, qui se tenaient à l'écart et qui attendaient l'heure. On peut citer, comme le plus connu d'entre eux, l'orateur Antiphon.

De temps en temps, sortait de ce cercle quelque écrit mordant, où les vues du parti étaient exposées avec la vigueur un peu sèche qui caractérisait alors la prose attique. Nous en possédons un spécimen remarquable dans le *Traité de la République des Athéniens*, faussement attribué à Xénophon. L'auteur est un aristocrate, hautain et intransigeant, qui se propose de dissiper, par son âpre logique, ce qu'il considère comme les illusions des modérés de son parti. A ceux qui admettaient que la démocratie athénienne pouvait être réformée, il oppose la négation la plus décidée. Il démontre, avec un sang-froid imperturbable, qu'elle suit simplement la loi de sa nature, qu'elle est ce qu'elle doit être, ce que la force des choses exige qu'elle soit, et qu'elle ne peut pas être autrement. C'est l'argumentation la plus dure, la plus inflexible, la plus insolente qu'on ait jamais écrite (1).

Il est bien difficile de croire qu'Aristophane ait pu entrer et se plaire dans l'intimité de tels personnages. Son esprit enjoué, sa fantaisie exubérante, ses folles saillies ne pouvaient guère convenir à ces théoriciens ; et leur gravité doctrinaire n'était pas

(1) On reviendra plus en détail sur cet écrit, à propos des *Cavaliers*, au chapitre II.

faite non plus pour charmer ce jeune poète, à la verve étincelante et capricieuse. Au reste, lorsqu'on prend la peine de comparer les quelques idées, ou ébauches d'idées, qui forment toute la doctrine politique de ses pièces, avec les théories oligarchiques telles que nous pouvons encore les reconstituer en partie, on s'aperçoit vite qu'elles en diffèrent sensiblement. C'est une comparaison qui doit être faite pour chaque pièce séparément, avec citation à l'appui ; mais le résultat général peut en être énoncé dès à présent. Incontestablement, il y a, çà et là, une influence *indirecte* de quelques-unes de ces théories sur la pensée du poète ; mais, toujours, ces théories nous apparaissent, à travers ses drames, très sensiblement modifiées, non seulement dans leur forme, ce qui va de soi, mais dans leur esprit même.

En réalité, si Aristophane a été en commerce, comme cela est probable, avec nombre de membres de l'aristocratie athénienne, ce n'est pas, à coup sûr, avec ses théoriciens, et nous ne devons en aucune façon nous le figurer comme recevant un mot d'ordre des chefs du parti, ni comme choisi par eux pour interprète officieux. La comédie n'avait rien à faire avec les complots, et on peut affirmer sans hésitation qu'elle n'a jamais lié partie avec les hétairies révolutionnaires.

Mais il ne faut pas oublier que cette aristocratie, à côté ou au-dessous de son état-major, comprenait

une grande quantité de gens de tout autre humeur ; et, parmi ceux-là, au premier rang, une jeunesse joyeuse, aimant le plaisir, les réunions bruyantes, et prête à faire bon accueil à quiconque l'amusait. C'est cette jeunesse, précisément, qu'Aristophane, jeune lui-même, débordant de gaîté, fort libre sans doute en ses mœurs et en ses propos, a dû fréquenter surtout ; c'est elle qu'il a mise en scène dans ses *Cavaliers*. Sa comédie, en ce qu'elle a de politique, procède bien plus de leurs conversations que des théories indiquées plus haut. Et si quelque chose de ces théories s'y retrouve cependant, c'est que ces jeunes gens, dans leurs entretiens passionnés, désordonnés, indiscrets, ne pouvaient guère manquer de répéter parfois entre eux ce qu'ils avaient entendu dire aux graves personnages qui leur servaient de maîtres et de docteurs. Ils le répétaient avec la vivacité, avec l'exagération paradoxale, avec la fantaisie outrancière de leur âge. Ils en tiraient mille moqueries contre les chefs du peuple, contre les politiciens de la démocratie ; et ce peu de doctrine servait de soutien à leurs propos frondeurs et à leurs satires personnelles. Seulement, on est en droit de croire qu'ils n'approfondissaient guère les théories, et qu'ils se plaisaient bien plus à tous les bruits malveillants, aux anecdotes scandaleuses, aux faits divers, vrais ou faux, qui rendaient leurs adversaires ridicules ou haïssables. Voilà le foyer où s'alimen-

tait la flamme brûlante de la comédie. C'est de ce feu, sans cesse attisé par l'esprit attique, que jaillissaient à foison les étincelles qu'on voit encore tourbillonner dans les comédies d'Aristophane.

Toutefois il ne faudrait pas croire, là-dessus, qu'Aristophane ait été le porte-parole docile de cette jeunesse même. Sa libre nature, plus encore peut-être par spontanéité d'imagination et d'esprit que par indépendance de caractère, répugnait à tout asservissement. Les suggestions qu'il a reçues du milieu aristocratique se sont d'ailleurs mêlées en lui aux traditions et aux instincts de la démocratie rurale, dont il a été question plus haut. Et, assurément, il n'est pas résulté de là une combinaison stable, pondérée, définitive, mais plutôt un mélange inconstant, très original et très personnel, soumis, non seulement aux influences des événements et aux variations de l'humeur, mais aussi à cette force intime des inventions dramatiques, qui s'imposent parfois à leurs créateurs mêmes et mènent secrètement le poète, alors qu'il semble les conduire très savamment.

Aristophane a-t-il eu, d'ailleurs, parmi ses amis de la haute société athénienne, des patrons à proprement parler ? Avouons que nous n'en savons rien et qu'il y a là une lacune regrettable dans nos connaissances. D'une manière générale, il ne paraît pas du tout invraisemblable que les poètes comiques d'Athènes aient cherché, lorsqu'ils débutaient, à se

faire des protecteurs parmi les personnages capables de leur prêter appui. Ils pouvaient en avoir besoin, soit pour se faire recommander à l'archonte qui donnait le chœur comique, soit pour se garantir contre les conséquences fâcheuses qu'une satire trop hardie risquait toujours de leur attirer. Cratinos, au temps de sa jeunesse, semble avoir recherché le patronage de Cimon (1) ; Téléklidès, plus tard, se donnait pour l'ami de Nicias (2). En ce qui concerne Aristophane, rien n'indique qu'il ait été le client d'aucun personnage connu. Mais il serait fort possible qu'il l'eût été sans que nous le sachions. La question doit être indiquée, bien qu'elle ne puisse plus aujourd'hui être résolue (3).

(1) CRATINOS, *Les Archiloques*, fragment 1, Kock.

(2) TÉLÉKLIDÈS, fragment 41, Kock.

(3) G. GILBERT, *Beitræge*, p. 74, considère, lui aussi, la comédie, au temps de la guerre du Péloponèse comme « l'organe d'un parti », du parti des grandes et riches familles, qui la tenait dans sa clientèle par les chorégies. On voit déjà, d'après ce qui précède, et on verra mieux encore par la suite, en quoi ma manière de voir se distingue de la sienne, qui n'est pas entièrement inexacte, mais qui me paraît manquer de nuances. Le savant historien oublie que les chefs du parti démocratique, Périclès par exemple, et certainement beaucoup d'autres de même que lui, ont exercé, eux aussi, des chorégies, sans que nous puissions cependant saisir la trace de comédies qui leur auraient été favorables. D'ailleurs, choisir les pièces était l'affaire, non des chorèges, mais de l'archonte.

V

En face du groupe aristocratique, variable en son organisation et vaguement délimité, la démocratie ne constituait pas, à proprement parler, un « parti ». Elle était l'Etat lui-même, le corps des citoyens tout entier. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, il y avait dans cette démocratie des groupes, de tendances et de caractères divers, qui, sans se concentrer ni s'organiser, exerçaient tour à tour une influence plus ou moins forte sur l'action commune de la cité.

Cet état de choses était favorable aux ambitieux qui savaient se faire bien venir de la foule. Un parti constitué suppose une certaine discipline. Or, toute discipline contient, en quelque mesure du moins, l'essor prématuré des individualités envahissantes. Mais, devant une multitude émiettée et comme inorganique, le premier venu, s'il avait une intelligence nette, de la hardiesse, quelque vigueur ou quelque adresse de parole, et, par-dessus le marché, peu de scrupules, pouvait devenir grand homme en un

jour. Il s'agissait de saisir une occasion, de frapper un coup inattendu, d'attirer sur soi brusquement l'attention et la faveur. Aussi Athènes, au temps de la guerre du Péloponèse, devint-elle un théâtre exceptionnellement approprié aux politiciens.

C'est parmi eux que se révéla l'homme auquel Aristophane a fait, pendant la première période de sa carrière dramatique, la guerre la plus retentissante et la plus acharnée, Cléon, fils de Cléénète. Il est le plus connu des démagogues de ce temps. C'est à propos de lui qu'on peut le mieux expliquer et résumer les sentiments d'Aristophane à l'égard des politiciens, durant ses années de début (1).

Cléon appartenait par ses origines à cette démocratie urbaine dont nous avons marqué plus haut le caractère. Son père semble avoir fait fortune dans l'industrie : c'était, nous dit-on, un corroyeur, ce qui signifie sans doute qu'il possédait un ou plusieurs ateliers de corroirie, où des esclaves travaillaient à son profit. Sa maison était donc nécessairement en relations commerciales avec quelques-uns des prin-

(1) On trouvera dans Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 988, note 3, un résumé précis et suffisamment complet des principaux travaux dont Cléon a été l'objet et des jugements divergents qui ont été portés sur lui. Quelques traits cependant ne me paraissent pas assez nettement indiqués.

cipaux marchés de peaux, où s'approvisionnait l'industrie attique, par exemple avec Cyrène et l'Italie méridionale (1). Les industriels tels que lui devaient avoir, par conséquent, des bureaux et des magasins au Pirée, et ils vivaient en contact avec la population du port. Voilà le milieu où grandit le jeune Cléon. Nul doute qu'il n'ait reçu d'ailleurs l'éducation que recevaient alors les jeunes Athéniens des classes aisées. Mais son naturel semble avoir été dur, fougueux, dominateur, et la grâce légère de l'atticisme lui demeura étrangère.

Suivant un témoignage de Théopompe, obscurément rapporté par un scoliaste, il aurait voulu servir parmi les cavaliers athéniens ; mais il y aurait été mal accueilli, peut-être repoussé, en tout cas humilié par certains dédains aristocratiques, et, dès lors, pour se venger, se serait jeté dans le parti populaire (2). Rien n'est moins certain que cette anecdote, où l'on sent trop l'interprétation malveillante du parti adverse.

Ce que nous savons, c'est qu'il débuta dans la vie publique vers la fin de la vie de Périclès. Il apparaît alors parmi ceux qui harcelaient et décriaient quotidiennement le vieil homme d'Etat. Opposition âpre et infatigable, qui réunissait des hommes d'opinions diverses. Quant à lui, démocrate de naissance,

(1) Hermippe, fragment 63, v. 4 et 6, Kock.
(2) Scol. *Cavaliers*, 225, 226.

il épousait les soupçons, les haines, les jalousies de la démocratie avancée. A l'aide des mécontentements qui fermentaient alors dans la foule, « il s'avançait peu à peu », nous dit Plutarque, « vers la possession du pouvoir » (1). Dès 431, lors de la première invasion des Péloponésiens en Attique sous le roi spartiate Archidamos, il fut un de ceux qui attaquèrent avec violence les temporisations de Périclès, et le poète comique Hermippos put dire, en 430, que celui-ci « avait reçu un bon coup de dent de l'enragé Cléon » (2). En cette même année 430, lorsque le peuple, dans un accès de colère, se donna la satisfaction de mettre son chef en jugement et de le condamner, il fut peut-être un des accusateurs (3).

(1) Plutarque, *Périclès*, c. xxxiii, probablement d'après Ephore. Peut-être avait-il été déjà un des accusateurs d'Anaxagore, le principal étant Thucydide, fils de Mélésias (Sotion, dans *Diogène Laerce*, II, 3, 12). Le témoignage n'est pas très sûr, mais les raisons qu'on y oppose sont faibles. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. IV, § 531, note.

(2) Hermippe, fragment 46, Kock. Cf. Plutarque, pass. cité.

(3) Plutarque, *Périclès*, c. xxxv, d'après le témoignage d'Idoménée. Ed. Meyer, (ouv. cité, t. IV, § 556) tient ce témoignage pour dénué d'autorité; Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 953, note 5, penche vers la même opinion. Il est certain qu'Idoménée est un témoin suspect. Toutefois son assertion n'a rien d'invraisemblable en elle-même. Si Théophraste et Héraclide de Pont nomment d'autres accusateurs (voy. Busolt, pass. cité), cela n'implique point contradiction.

C'était en effet en accusant les hommes puissants que les jeunes gens ambitieux témoignaient de leur zèle pour l'intérêt public et se recommandaient à la faveur du peuple.

La condamnation de Périclès, bientôt suivie de sa mort, en 429, ouvrit la porte aux politiciens de second ordre. Cléon fut de ceux qui se ruèrent alors à l'assaut du pouvoir (1).

Il semble avoir eu en partage certaines qualités d'orateur, et même d'homme d'Etat, qui, en s'associant à ses défauts, non seulement les dissimulèrent en partie, mais les rendirent même quelquefois agréables au peuple. Une assurance imperturbable, une voix puissante qui remuait la foule, une sorte de sans-gêne qui scandalisait les gens comme il faut, mais qui ne déplaisait pas à la multitude. Ses clameurs même, sa gesticulation véhémente, les injures qu'il lançait à ses adversaires, tout cela réuni

(1) Le scoliaste de Lucien, *Timon*, 30, dit de lui : Ὁ δὲ Κλέων δημαγωγός ἦν Ἀθηναίων, προστάς αὐτῶν ἑπτὰ ἔτη. Cléon étant mort en 422, la période de sept ans doit commencer en 429. Le premier auteur de cette supputation a dû prendre, comme point de départ, la mort de Périclès, et non, comme le croit Busolt (ouv. cité, p. 998, note 1), l'entrée supposée de Cléon au Sénat en 428-7. De loin, Cléon a dû paraître le successeur immédiat de Périclès, et il l'a peut-être été en effet. Il ne faut pas donner trop d'importance à la « succession des trois marchands », que l'on accepte, bien docilement, sur la foi d'Aristophane (*Cavaliers*, 129).

faisait qu'il ne ressemblait à personne. Ajoutons qu'il possédait une intelligence claire, apte à simplifier les choses, une logique tranchante, qui procédait volontiers par déductions inflexibles, et qui imposait ses conclusions par une rigueur systématique. Thucydide nous dit qu'il était très violent et qu'il savait mieux que personne persuader le peuple (1). La persuasion elle-même avait chez lui quelque chose de violent. Elle provenait de l'élan brutal de son argumentation, qui, s'attachant à quelques idées absolues, écartait les considérations multiples où s'attardent les esprits étendus et réfléchis. Il avait, sur ses adversaires, modérés et politiques, la supériorité de fait qu'ont les dogmatiques intransigeants lorsqu'ils s'adressent à un public indécis et d'ailleurs épris des idées qui semblent claires. Il savait dégager, du milieu des sentiments confus de la multitude, certains principes, qu'il formulait en termes impérieux, et, en les énonçant ainsi, il donnait un corps aux passions populaires, dont il se faisait le serviteur pour dominer l'Etat (2).

Au dedans, sa politique tendait à détruire ce que les classes supérieures gardaient encore d'influence. Aristote le juge d'un mot très expressif : « C'est lui,

(1) THUCYDIDE, II, 36.

(2) Ce caractère de logicien dur et brutal me paraît ressortir très vivement des discours que lui prête Thucydide dans l'affaire des Mityléniens ; j'y reviendrai plus loin.

dit-il, qui semble avoir le plus contribué à corrompre le peuple par ses propres instincts (1). » Ce jugement est sans doute celui des adversaires de Cléon ; mais il est difficile de douter qu'à tout prendre il ne soit à peu près juste. Il ressort en effet de l'histoire de cette période que l'institution démocratique s'y altéra de plus en plus, par le développement des instincts dangereux qu'elle portait en elle-même ; et, comme Cléon fut alors l'homme d'Etat le plus écouté du peuple, il est certain qu'il contribua grandement à cette altération. C'est du reste ce que dit également Thucydide, en caractérisant les politiciens qui succédèrent à Périclès : il fait remarquer que celui-ci conduisait vraiment le peuple, au lieu de se laisser conduire par lui. « Au contraire, ajoute-t-il, ceux qui vinrent après lui, n'ayant pas de supériorité marquée les uns sur les autres et désirant pourtant se surpasser mutuellement, durent s'efforcer de plaire à la multitude, et ils lui laissèrent diriger les affaires (2). » Cela, il est vrai, n'est pas dit spécialement de Cléon ; mais Cléon, à n'en pas douter, est le premier visé par cette observation décisive. Flatter la démocratie, en se faisant le complaisant de ses instincts, qui d'ailleurs étaient probablement aussi les siens, tel était le fond de sa

(1) Aristote, *République des Athéniens*, c. xxviii.
(2) Thucydide, II, 65, 10.

politique (1). Ajoutons-y les accusations incessantes devant les tribunaux, par lesquelles il se faisait une réputation de vigilance et de dévouement au bien public, en même temps qu'il entretenait les soupçons auxquels le peuple n'était que trop porté (2).

Au dehors, il tendait à exciter incessamment l'ambition imprudente d'Athènes. La prépondérance maritime, dont Périclès voulait qu'on se contentât, ne lui suffisait plus. D'accord avec les sentiments secrets du peuple et surtout des gens du Pirée, il faisait briller à leurs yeux la vision flatteuse ou le rêve décevant d'un grand empire. Et dans ces questions, où la prudence, la mesure, le discernement du possible eussent été si nécessaires, il portait son intransigeance habituelle. Il n'admettait ni les ména-

(1) C'est ce qui ressort des quelques faits précis qui nous sont connus. L'élévation du salaire des juges, quoi qu'on en ait dit, ne répondait pas à un autre dessein (Aristophane, *Cavaliers*, 255 ; Scol., *Guêpes*, 88). Se rappeler aussi le rôle de Cléon dans les pourparlers de 425 (Thucydide, IV, 22.)

(2) Aristophane, *Cavaliers*, 256. La question de savoir si Cléon était de bonne ou de mauvaise foi, intéressé ou court d'esprit, me paraît secondaire. L'histoire est juge, non de sa conscience, mais de son rôle. Ceux qui ont cherché à le réhabiliter auraient dû essayer de montrer une circonstance au moins où il ait exercé sur le peuple une influence utile. S'il l'a, au contraire, toujours poussé du côté où il inclinait secrètement, le jugement d'Aristote et celui de Thucydide sont justifiés.

gements ni les insuccès. Thucydide déclare formellement qu'il resta jusqu'à la fin le principal obstacle à la paix, du côté des Athéniens (1). « Mon but, dit le Paphlagonien à Dèmos dans les *Cavaliers*, c'est de te faire régner sur tous les Grecs (2). » Si le mot n'est pas historique, il résume du moins la politique que dut professer Cléon. Les gens de mer, et tous ceux qui vivaient à Athènes du commerce avec l'étranger, avaient au fond le désir et le besoin d'extension incessante, qui semblent être, par une loi naturelle, ceux des grandes puissances maritimes. Cléon flattait cet instinct, comme il flattait tous les instincts populaires. Il montrait ce rêve comme sûrement réalisable, à la seule condition qu'on ne cédât jamais, et qu'on se gardât bien de relâcher, au nom de vains scrupules d'humanité, l'autorité « impériale », créée par les événements eux-mêmes et par la force des choses. C'était le théoricien d'une domination toujours croissante, établie et entretenue au moyen d'une énergie inflexible.

(1) Thucydide, V, 16.
(2) Aristophane, *Cavaliers*, 797.

VI

Aristophane ne pouvait pas ne pas être l'adversaire déclaré d'un tel homme et de ceux qui lui ressemblaient. Il l'était par nature, indépendamment de tout grief personnel, et presque sans réflexion.

Le dissentiment, entre eux, portait d'abord sur les choses essentielles de la politique. Aristophane, nous avons dit plus haut pour quelles causes, appartenait de cœur et d'âme à une démocratie modérée, attachée au sol et aux traditions, ennemie des violences et des témérités, peu sympathique aux discoureurs, et très opposée à ces procès incessants qui troublaient la cité et ne profitaient qu'aux politiciens. Quant aux ambitions conquérantes des gens du Pirée, elles lui étaient totalement étrangères. Comme les gens de la campagne, généralement, il ne comprenait, en fait de guerre, que la guerre défensive, limitée à la protection du territoire (1). Les entre-

(1) ARISTOPHANE, *Assemblée des femmes*, 197. Cf. J. BELOCH, *Die attische Politik*, p. 13, 14.

prises lointaines, où Athènes prodiguait son sang et son argent, lui paraissaient une sorte de folie criminelle. En somme, tout ce qui constituait le programme politique de Cléon lui était odieux. Dissidence première et ardente, que son imagination vive, sa sensibilité de poète et son âpreté satirique excitaient sans cesse et enflammaient.

Et, sous ce dissentiment, il y en avait un autre, plus profond encore : un conflit moins politique que moral et national. Le caractère athénien, tel que l'avaient fait la race, la tradition et les événements, subissait une crise, au commencement de la guerre du Péloponèse.

Thucydide, dans le discours qu'il attribue à Périclès et qu'il dit avoir été prononcé par lui dans l'hiver de 431-430, a défini ce caractère en l'idéalisant. Ce que l'homme d'Etat loue surtout, c'est la douceur charmante des mœurs athéniennes, l'absence de contrainte, la liberté de la vie privée, exempte de toute surveillance jalouse, une justice bienveillante, un goût d'élégance simple qui embellissait l'existence, une hospitalité confiante, la bonne grâce aimable et la facilité des relations, enfin une sorte de souplesse native, qui permettait à chacun de réaliser toutes ses aptitudes sans s'assujettir à une discipline dure et triste (1). Tout cela semble pris sur le fait par un

(1) Thucydide, l. II, c. xxxvii-xli.

observateur de premier ordre, qui, ayant vécu dans diverses parties de la Grèce, a pu juger après comparaison. Et si, dans la réalité, ces qualités étaient mélangées de défauts, que l'historien a lui-même notés ailleurs, on ne peut douter en tout cas que le tableau ne soit exact dans l'ensemble. C'était bien là, sauf correction de détail, le caractère d'Athènes vers 431 et ce qui en faisait vraiment une ville unique dans le monde grec. Or, la politique démagogique tendait à l'altérer gravement. Elle apportait avec elle et propageait rapidement dans la cité les soupçons, les haines, l'esprit de parti. Par la déformation de l'institution judiciaire, elle inquiétait et exaspérait les uns, tandis qu'elle développait chez les autres une malveillance égoïste ; par les excès de pouvoir de l'assemblée, elle transformait la démocratie en despotisme ; enfin, par l'outrance de son impérialisme, elle rendait le peuple tyrannique et quelquefois cruel.

Personne n'était plus Athénien à l'ancienne mode qu'Aristophane, bien que très moderne à certains égards, et personne donc ne dut avoir plus vivement que lui le sentiment de cette crise. Comment sa libre et expansive nature, joyeuse et vive, amie des fêtes, des gais propos, de la vie facile, n'aurait-elle pas eu horreur de cet esprit sectaire qu'elle sentait grandir autour d'elle ? La démagogie haineuse, les tribunaux méchants, la guerre prolongée pour des intérêts particuliers aux dépens du bien public, c'était de

quoi révolter ce représentant passionné de la vieille franchise, si attaché à son Attique paisible et bienveillante. Sa polémique est issue de là. Et on peut dire qu'elle se ramène à cela tout entière. Car, au fond, lorsqu'il attaquera Euripide, Socrate, et même la musique nouvelle, avec autant de vivacité, ou peu s'en faut, que Cléon ou Lamachos, la cause de sa colère sera peut-être toujours la même. Ce qu'il défendra contre les novateurs, à tort ou à raison, ce sera toujours le naturel athénien, tel qu'il se le représente, tel qu'il le sent en lui-même, tel qu'il le voit dans la tradition. Il en a aimé comme personne la spontanéité vive, la droiture héréditaire, la simplicité gracieuse, et, sous les dehors moqueurs, la bonté native.

Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue pour bien apprécier ses relations avec les partis. A coup sûr, dans la lutte où il était engagé, il a subi des influences passagères, il a recherché des alliances utiles, il a pu même se prêter parfois à certains desseins politiques. Tout cela demande à être étudié et discuté de près, à propos de chacune de ses pièces. Mais, de prime abord, il est essentiel de se dire, qu'à proprement parler, Aristophane n'a été d'aucun parti. Fils de la campagne et de la tradition athénienne, c'est au nom de la terre natale qu'il parle, et c'est l'âme d'Athènes qu'il défend contre ceux qu'il considère comme ses corrupteurs.

ARISTOPHANE
ET
LES PARTIS A ATHÈNES

CHAPITRE PREMIER

DÉBUTS D'ARISTOPHANE

LES DÉTALIENS. LES BABYLONIENS

I

C'est par la haute comédie satirique qu'Aristophane débuta. Plus tard, il composa, comme d'autres, des pièces où dominait, soit la parodie mythologique, soit la fantaisie pure. Ce fut de sa part, si je ne me trompe, une concession aux circonstances. Par vocation, il s'était tourné, dès le premier jour, vers la censure morale et politique ; il y revint le plus souvent qu'il put.

Qu'une certaine ambition des succès retentissants ait eu part à cette vocation, rien de plus vraisem-



blable. Ce genre de comédie avait bien plus de chances de passionner le public, quelque peu blasé déjà sur les simples bouffonneries. On s'y faisait vite une réputation de hardiesse, on s'y érigeait en moraliste et presque en homme d'Etat. C'était ainsi que Cratinos s'était mis hors de pair : imitateurs et rivaux surgissaient autour de lui. Mais l'ambition ne suffisait pas pour jouer ce rôle. Il exigeait évidemment une aptitude spéciale, qui n'aurait pu se développer chez un esprit par trop léger, indifférent aux questions sociales. Reconnaissons donc qu'il y avait chez le jeune Aristophane « une certaine philosophie », et, sous les jeux de sa fantaisie, plus de sérieux qu'on ne l'aurait cru au premier abord (1).

La première pièce qu'il donna au public fut jouée au commencement de l'année 427 (2). Elle était intitulée *Les Détaliens* (οἱ Δαιταλῆς). Pour la faire agréer de l'archonte, le poète, encore inconnu, l'avait cédée à un certain Callistrate, qui la présenta au magistrat

(1) C'est ce que Platon disait d'Isocrate : φύσει γὰρ ἔνεστί τις φιλοσοφία τῇ τοῦ ἀνδρὸς διανοίᾳ (*Phèdre*, p. 279 *b*). Avec la nuance discrète et la réserve qu'il contient, le mot me paraît bien convenir à Aristophane. Ni le poète comique ni l'orateur n'ont été vraiment philosophes ; mais il y a, chez l'un et chez l'autre, « une certaine philosophie », faite surtout d'aperçus, diversement incomplets.

(2) *Nuées*, 528-532 ; Scol. *Nuées*, 529 ; Anonyme, *De comœdia* (*Com. græc. fragm.*, Kaibel, t. I, p. 8).

comme sienne et, par conséquent, assuma devant lui la responsabilité d'instruire les acteurs (1).

Ce Callistrate devait être poète lui-même et acteur comique. La confiance qu'il paraît avoir inspirée, tant à divers archontes qu'à son ami Aristophane, ne permet pas de douter qu'il ne possédât en tout cas, à un degré rare, le sens et la pratique du théâtre. L'archonte savait d'avance qu'une pièce dont un tel homme se chargeait était à peu près assurée d'amuser le public ; c'était tout ce qu'il lui fallait. Quant à Aristophane, on doit supposer qu'il avait usé largement de ses conseils dans l'élaboration de son œuvre, et qu'il eut encore grand besoin d'être assisté par lui dans la préparation matérielle de la représentation. C'est à peu près du reste ce qu'il dira lui-même plus tard, en métaphores poétiques, dans la parabase de ses *Cavaliers* (2).

Sa comédie obtint le second prix (3) : succès honorable, en lui-même, et plus encore pour un débutant. Nous n'en connaissons plus que l'idée principale et quelques fragments.

Dans l'ensemble, c'était une satire des mœurs nouvelles. Le poète y mettait en scène un Athénien d'autrefois, homme de tradition, très attaché aux vieilles choses, et, avec lui, deux jeunes gens, ses

(1) Anon. *De com.*, même passage.

(2) *Cavaliers*, 512-515 et 541-544. Cf. *Guêpes*, 1018-1020.

(3) Scol. *Nuées*, 529, δεύτερος ἐκρίθη.

fils, l'un docile à la discipline paternelle, l'autre, épris de nouveautés, sectateur et adepte des sophistes, beau parleur, sycophante et débauché. L'intérêt moral de la pièce résultait du contraste entre les deux frères. C'est ce qu'Aristophane lui-même nous indique, lorsque, faisant allusion, dans la parabase des *Nuées*, à ce premier essai de sa muse, il rappelle au public le jour « où ses deux personnages, le sage et le débauché, ont trouvé bon accueil » devant lui (1). Les inventions de détail nous échappent totalement. Du titre même de la pièce et d'un témoignage obscur on peut conclure que le chœur se composait de membres d'une confrérie religieuse, lesquels se réunissaient pour offrir un sacrifice à Héraclès et banqueter ensuite en son honneur (2). Quel rôle jouaient-ils d'ailleurs dans le débat? rien ne nous l'apprend. Les principaux fragments mettent en présence, tantôt le père et ses fils, tantôt les deux frères. Dans un passage, le jeune novateur se sert de mots à la mode, où son père reconnaît immédiatement la marque de quelques rhéteurs et démagogues en faveur, ou encore celle

(1) *Nuées*, 528.

(2) *Comic. græc. fragm.*, Kock, t. I, p. 438. Suidas : Δαιταλεῖς· δαιτυμόνες καὶ θιασῶται καὶ συμπόται καὶ οἷον συνδαιταλεῖς· οὕτως Ἀριστοφάνης. Orion, 49, 10 : Δαιταλεῖς, δρᾶμα Ἀριστοφάνους· ἐπειδὴ ἐν ἱερῷ Ἡρακλέους δειπνοῦντες καὶ ἀναστάντες χοροὶ ἐγένοντο.

d'Alcibiade, le chef de la jeunesse dorée (fr. 198, Kaibel). Ailleurs, le même mauvais sujet montre qu'il a négligé l'étude d'Homère, et qu'il ignore les vieux poètes nationaux, tels qu'Alcée ou Anacréon, mais qu'il est passé maître en matière de chicane (fr. 222 et 223). Il sait jouer de la lyre et s'y complaît, mais la musique qu'il aime, c'est évidemment celle du jour (fr. 221). Que faisait le vieil Athénien pour corriger ce drôle? Il semble qu'il eût la prétention de l'envoyer bêcher la terre à la campagne (fr. 221). Nous ignorons s'il y réussissait. Certains fragments laissent entrevoir une action judiciaire, réelle ou simulée (fr. 210, 216, 217, 218, 219). Quelque part, le père, probablement, évoquait comme témoins les vieux rois d'Athènes, Erechtée et Egée (fr. 211) ; l'énumération doit être incomplète : il ne pouvait pas ne pas appeler aussi à son aide le roi populaire Thésée, inséparable des précédents. De tout cela, il ne résulte rien de certain, comme plan d'ensemble et composition.

Ce qu'on voit très bien, toutefois, c'est que la pièce était tout autre chose qu'un simple assemblage de moqueries contre des individus. Une pensée générale la dominait et servait à en unir les parties. Cette pensée était une censure, certainement morale, et probablement politique, en quelque mesure tout au moins.

Le personnage du vieil Athénien, tel que nous

l'entrevoyons un peu vaguement, était à lui seul une profession de foi vivante. Le fond de son être, c'était l'attachement aux anciennes manières de vivre et de penser. Quel que fût son rôle dans la pièce, et, en admettant même qu'il y subît mainte déconvenue, on doit être certain, en tout cas, que le poète laissait sentir sa sympathie pour lui et cherchait à lui gagner celle du public. D'autre part, rien n'indique que ce personnage manifestât une tendance quelconque vers l'oligarchie. Autant que nous pouvons en juger, ce qu'il détestait surtout chez la jeunesse contemporaine, c'était la chicane et l'oisiveté. Les autres reproches qu'il pouvait lui adresser découlaient de ceux-là. En revanche, il devait aimer la campagne, et il croyait fermement à sa vertu éducatrice et moralisante ; c'est pour cela qu'il voulait obliger son fils à faire œuvre de paysan. Il devait aimer aussi les vieux cultes locaux : le sujet même de la pièce semble le démontrer ; et nous pouvons imaginer ce brave homme, au milieu de ses confrères du thiase d'Héraclès, mettant en commun avec eux à la fois sa dévotion et ses protestations contre l'esprit nouveau. En somme, on se le représente volontiers comme un Strepsiade moins rustique, avec telle ou telle nuance particulière, qu'il serait téméraire de vouloir aujourd'hui deviner.

Le bon fils n'est plus rien pour nous : il paraît impossible, dans l'état des fragments, de se faire

une idée de sa personnalité. On a même quelque peine à concevoir qu'il ait pu jouer un rôle important dans la pièce : car il n'y aurait été, à tout prendre, qu'une doublure du père, et une doublure bien médiocre. Aristophane, si intelligent des choses du théâtre, devait sentir d'instinct l'ennui qui s'attache sur la scène comique aux jeunes gens raisonnables et raisonneurs. Lorsqu'en parlant de sa pièce, il la résumait dans le contraste des deux frères, il faisait plutôt allusion sans doute à une scène isolée (fr. 199) ou au fond même de l'invention qu'à sa forme dramatique.

En revanche, ne doutons pas que le mauvais sujet ne fût le charme de la pièce. Elle ne pouvait être amusante que par lui. Son indiscipline foncière en était le ressort principal. Quelle que fût l'action, c'était lui certainement qui la faisait marcher. Aristophane lui avait donc prêté, de toute nécessité, cette exubérance de vie, cette sorte de confiance hardie et d'activité incoërcible, que nous retrouverons chez son Dikéopolis, chez son Kléon, chez Strepsiade, chez Trygée, chez Pisétaire, chez Lysistrate, en général chez tous ceux de ses personnages qui sont les auteurs d'une entreprise comique. De plus, ce gaillard était représentatif de la jeune Athènes : il la représentait naturellement en charge, avec l'outrance qui était une des conditions du genre. Il semble que le poète, par des traits semés çà et là, eût en quelque

sorte retracé son histoire. Dès son adolescence, son père, probablement émerveillé de ses aptitudes, l'avait attaché à de savants maîtres, dans l'intention de lui assurer un brillant avenir. « Mais, disait-il, il « n'apprenait rien de ce que je voulais qu'il apprît. « Au lieu de cela, il s'instruisait à boire, à chanter « tout de travers, à n'aimer que la cuisine de Syra- « cuse, les délices des Sybarites et les rasades de « vin de Chios dans des coupes de Laconie » (fr. 216). Pourtant, comme on l'a vu plus haut, il s'était initié à la rhétorique et à la chicane (fr. 198, 222). Une fois pourvu de ces moyens de succès, il s'était fait sycophante, accusateur public, et il s'enrichissait par la menace et le chantage (fr. 219, 225). En même temps, il avait pris, en une fois, tous les vices de la profession. Il était joueur, buveur, débauché, impudent (fr. 202, 205, 206, 209, 213). Et de tout cela, il se faisait gloire, traitant son propre père avec une insolence cynique (fr. 198).

Tout incomplets que soient pour nous ces portraits, ils nous permettent néanmoins de déterminer à peu près la portée de la satire aristophanesque. C'était aux politiciens de profession que le poète s'en prenait : et par là, il faut entendre ceux qui commençaient alors, dans Athènes, à transformer la politique en un métier lucratif. Mais il ne les attaquait ni dans leurs opinions, ni dans leur façon de conduire les affaires, ni même dans cette exploitation des tribu-

naux qu'ils avaient organisée à leur profit. Tout cela devait venir à son heure. Pour le moment, ce qu'il mettait en scène, c'était leur perversion morale. Il la montrait en un exemple concret, sous forme vivante, comme la synthèse d'un ensemble de tendances qui lui semblaient en train de corrompre le naturel athénien. Ce n'était pas son affaire de rechercher ce qui, dans cet ensemble, était cause ou effet. Il ne se demandait probablement pas, même en son for intérieur, si cette poussée rapide d'ambition sans scrupule et d'individualisme égoïste résultait, soit de la constitution d'Athènes en elle-même, soit de la façon dont elle était pratiquée. Plus sensible, par tempérament de poète, à ce qui se voit qu'à ce qu'il faut deviner, il se contentait d'incarner en ses fictions le mal présent, et il le faisait, dès ses débuts, avec une force remarquable.

En cela, il n'agissait pas en homme de parti, et il n'avait eu à prendre le mot d'ordre de personne. Ceux qu'il censurait appartenaient plutôt aux classes moyennes ou aisées qu'au peuple proprement dit. Issus de familles attachées au sol, fils de propriétaires campagnards, ils exploitaient à la fois les enseignements nouveaux et le radicalisme démocratique, qu'ils mettaient également au service de leurs passions. Les flétrir, c'était servir la démocratie véritable, en lui montrant son mal et en l'invitant à se purifier.

II

Aux *Détaliens* succèdent, en 426, les *Babyloniens* représentés aux Dionysies urbaines (1). Il est peu probable qu'aucune des pièces non datées se place entre ces deux comédies. C'était déjà beaucoup pour un débutant que de faire accepter une de ses œuvres chaque année.

Bien que cette seconde comédie soit perdue comme la précédente, nous possédons sur elle un peu plus de renseignements. C'était une satire politique bien plus âpre, bien plus hardie, bien plus personnelle que la première. La confiance du jeune poète s'était accrue par le succès, son ambition littéraire également. Il brûlait de se signaler par un coup d'éclat. De plus, certains événements de l'année 427 semblent avoir exaspéré son mécontentement et celui d'une bonne partie du peuple athénien. Rappelons-les brièvement.

Athènes, durant l'année 428-427, avait été profon-

(1) *Acharniens*, v. 503 et scolie.

dément troublée par la révolte de Lesbos et par ses conséquences (1).

Un des plus importants états de la confédération maritime, Mitylène, avait fait défection ouverte et s'était allié aux Lacédémoniens. Cette défection, singulièrement grave en elle-même, l'était encore plus parce qu'elle pouvait devenir le signal d'un soulèvement de tous les alliés, opprimés et mécontents. Athènes fit preuve de décision et d'énergie. Mitylène fut bloquée, affamée, réduite à merci avant que la flotte péloponésienne pût venir à son secours. La soumission accomplie, il fallut statuer sur le châtiment. A ce propos, la question de la politique à suivre envers les alliés fut agitée et débattue avec passion dans l'Assemblée du peuple. Devait-on régner par la terreur? Ou bien, la sagesse, d'accord avec l'humanité, commandait-elle qu'on usât de ménagements? Thucydide nous a donné, selon sa méthode, une sorte de représentation abrégée et idéale des discussions qui eurent lieu en cette circonstance (2); il n'a pas dépeint en détail les mouvements passionnés de l'opinion. Il y eut deux assemblées consécutives. Le premier jour, ce fut le parti de la rigueur impitoyable qui l'emporta : on décida, sur la proposition de Cléon, et malgré l'opposition

(1) Pour le détail des événements, voir Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1002 et suiv.

(2) Thucyd., l. III, c. xxxvi et suiv.

énergique d'un certain Diodote, fils d'Eucratès (1), de mettre à mort tous les Mityléniens en âge de porter les armes, de vendre comme esclaves les femmes et les enfants. Puis, dans la soirée et dans la nuit, une réaction morale se fit : on réfléchit à l'horreur de cette exécution ; des sentiments plus humains reprirent le dessus. Profitant de ces dispotions, les députés mityléniens, alors présents à Athènes, faisaient agir leurs amis auprès des magistrats ; ceux-ci convoquèrent, dès le lendemain, une seconde assemblée et provoquèrent une nouvelle délibération. Là, Cléon et Diodote soutinrent les mêmes opinions que la veille ; mais, cette fois, ce fut Diodote qui l'emporta, bien qu'à une faible majorité. On se contenta de faire périr mille des plus compromis parmi les Mityléniens (2) : les autres furent dépossédés de la meilleure partie de leurs terres, au profit de clérouques athéniens (3).

Cléon s'était montré, en cette circonstance, ce qu'il était ordinairement. Son esprit,absolu et violent, allait naturellement aux solutions les plus simples, fussent-elles les plus brutales ou les plus inhumaines.

(1) Thucyd., l. III, c. xxxvi et xli.

(2) Ce chiffre même a été contesté ; plusieurs savants croient à une erreur dans le texte de Thucydide (Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1030) ; mais leurs raisons sont loin d'être décisives.

(3) Thucyd., III, 50.

Thucydide, en reproduisant, sinon la forme, du moins l'esprit, des discours qu'il tint alors, en a vigoureusement fait ressortir le caractère. On y sent l'homme au cœur dur, à l'intelligence étroite et opiniâtre, qui transforme la politique en une sorte de mathématique âpre, impérieuse, inflexible. Il pose en principe que la souveraineté d'Athènes sur ses alliés est une « tyrannie », c'est-à-dire un pouvoir absolu et imposé ; cette souveraineté doit donc se maintenir par le moyen qui est propre aux tyrannies, c'est-à-dire par la terreur et par la force. Toute sa politique se condense dans ce syllogisme. Et ce démocrate fougueux sent bien que cela est contraire à l'esprit même de la vraie démocratie. Mais cette contradiction, au lieu de l'arrêter, le pousse à outrer sa rigueur, car elle pourrait, si l'on n'y prenait garde, mettre en danger son système. Donc, il recommande brutalement à la démocratie de se défier d'elle-même, c'est-à-dire ici de la justice, de l'humanité, et, puisqu'elle est, en fait, tyrannie à l'égard des alliés, il exige qu'elle agisse selon la formule des tyrannies. Telle est l'essence de son discours, le reste ne visant qu'à faire ressortir les circonstances aggravantes à la charge des Mityléniens.

La réponse de Diodote éclaire plus vivement encore ce radicalisme furieux, en le contredisant. Ce que Diodote oppose à Cléon, ce n'est pas l'humanité, c'est la politique. En face de cette logique in-

transigeante et abstraite, il montre la réalité complexe. Cléon, dit-il en substance, ramène tout à la force : c'est admettre que la peur seule est toute puissante sur les hommes. Or, il n'en est pas ainsi. Bien d'autres sentiments les agitent, les poussent à l'action, et, souvent, leur font surmonter la peur elle-même, soit qu'ils méprisent le danger, soit qu'ils espèrent y échapper. La politique est l'art de tenir compte de ces sentiments. Elle vit essentiellement de ménagements, elle est, par nature, contraire à la rigueur extrême, qui ne laisse à la révolte d'autre issue que le désespoir.

Il n'est pas douteux que ces idées, en ce qu'elles ont d'essentiel, n'aient été réellement exprimées à la tribune dans ces deux assemblées mémorables. Non seulement la bonne foi de Thucydide nous le garantit, mais on peut dire qu'elles sont dans la nature des choses. Sans ce conflit d'opinions, sans cette lutte de deux théories contraires, les deux votes successifs de l'assemblée athénienne seraient inintelligibles.

Et, si elles ont été exprimées, ce jour-là, avec une force particulière, c'est que les circonstances l'ont voulu ; mais elles ne pouvaient pas ne pas être depuis longtemps dans les esprits, car elles avaient dû naître nécessairement de la situation même d'Athènes en face de ses alliés. Il est donc certain, qu'en dehors même de l'assemblée, elles étaient ma-

tière de discussions dans les cercles et qu'elles agitaient la société athénienne.

Dans la fin de l'été de 427, à la suite de ces deux discussions passionnées et retentissantes, il est impossible qu'elles n'aient pas pris une actualité nouvelle. La meilleure partie de la société athénienne, la plus intelligente, la plus politique et la plus humaine, ne put s'empêcher de faire alors un examen de conscience quelque peu troublant. Cette révolte de Mitylène, ce mécontentement sourd, mais général, et si inquiétant pour l'avenir, ne l'avait-on pas provoqué ? N'avait-on pas usé envers les alliés d'une dureté qui ne pouvait manquer de les révolter ? On avait augmenté leurs contributions, on les avait contraints à venir plaider leurs procès à Athènes, on les avait dépouillés de tout pouvoir, on en avait fait des sujets. Et si c'était là peut-être, au point de vue de la majorité des Athéniens, une nécessité, tout au moins les gens sages et modérés estimaient-ils qu'on aurait pu la rendre moins lourde. Au lieu de cela, les politiciens du jour l'aggravaient par leur âpreté. Lorsque le peuple fixait le chiffre des contributions, c'étaient eux qui le proposaient et le discutaient ; or, à tort ou à raison, on les accusait de se faire payer par les intéressés et d'écraser ceux qui refusaient de les acheter. Devant les tribunaux, dans les procès intentés à des personnages importants des villes alliées, c'étaient eux encore qui figuraient

comme accusateurs ; et on ne se gênait pas pour dire qu'ils faisaient marchandise de la peur qu'ils inspiraient et s'enrichissaient par la menace. Il est probable que ces propos étaient vrais quelquefois et souvent faux. Mais ce qu'ils contenaient de vérité suffisait à les faire accepter sans examen par des gens déjà inquiets et mécontents. Et voilà comment, en définitive, on rejetait entièrement sur les chefs du peuple, sur Cléon en particulier, si violent dans l'affaire de Mitylène, la responsabilité d'un état de choses qui leur était imputable en partie, mais en partie seulement.

Diodote fut-il, d'ailleurs, en cette circonstance, le porte-parole de l'opposition oligarchique ? Nous n'avons vraiment aucune raison de le penser ; tout au contraire. Thucydide ne dit pas un mot qui permette de le soupçonner, et, nulle part ailleurs, dans l'histoire du temps, nous ne retrouvons le même personnage mêlé à des intrigues factieuses. Cléon, lui-même, dans le discours que lui prête l'historien, ne fait aucune allusion à rien de semblable. La lutte qui nous est représentée est uniquement celle de deux tendances morales, l'une plus humaine, l'autre plus dure, indépendantes des partis. Diodote, si nous en croyions son adversaire, nous apparaîtrait comme un homme qui aurait voulu opposer à la politique nécessaire une politique raffinée, non dans un intérêt de faction, mais pour se faire valoir lui-

même (1). Son père, Eucratès, est-il d'ailleurs identique au démagogue, marchand de son, dont Aristophane s'est moqué dans les *Cavaliers* (2)? cela n'a rien d'impossible ni même d'invraisemblable (3). En tout cas, rien absolument n'autorise à le rattacher à l'aristocratie. En somme, le plus probable, c'est que l'opinion qui obtint la majorité dans l'affaire de Mitylène ne fut oligarchique ni dans ses origines ni dans son développement; elle rallia peut-être une partie des oligarques, parce qu'ils détestaient Cléon; mais, en définitive, elle fut vraiment athénienne et c'est à la nature d'Athènes qu'il en faut faire honneur (4).

Imaginons maintenant le jeune poète qu'était alors Aristophane au milieu de cette société et dans le tumulte de ces propos. Sa pièce, prête au commencement de 426, dut être composée dans la fin de 427, c'est-à-dire sous l'influence immédiate des événements dont il vient d'être question. En ce temps de comédie politique, la grande affaire des concurrents qui visaient au prix était de mettre la main sur le sujet du jour. Il y avait, en effet, toujours, ou presque

(1) Thucyd., III, 37.

(2) Aristoph., *Cavaliers*, v. 129, 254.

(3) Les savants modernes, je ne sais trop pourquoi, rejettent en général cette identification (Busolt, *Gr. Gesch.*, III, 2e partie, p. 807, note 4). Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y avait alors dans Athènes plusieurs Eucratès.

(4) Thucyd., III, 36,4 et 37,2.

toujours, un sujet qui résultait des circonstances actuelles, et qui se trouvait à l'état latent dans tous les esprits. La difficulté était de le saisir, de le dégager, de le mettre en forme. Il arrivait assez fréquemment que plusieurs poètes le saisissaient à la fois ; cela n'a rien de surprenant, si l'on admet que ces poètes vivaient dans le même milieu et s'inspiraient aux mêmes sources. Dans l'élaboration dramatique, chacun d'eux, naturellement, le traduisait à sa manière, par l'invention d'une idée comique qui lui était propre. Nous ignorons quelles furent les comédies admises au concours, soit aux Lénéennes de 426, soit aux Dionysies de la même année, en même temps que la pièce d'Aristophane. Il n'est pas improbable que la question des alliés ait servi de thème à plusieurs des concurrents : c'était certainement le sujet indiqué, ou suggéré, par les préoccupations du moment.

En tout cas, que d'autres l'aient traité ou non, Aristophane paraît l'avoir fait vraiment sien, par une façon de le développer hardie jusqu'au scandale. Les *Détaliens* ne touchaient qu'indirectement à la politique. Avec les *Babyloniens*, il l'abordait de front, et, du premier coup, il dépassait de beaucoup en audace ceux qui s'étaient fait déjà une réputation en ce genre, les Cratinos, les Hermippe, les Téléclide.

III

Ce que nous savons de cette pièce perdue se réduit malheureusement à peu de chose, mais ce peu n'est ni sans intérêt littéraire, ni sans valeur historique.

Le premier témoignage à recueillir est celui du poète lui-même. Dans la parabase des *Acharniens*, il se vante des services qu'il a rendus au peuple par sa comédie de l'année précédente : il s'agit justement des *Babyloniens*. Il lui a enseigné, dit-il, à se défier des vaines flatteries des étrangers, à ne pas se laisser tromper par « les députés des villes », enfin il a montré « comment s'exerce la démocratie dans les villes », καὶ τοὺς δήμους ἐν ταῖς πόλεσιν δείξας πῶς δημοκρατοῦνται (641). Aussi, ajoute-t-il, les alliés ont tous un vif désir de connaître cet excellent poète, qui a osé dire devant les Athéniens ce qui était juste. D'autre part, il rappelle qu'à la suite de cette représentation, il a été accusé de « s'être moqué de la République et d'avoir tourné le peuple en déri-

sion (1) ». Ces divers renseignements définissent au moins la tendance générale de la pièce. Il en résulte d'abord qu'elle avait pour sujet l'oppression des alliés et la tyrannie qu'ils subissaient sous le nom de démocratie ; le poète avait osé parler de justice, et il avait plaidé la cause de l'humanité (2). De plus, nous voyons qu'il y avait introduit des députés qui trompaient le peuple athénien par des flatteries et des mensonges.

Un second témoignage complète celui-là. Un commentateur ancien nous dit que, dans cette même pièce, Aristophane « s'était moqué des magistrats, soit désignés par le sort, soit élus, et de Cléon (3) ». Les seuls magistrats élus dont il semble qu'il ait pu être question étaient d'abord les stratèges, qui avaient sans cesse affaire aux alliés, puis ces préfets ou gouverneurs qu'Athènes envoyait, sous le nom d'*archontes*, dans les villes de son empire (4). Quant

(1) ARISTOPH., *Acharniens*, 631, 642.

(2) *Paix*, 759 : τοιοῦτον ἰδὼν τέρας (Cléon) οὐ κατέδεισ', ἀλλ' ὑπὲρ ὑμῶν πολεμίζων, ἀντεῖχον ἀεὶ καὶ τῶν ἄλλων νήσων. La pièce était dirigée contre Cléon, dans l'intérêt d'Athènes et des îles.

(3) SCHOL. ARISTOPH., *Acharniens.*, 378.

(4) Consulter à ce sujet DITTENBERGER, *Sylloge inscriptionum græcarum*, 2e édit., n° 54, note 5, et n° 23, où l'on voit que l'institution de ces archontes paraît antérieure à la guerre du Péloponèse. Il ne paraît pas douteux que ces magistrats ne fussent élus, car Eschine (I, 107) accuse

aux magistrats désignés par le sort, cela peut se rapporter aux membres du sénat athénien, ou aux juges qui composaient les tribunaux, ou peut-être à l'archonte polémarque, investi spécialement de la juridiction sur les étrangers.

En quoi consistait l'idée comique, sur laquelle était fondée l'action? Ici, nous devons l'avouer, presque tout n'est qu'incertitude et hypothèse.

Le titre, pourtant, dénote, d'une manière presque certaine, que le chœur se composait de « Babyloniens » (1). Ces Babyloniens, nous savons par ailleurs qu'ils étaient assujettis à tourner la meule; c'étaient donc des esclaves, supposés d'origine barbare (2). On a supposé que ces esclaves figuraient les alliés (3). Rien absolument ne justifie cette idée,

Timarque d'avoir « acheté pour trente mines » une charge de ce genre : il s'agit évidemment de corruption électorale.

(1) H. SCHRADER, *Ueber den Chor in Aristophanes Babyloniern*, *Philologus*, t. XLII, 1884.

(2) HÉSYCHIUS, Σαμίων ὁ δῆμος et Βαβυλώνιοι. Cf. SUIDAS, Βαβυλώνιοι. FRITZSCHE (*De Babyloniis Aristophanis Commentatio*, p. 17), se refuse à admettre qu'un chœur comique ait pu être composé d'esclaves. Mais ne savons-nous pas qu'un grand nombre de chœurs de tragédies représentaient des esclaves? Pourquoi n'en aurait-il pas été de même dans la comédie? — Cf. les fragments 64, 66, 79, 88 et 97 des *Babyloniens*, dans les *Comic. att. fragm.* de Kock, t. I.

(3) H. SCHRADER, art. cité, p. 580. C'était déjà l'opinion de GILBERT, *Beitræge*, p. 148.

qui aurait rendu toute action dramatique impossible. Car si les alliés avaient été représentés ainsi, dès le début de la pièce, on ne voit pas ce qui aurait pu leur arriver de pire par la suite. Tout ce qu'on doit conclure de cette donnée relative au chœur, c'est que l'action se passait probablement dans un moulin. Cela posé, on peut imaginer, d'après ce qui a été dit plus haut, en quoi elle devait consister essentiellement. Ce moulin était apparemment l'image de la république athénienne ; et puisque la pièce était dirigée contre Cléon, il y a lieu de supposer que Cléon y figurait comme l'intendant qui administrait le moulin pour le compte du peuple. Les alliés pouvaient être représentés par des fermiers qui devaient apporter au maître une part de leur récolte, sous le contrôle de l'intendant et de ses agents subalternes : l'occasion était bonne pour montrer celui-ci comme une sorte de tyran qui volait son maître, tout en se faisant payer par les fermiers et en exerçant sur eux les plus dures exactions.

Il est vrai qu'on ne voit pas très bien comment une action de ce genre comportait des députations, ni ce qu'y venait faire le dieu Dionysos, poursuivi par les sycophantes, dont il est question dans deux fragments (1). Mais il ne faut pas oublier que la co-

(1) Fragm. 70 et 71, Kock. En ce qui concerne les députations, rien n'empêcherait de supposer que les fermiers, tremblants, venaient supplier l'intendant d'obtenir pour

médie ancienne est essentiellement fantaisiste dans ses inventions et que les épisodes, souvent, y tiennent à peine au sujet principal. Si les *Acharniens* et les *Cavaliers* étaient perdus, et si nous savions seulement que la première pièce représentait un paysan athénien qui a conclu la paix pour lui tout seul, ou que la seconde mettait en scène la maison de Dèmos et la rivalité de ses serviteurs, nous aurions peine à comprendre comment on pouvait voir, dans la première, Euripide chez lui, au milieu de ses défroques tragiques, et comment, dans la seconde, le poète avait trouvé moyen d'introduire le récit d'un débat devant le Sénat. Dans un tel genre, il ne saurait être question de logique rigoureuse : il suffit que l'hypothèse indiquée semble la plus conforme aux données générales que nous possédons ; ne cherchons pas à deviner comment l'action se développait de scène en scène, ni quels caprices elle comportait.

On a cru, il est vrai, que dans un passage des *Acharniens*, pièce jouée l'année suivante, Aristophane faisait allusion à une scène de ses *Babylo-*

eux un allègement de leurs redevances, et qu'ils usaient pour réussir des plus basses flatteries. L'opinion d'après laquelle ces députations auraient été une parodie de l'ambassade de Gorgias, au nom des Léontins (Bergk, Ranke, Gilbert), n'est justifiée par aucun des fragments. Elle n'est pourtant pas inadmissible non plus.

niens. Dikéopolis y rappelle la joie qu'il eut « l'an passé », lorsqu'il vit Cléon « vomir les cinq talents », et il ajoute qu'il aime les Chevaliers pour cette bonne action (v. 5-8). Suivant un critique trop ingénieux, on aurait là le souvenir d'une scène des *Babyloniens*, où Cléon, pressé par les Chevaliers, vomissait effectivement devant le public cinq talents, extorqués par lui aux alliés (1). Cette interprétation nous paraît devoir être absolument repoussée. Outre que la scène n'est pas très facile à imaginer, elle supposerait un rôle important prêté aux Chevaliers ; chose dont il n'est question nulle part ; et si les Chevaliers avaient joué ce rôle dans les *Babyloniens*, il serait bien surprenant qu'il n'en fût pas dit un seul mot dans les *Cavaliers*. Or, tout au contraire, la parabase de cette dernière pièce semble indiquer clairement que l'alliance contractée par le poète avec la jeunesse aristocratique était alors un fait tout récent, qui n'avait pas eu de précédent. L'allusion des *Acharniens* doit donc se rapporter à un autre événement, qu'on essaiera d'éclaircir plus loin.

Quant au rôle donné à Cléon dans la pièce, si l'on peut le concevoir de plusieurs manières, il ne faut du moins en mettre en doute ni la réalité, ni l'importance. A cet égard, le témoignage du sco-

(1) VAN LEEUWEN, *Acharniens*, La Haye, 1901 ; note du vers 6.

liaste, cité plus haut, est confirmé par celui d'Aristophane dans la *Paix* (v. 760). L'influence que Cléon exerçait alors, celle qu'il avait prise dans l'affaire de Mitylène, avaient dû faire une impression profonde sur le jeune poète. C'est à partir de ce moment qu'il commence à le considérer comme l'auteur responsable de tout le mal dont la démocratie athénienne lui paraissait souffrir. Ou plutôt, avec son imagination vive, il personnifie ce mal en lui, et, bientôt, il va pouvoir croire très sincèrement qu'en renversant l'un, il détruira l'autre.

La pièce, avons-nous dit, fut représentée aux Dionysies urbaines. C'était le moment où les alliés apportaient à Athènes le tribut annuel, et ils ne manquaient pas d'assister aux fêtes qui se donnaient alors (1). On comprend avec quels sentiments ils durent accueillir cette satire virulente de leurs oppresseurs. Nous ne savons pas positivement quel rang Aristophane, ou plutôt son prête-nom Callistrate, obtint dans le concours. Mais il paraît certain que, s'il eût été couronné, il n'aurait pas manqué de s'en prévaloir plus tard. Le plus probable est donc qu'il ne fut classé ni au premier, ni au second rang. Ce n'est pas que sa pièce n'ait dû être appuyée par un parti influent et nombreux. Sans cela, quelle que fût la hardiesse du poète, il n'aurait pas osé courir

(1) Aristoph., *Acharn.*, 642 et scolie du vers 377.

les risques auxquels il s'exposait. Une telle comédie n'a été possible que grâce à un certain concours de l'opinion publique. C'est à la majorité qui s'était rangée derrière Diodote dans l'affaire de Mitylène, qu'elle a dû certainement sa naissance. Ce jour-là, un sentiment puissant s'était manifesté, et le poète, encouragé par les cercles qu'il fréquentait, a cru y trouver une force sur laquelle il pouvait compter. Peut être ne s'était-il pas entièrement trompé. Il y a tout lieu de croire que, le jour du concours, il fut vigoureusement soutenu au théâtre par ses amis, par une partie considérable du public, surtout par les campagnards, ennemis des démagogues, et enfin par les étrangers là présents. Mais, d'autre part, comment une pareille satire de la République n'aurait-elle pas excité des protestations violentes, malgré les bouffonneries dont le poète n'avait pas manqué de l'envelopper? Sans doute, c'était à Cléon surtout qu'il s'était attaqué ; c'était sur lui qu'il avait dû rejeter toute l'horreur de la politique qu'il censurait ; mais cette politique, en somme, avait été approuvée par le peuple, et il était bien difficile que celui-ci ne se sentît pas atteint en quelque mesure.

Cela était suffisant pour que Cléon pût se croire sûr de faire châtier son agresseur. Tout l'y engageait. Son intérêt d'abord, joint à un ressentiment bien naturel. L'échec qu'il avait subi dans l'affaire de Mitylène n'avait pas pu lui être indifférent : il

avait senti, en cette circonstance, une résistance imprévue de l'opinion, non pas accidentelle, mais systématique, car elle procédait d'une politique opposée à la sienne ; il y avait là de quoi l'inquiéter. Or, la comédie d'Aristophane lui prouvait que cette résistance tendait à s'organiser, qu'elle devenait plus hardie, et qu'elle visait à s'étendre. Il fallait l'arrêter par une mesure vigoureuse. D'ailleurs, la raison d'Etat semblait ici d'accord avec son intérêt personnel. Si la politique suivie envers les alliés pouvait être discutée librement dans l'Assemblée du peuple, n'était-ce pas légèreté coupable que de la laisser mettre en accusation devant eux ? Et celui qui dénonçait ainsi l'oppression exercée par Athènes, en présence des opprimés eux-mêmes, au risque de les pousser à la révolte, ne faisait-il pas acte de mauvais citoyen ?

Ces raisons décidèrent Cléon : il résolut de venger la République et de se venger lui-même.

IV

De quelle façon s'y prit-il exactement ? Le meilleur moyen de le savoir paraît être de s'en rapporter au témoignage d'Aristophane lui-même.

Celui-ci, dans les *Acharniens* (v. 277 et suiv.), fait dire à Dikéopolis :

« Je n'ai pas oublié ce qui m'est arrivé, du fait de Cléon, pour la comédie de l'année dernière. Il me traîna devant le sénat, et là il m'accusait outrageusement, m'accablait de calomnies, me roulait dans un torrent de paroles, et me lessivait de telle façon que j'ai failli périr dans cette sale affaire. »

Plus loin (v. 502 et suiv.), le même personnage ajoute :

« Aujourd'hui du moins, Cléon ne pourra pas dire que j'outrage la République en présence des étrangers ; car nous sommes entre nous, au concours des Lénéennes, et les étrangers ne sont pas encore arrivés. »

Ces deux passages, rapprochés l'un de l'autre, semblent de nature à nous renseigner assez nette-

ment sur ce qui eut lieu. Mais une première difficulté se présente, à propos de laquelle les interprètes sont divisés. Dikéopolis qui tient ce langage sort momentanément de son rôle pour parler au nom du poète. Quel est ce poète ? Est-ce Callistrate, le prête-nom d'Aristophane ? Est-ce Aristophane lui-même ?

Plusieurs savants pensent que l'accusé dut être Callistrate : ils font remarquer que la pièce était censée être de lui, qu'il en avait accepté la responsabilité en la présentant comme sienne au concours, et que probablement la grande masse du public ignorait le nom du véritable auteur. D'autres estiment, au contraire, que le secret, en pareil cas, était illusoire, qu'Aristophane était certainement connu comme l'auteur des *Acharniens*, au moment où on jouait la pièce, et qu'il l'avait été de même, l'année précédente, comme auteur des *Babyloniens* ; c'est donc à lui, suivant eux, que Cléon a dû s'en prendre directement (1). Cette seconde opinion me paraît être la vraie, mais elle demande quelques explications.

Aristophane a usé de prête-noms, pour un certain nombre au moins de ses pièces, pendant la plus grande partie de sa vie. Il semble que les motifs qu'il

(1) KAIBEL, art. *Aristophanes*, n° 12, Pauly-Wissowa, p. 973-974, où sont indiquées les principales études antérieures sur ce sujet. Cf. BUSOLT, *Griech. Gesch.*, t. III, 2e partie, p. 1060, note 1.

eut d'agir ainsi n'aient pas été toujours les mêmes : mais ce serait une affaire que de les rechercher et nous n'avons à nous occuper ici que de ses premières pièces. Or, pour celles-là, il s'est expliqué lui-même très nettement dans la Parabase des *Cavaliers*, c'est-à-dire de la première comédie qu'il ait fait représenter sous son propre nom, en 424. Il dit là, sous forme allégorique, en parlant des *Détaliens*, qu'étant trop jeune, en ce temps, pour reconnaître son enfant, il l'exposa, et qu'un autre le recueillit. Il ajoute que, s'il n'a rien donné encore en son propre nom, — et ceci par conséquent s'applique également aux *Babyloniens*, — c'est qu'il connaissait le goût difficile des Athéniens et qu'il savait aussi combien c'était chose malaisée que de mener à bien une comédie : il avait donc voulu faire son apprentissage, comme rameur, avant de conduire lui-même son vaisseau, en qualité de pilote. On remarquera immédiatement qu'aucune de ces raisons n'implique un secret quelconque.

S'il se trouvait trop jeune, c'était sans doute pour affronter le jugement de l'Archonte, qui devait faire un choix entre les concurrents et n'en admettre que trois à faire jouer leurs pièces. On comprend sans peine que le magistrat, chargé d'organiser la fête et responsable du succès, devait être peu porté à accueillir un débutant, tout jeune encore. Mais si la pièce de ce débutant était présentée par un poète

connu, aimé du public, qui en prenait la responsabilité, et qui consentait à donner son nom comme garantie, les choses immédiatement changeaient d'aspect. L'archonte, très indifférent aux questions de propriété littéraire, se souciait fort peu de savoir quel était l'auteur véritable ; d'autant qu'en matière de comédie les collaborations paraissent avoir été fréquentes. Le nom de Callistrate était à lui seul une garantie, et c'était tout ce qu'il lui fallait.

Mais si Aristophane cédait officiellement à son prête-nom la propriété de son œuvre, il n'avait aucune raison, une fois surtout la pièce admise, pour dissimuler la vérité. L'autre motif indiqué ne l'y obligeait pas davantage. L'apprentissage dont il parle paraît se rapporter surtout à la partie matérielle de sa tâche. Il fallait évidemment beaucoup de pratique du théâtre pour monter une comédie à la mode du temps : inventer les costumes, les masques, organiser la mise en scène, régler les entrées et les sorties, les mouvements des acteurs et leur pantomime, surtout les danses du chœur et ses chants, enfin instruire tout ce personnel d'artistes, le faire obéir, l'assujettir à une même pensée, ce n'était pas l'affaire d'un jeune homme sans autorité et sans expérience, fût-il doué du talent dramatique le moins contestable. Pour toute cette besogne fatigante et difficile, Aristophane avait besoin de céder la place à Callistrate ; mais cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'il fût

absent des répétitions ni qu'il s'y tînt caché derrière la scène. Il est même probable qu'il jouait lui-même dans ses pièces ; et l'on a supposé, non sans vraisemblance, qu'il devait par exemple tenir en personne le rôle de Dikéopolis, qui parlait en son nom. Quand même cela ne serait pas, on doit admettre en tout cas qu'il assistait à la préparation du concours, que, par suite, il ne pouvait pas ne pas être connu de tout le personnel théâtral, acteurs, choreutes, figurants et esclaves de service, comme le véritable auteur. Que tout ce monde ait gardé le secret, c'est, à coup sûr, chose difficile à croire.

Il est évident d'ailleurs que ce secret, on l'observait bien moins encore dans les cercles d'Athènes. C'est une étrange illusion que de se représenter un poète comique de ce temps, Aristophane en particulier, comme composant ses pièces à la manière d'un Euripide, chez lui, dans son cabinet de travail, sans en rien dire à personne. Elles semblent bien plutôt nous révéler elles-mêmes qu'elles sont nées d'abord dans des sociétés joyeuses, où l'on aimait à plaisanter, à se moquer des gens, à inventer toute sorte de drôleries. Sans doute, ce n'est pas là qu'elles ont été achevées ; mais combien de scènes ont dû être ébauchées ainsi entre amis, par une série de suggestions qui s'appelaient les unes des autres. Si les pièces politiques, telles que les *Babyloniens* et les *Cavaliers*, n'ont pas été, à proprement parler, inventées

dans ces cercles, elles y ont été certainement essayées, peut-être lues et applaudies avant la représentation. Et celui qui les y lisait, c'était bien le poète lui-même, pamphlétaire de génie, qui trouvait là, et là seulement, le milieu nécessaire à la production de ses chefs-d'œuvre. Au fond, n'est-ce pas ce qu'il atteste lui-même, lorsqu'il nous dit dans ses *Cavaliers* (v. 512), que, depuis longtemps, beaucoup de gens s'étonnaient de ce qu'il n'avait encore rien donné sous son propre nom et le pressaient de concourir à visage découvert ? Quels étaient ces gens, sinon ceux qu'il fréquentait ? et comment auraient-ils eu cette pensée, si le jeune poète n'avait été connu comme l'auteur des pièces qu'il avait confiées à Callistrate ?

Cela étant, on ne peut douter que Cléon ne soit allé tout droit à son véritable adversaire. Les témoignages recueillis par les commentateurs anciens ne nous apprennent rien de plus précis sur ces poursuites que les textes d'Aristophane lui-même, cités plus haut. L'un d'eux ajoute cependant que Cléon intenta aussi au poète une action en usurpation du titre de citoyen (1). Si cela est exact, il est clair qu'il y a du moins, dans ce témoignage, confusion de dates. Ce second procès ne peut pas être contemporain du premier, c'est-à-dire antérieur aux *Acharniens ;* car,

(1) Scol. *Acharn.*, v. 376.

dans les passages de cette pièce où Aristophane fait si explicitement allusion à ses démêlés avec Cléon, il n'y a pas un mot qui ait trait à cette affaire. En réalité, elle eut lieu non seulement après les *Acharniens*, mais même après les *Cavaliers* : nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment.

La plainte devant le Sénat était une procédure d'exception, applicable à certains actes coupables que la loi n'avait pas formellement définis. Le Sénat, en pareil cas, jugeait, non d'après un texte de loi précis, mais au nom de l'intérêt public (1). On conçoit qu'Aristophane ait eu peur. Le passage cité plus haut atteste combien il se sentit en danger et quelle fut la violence des attaques de Cléon. Celui-ci, très habilement, semble avoir laissé de côté ses griefs personnels. Il accusa le poète « d'avoir dit du mal de la ville en présence des étrangers » et d'avoir « outragé les magistratures publiques, élues ou tirées au sort ». Quelle était la peine qui eût frappé Aristophane, s'il eût été condamné ? Nous ne le savons pas positivement : un témoignage ancien nous

(1) Harpocration, Εἰσαγγελία. Pollux, VIII, 51. Le passage de la *Rép. des Ath.* du pseudo-Xénophon (II, 18), où il est dit que « les Athéniens ne permettent pas qu'on fasse du peuple un sujet de comédie ni qu'on en dise du mal » ne paraît pas se rapporter à un texte de loi formel. En tout cas, cette loi n'existait pas en 426, car, si elle eût existé, Aristophane eût été traduit par Cléon, non devant le Sénat, mais devant un tribunal.

apprend qu'elle était des plus sévères, sans la définir autrement (1); il est probable qu'elle pouvait varier dans certaines limites, mais, à coup sûr, le pauvre poète courait de gros risques.

C'est grand dommage que les péripéties de l'affaire ne nous soient pas connues. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il s'en tira à bon compte : le langage qu'il tient dans les *Acharniens* en est la preuve décisive. On peut supposer, si l'on veut, que l'influence de quelques amis puissants lui vint en aide. Toutefois, il faut se rappeler que le Sénat d'Athènes, en ce temps, n'était en aucune façon un corps aristocratique. Nommé chaque année par un simple tirage au sort, il paraît certain qu'il était devenu alors accessible à toutes les classes de la société, même aux plus pauvres (2). S'il se montra bienveillant pour Aristophane, ce ne fut donc pas, soyons-en sûrs, par une secrète inclination vers les partis d'opposition. Il est plus probable que le poète ou ses patrons réussirent à montrer que les accusateurs dénaturaient ses intentions, et qu'en fait ce n'était pas au peuple lui-même qu'il avait voulu s'attaquer, mais

(1) Harpocration, même passage. Il résulte du récit d'Aristote, *Rép. des Ath.*, 45, qu'avant l'introduction de l'appel au peuple, le Sénat pouvait, en certain cas, prononcer même la peine de mort. On sent bien que cela ne pouvait avoir d'application ici.

(2) Schœmann-Lipsius, *Griechische Alterthümer*, I, p. 396.

uniquement aux politiciens. D'ailleurs, le peuple athénien, en masse et sans distinction de parti, paraît avoir été indulgent pour la comédie. Il l'aimait telle qu'elle était, avec sa liberté extrême ; et il ne voulait pas qu'on la lui rendît ennuyeuse, sous prétexte de la discipliner. La loi répressive que Périclès avait fait voter en 440 n'avait pu durer plus de trois ans. Et, depuis lors, on s'était si bien habitué à toutes les hardiesses qu'on n'y attachait plus grande importance.

Cléon en fut donc probablement pour sa vaine colère. Le mot d'Aristophane : « je faillis périr », semble indiquer uniquement que son adversaire réussit à rallier une assez forte minorité. Toutefois, l'argument tiré de la présence des étrangers avait dû faire impression. Le poète s'en était aperçu, et, lorsqu'il renouvellera, dans les *Acharniens*, ses attaques contre la politique prédominante, il aura bien soin de faire observer qu'il s'adresse aux citoyens seuls, à un moment où les étrangers ne sont pas encore arrivés.

Ce fut, en somme, la seule leçon qu'il tira de cette mésaventure, qui aurait pu mal tourner. Changer de manière, renoncer à la comédie politique, oublier Cléon, rien de tout cela ne lui était possible. Sa nature fougueuse le poussait au combat, ses amis l'y excitaient, son intérêt et son honneur de poète y étaient engagés. Il attendit, pour recommencer, une occasion, et l'occasion ne tarda pas beaucoup à se présenter, puisqu'il l'attendait.

VII

Toutefois, elle ne fut pas immédiate.

Il est remarquable, en effet, que, l'année suivante, en 425, Aristophane ne s'attaqua ni à Cléon personnellement, ni même aux démagogues en général.

Aux Lénéennes de cette année, il donna les *Acharniens*, manifestation ardente en faveur de la paix (1). Peut-être une de ses pièces perdues fut-elle jouée aux Dionysies de la même année. Nous ne pouvons l'affirmer. C'est donc d'après les *Acharniens* seulement qu'il faut essayer de nous représenter ce qu'il pensait alors. Cette fois, nous avons affaire à une pièce qui nous a été conservée, et, par conséquent, nous pouvons au moins raisonner sur des documents bien établis.

Ce qui nous frappe tout d'abord, dans cette pièce, c'est que Cléon n'y figure pas. Quelques allusions satiriques à ses mésaventures ou à ses vices mérite-

(1) Argument des *Acharniens*.

raient à peine d'être relevées, si l'une d'entre elles ne demandait une explication. Nous l'avons déjà signalée plus haut (p. 68), pour écarter une façon de l'interpréter qu'il faut tenir pour inexacte.

Que signifie la joie que Dikéopolis, au début de la pièce, dit avoir éprouvée, l'année précédente, lorsque Cléon, grâce aux chevaliers, fut contraint d' « expectorer ses cinq talents » (1)? Un des scoliastes nous explique, d'après l'historien Théopompe, que Cléon avait reçu cinq talents des alliés pour proposer au peuple un allègement de tribut en leur faveur, et que les chevaliers, informés de ce marché, lui firent rendre la somme (2). Prise à la lettre, cette explication a paru inacceptable, et elle l'est en effet (3). On ne saurait admettre l'idée d'un procès intenté à Cléon par la classe des chevaliers : ceux-ci ne constituaient pas un groupe possédant une personnalité civile. Il n'est guère plus facile de croire que quelques-uns d'entre eux, secrètement soutenus par les autres, aient accusé Cléon de vénalité et l'aient fait condamner. Une pareille condamnation eût ruiné, pour longtemps au moins, l'autorité de Cléon, qui nous apparaît, au contraire, plus solide que jamais en 425. D'ailleurs, aucune allusion à un

(1) V. 5, τοῖς πέντε ταλάντοις, οἷς Κλέων ἐξήμεσε..

(2) Scol. *Acharniens*, v. 6.

(3) Müller-Strübing, *Aristophanes und die historische Kritik*, Leipzig, 1873, p. 119-181.

tel fait ne se rencontre dans les pièces postérieures d'Aristophane.

Toutefois, ces raisons ne nous autorisent pas, en bonne critique, à rejeter purement et simplement le témoignage de Théopompe. Le plus probable est que ce témoignage, mal compris du commentateur, a pris chez lui plus d'importance qu'il n'en avait réellement.

Il suffit, pour expliquer l'allusion d'Aristophane et celle de l'historien, que Cléon ayant proposé, cette année-là, d'alléger les charges de quelques alliés, sa proposition ait été rejetée, sur les instances de tel ou tel orateur appartenant à la classe des chevaliers. Les malveillants ne durent pas manquer d'insinuer que Cléon s'était fait payer par les intéressés pour soutenir sa proposition et que, grâce à la vigilance de ses adversaires, il avait dû rendre l'argent. C'est ce propos qu'Aristophane s'est approprié en le traduisant à sa manière, et que Théopompe, peut-être, avait admis également comme vrai (1).

Plus loin, le même Dikéopolis défie Cléon : « Qu'il s'ingénie, s'écrie-t-il, et machine contre moi

(1) Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 994, note 6, a proposé une autre explication. Il suppose que Cléon était chef des Hellénotames en 427-6, et qu'en cette qualité, il retint, par hostilité contre les chevaliers, la somme que l'Etat leur allouait pour les vivres de campagne et qui se montait à cinq talents. Ce serait cette somme que les chevaliers l'auraient contraint à rendre.

tout ce qu'il voudra. Le bien est avec moi et le juste sera mon allié. En tout cas, je n'ai pas à craindre qu'on me convainque d'être, comme lui, un mauvais citoyen et un débauché (1). » Ce défi se rapporte-t-il à de nouvelles hostilités ? Cela est peu probable. Il atteste seulement qu'Aristophane, malgré sa mésaventure récente, se sentait alors assez rassuré pour injurier son adversaire.

Mais ce sont là des mots jetés en passant et des bravades sans conséquence. En somme, Cléon n'est pas attaqué directement dans les *Acharniens ;* et cela ne laisse pas que d'étonner, si l'on songe que l'objet de la pièce est de tourner en ridicule les partisans de la guerre à outrance et que Cléon était, d'après le témoignage formel de Thucydide, l'adversaire le plus décidé des propositions pacifiques (2). Faut-il imputer cette attitude du poète à un sentiment de prudence ? On pourrait le croire, si l'on ne tenait compte que d'une vraisemblance superficielle. Mais la pièce, examinée de près, nous fait comprendre tout autrement les choses, en nous laissant apercevoir les divisions de l'opinion publique et la situation d'Aristophane entre les partis.

Remarquons d'abord comment le parti de la guerre

(1) *Acharniens*, 658.

(2) THUCYDIDE, v, 16. Ce témoignage se rapporte, il est vrai, à l'année 422 ; mais tout permet de croire que l'attitude de Cléon, à cet égard, n'avait jamais varié.

à outrance est personnifié dans sa comédie : c'est là, si je ne me trompe, le point décisif, et qui n'a pas encore obtenu toute l'attention qu'il mérite.

Les champions de la guerre sont, d'une part, le chœur formé de charbonniers d'Acharnes, et d'autre part, le taxiarque Lamachos. Que faut-il penser de l'un et de l'autre ?

Lamachos ne peut être considéré comme le représentant d'aucun parti. Ni son père, Xénophane, ni lui-même, ne semblent avoir joué aucun rôle marquant dans la politique du temps. Nulle part, Aristophane ne le montre comme affilié à la démagogie, et rien, dans sa pièce, ne dénote l'intention de décrier en lui un soldat politicien, client des chefs du peuple. L'homme qu'il paraît viser, c'est l'officier de profession, qui vit du métier des armes et qui ne serait plus rien, dans cet Etat dépourvu d'armée permanente, si la paix était rétablie. Il l'appelle plaisamment « spoudarchidès » (« l'homme qui aspire au commandement ») et « mistharchides » (« l'homme des commandements lucratifs ») (1). Ces deux mots résument sa conception satirique du personnage. Le paysan Dikéopolis, interprète du poète, en veut à cette classe de professionnels de la guerre, à qui sont donnés toujours, quand on fait campagne,

(1) *Acharniens*, 594 et 596. Sur le mot σπουδαρχίδης, cf. Gilbert, *Beiträge*, p. 14, note 1.

les charges bien payées, et qui obtiennent souvent aussi les ambassades, en raison soit de leur notoriété, soit de leurs connaissances techniques (1). C'est la profession même qu'il a en horreur ; ceux qui l'exercent sont, à ses yeux, les ennemis naturels de la paix. Si Lamachos a ici l'honneur de représenter tous ses collègues, c'est probablement à cause de son nom, qui sonne le combat, ou peut-être pour telle ou telle autre raison personnelle qui nous échappe. En tout cas, Aristophane n'a fait aucun effort pour l'individualiser. Ses moqueries même ont un caractère général. Le ridicule qu'il lui prête est un ridicule professionnel qu'il pousse à la charge : amour du panache, fanfaronnades, grosse voix, bonne à faire peur aux enfants. Il en est de même des mésaventures du pauvre taxiarque ; ce sont celles du métier. Donc, ce n'est pas un groupe politique que la comédie malmène en personne ; c'est le goût de la guerre, entretenu chez une classe de citoyens par l'intérêt personnel.

Quant aux Acharniens du chœur, que sont-ils ? Des paysans authentiques, tout comme Dikéopolis ; tour à tour bûcherons, charbonniers et vignerons, habitant, pendant la paix, assez loin d'Athènes, dans leur gros village d'Acharnes et aux alentours, au pied du Parnès, dont ils exploitaient les taillis et les

(1) *Acharniens*, 598-618.

fourrés de chêne vert. A coup sûr, ce n'étaient pas là les auditeurs ordinaires de Cléon, et ces braves gens n'avaient rien de commun avec la clientèle famélique des démagogues qui vivait de procès et se complaisait aux discussions de l'ecclesia. D'ailleurs, ils déclarent même formellement qu'ils le détestent (1). Si Aristophane avait voulu représenter les partisans de la guerre à outrance comme inféodés à ces politiciens qu'il avait fouettés jusqu'au sang dans les *Babyloniens*, il ne les aurait pas offerts à son public sous le costume et avec les traits de ces honnêtes et vigoureux travailleurs.

Sa pensée fut donc tout autre. Jugeant de la situation avec ce coup d'œil intuitif dont il a donné la preuve plus d'une fois, il sentit, lui qui avait la guerre en horreur, qu'elle était encore à ce moment, sinon populaire, tout au moins acceptée avec foi et ardeur par un très grand nombre d'Athéniens, sans distinction de classes et d'opinions, peut-être même par une partie de cette population rurale qui en souffrait particulièrement. Sans doute, dans cette ardeur, la lassitude se faisait parfois sentir ; on regrettait la paix, on se plaignait amèrement de tout ce qu'on avait à supporter, on rêvait aux champs, à la vie paisible et facile, aux belles fêtes rustiques,

(1) V. 299 : ὡς μεμίσηκά σε Κλέωνος ἔτι μᾶλλον, ὃν κατατεμῶ τοῖσιν ἱππεῦσι καττύματα.

aux marchés bien approvisionnés, à la sécurité riante et bienfaisante. Mais ces rêves passaient dans les imaginations sans descendre encore, dans les profondeurs de l'âme, jusqu'aux sources de la volonté. Celle-ci restait forte ; car les griefs d'hier étaient toujours présents, comme autant de vives blessures, que la guerre même exaspérait chaque année. Représenter sur la scène cette lutte nationale comme l'œuvre d'un parti, surtout comme celle d'un politicien que nul au fond n'estimait, c'eût été s'exposer à offenser gravement le sentiment public. Aristophane était bien trop avisé pour commettre une pareille faute.

Ses Acharniens sont honnêtes et convaincus. Ils détestent Lacédémone par instinct, comme l'ennemie héréditaire et perfide de leur patrie (1). De plus, ils sont furieux de ce que l'envahisseur a dévasté, arraché et brûlé leurs vignes (2). Ce ne sont pas là des sentiments ridicules, et le poète n'a jamais pu songer à s'en moquer. Si ses chorentes sont risibles, ils ne le sont guère que par les dehors. C'était la mode, parmi les citadins athéniens, de s'amuser de ces campagnards, qu'on voyait par les rues de la ville, le bâton à la main, poussant devant eux leurs

(1) V. 289, 308 : οἷσιν οὔτε βωμὸς οὔτε πίστις οὔθ' ὅρκος μένει.

(2) V. 226, οἷσι παρ' ἐμοῦ πόλεμος ἐχθοδοπὸς αὔξεται τῶν ἐμῶν χωρίων.

ânes, chargés de gros sacs de charbons (1). Aristophane a su profiter de cette mode. Il les a travestis drôlement en vieillards rageurs, armés de gourdins, qui crient, courent, se démènent ; il n'a eu garde d'oublier leur sac à charbon ; il en a fait l'enfant chéri, qu'ils voudront sauver à tout prix (2). Joignez à cela l'accoutrement, les gestes, les jeux de scène, les danses : c'était tout ce qu'il fallait pour délecter un public populaire. Mais cette drôlerie n'atteignait pas le fond moral de ces paysans, que le poète aimait, et qu'il n'entendait nullement traiter en adversaires. Aussi bien, leur fureur guerrière n'est qu'une courte folie, ou plutôt un malentendu. On les a trompés. Que Dikéopolis leur ouvre les yeux, et nous les verrons revenir à leur naturel pacifique.

Ainsi le parti de la guerre, suivant Aristophane, comprend d'abord une foule de braves gens, sincèrement patriotes, amis, par instinct, de la paix et du travail fécond, mais emportés pour le moment par des sentiments légitimes, qu'ils exagèrent, et abusés par de fausses idées, qu'on leur a suggérées. Le même parti comprend ensuite certains professionnels, que la guerre fait vivre et comble d'honneur, et qui ne seraient rien sans elle. Il travestit plaisam-

(1) Hesychius, Ἀχαρνικοὶ ὄνοι.
(2) V. 326-340.

ment les premiers, mais il se garde bien de les fouailler. Les seconds sont traités plus durement : le vaillant Lamachos n'est pour lui qu'un pleutre qui fait le rodomont. Encore est-il que cela même n'a pas beaucoup de portée : ce fantoche est trop piteux pour porter le poids de la satire. Celle-ci tombe en réalité sur d'autres personnages, dont il faut maintenant parler.

Le véritable adversaire d'Aristophane dans les *Acharniens*, l'objet principal de sa satire, c'est l'auteur de la guerre, Périclès, mort alors depuis quatre ans, mais survivant par ses idées toujours présentes, qui demeuraient enracinées dans les âmes athéniennes, où elles s'étaient en quelque sorte concrétisées en dogme.

Comment le poète s'attaque-t-il au célèbre homme d'Etat ? Il ne l'a pas mis en scène lui-même ; peut-être pour plusieurs raisons qu'on pourrait conjecturer, mais surtout, je crois, parce qu'il eût été impossible, à moins de le rendre grotesquement insignifiant, de le produire devant le public sans lui faire défendre sa politique. Or, cela revenait à faire entendre un appel plus ou moins direct à des sentiments que la comédie devait avant tout se garder de réveiller. Il l'attaque donc uniquement par des discours et des récits, en le laissant à dessein dans le recul du passé et en ayant bien soin de ne rien dire des raisons plus ou moins fortes ou spécieuses qu'il

avait pu donner en réalité. C'est Dikéopolis qui parle au nom du poète (1) ; on sait avec quelles précautions il le fait, et par quelles pantalonnades il a soin de mettre d'abord son auditoire en belle humeur. Mais allons au fond des choses. Périclès est-il représenté dans ce discours comme un chef du peuple, comme le porte-parole d'un parti politique ? En aucune façon. Il apparaît comme le jouet d'une femme, comme le serviteur des caprices d'Aspasie, et la disproportion même entre la cause et l'effet jette le ridicule sur son éloquence. Le tonnerre de sa parole a retenti dans la Grèce paisible, ses discours ont déchaîné la tempête et bouleversé le monde ; pourquoi ? à propos de l'enlèvement de quelques courtisanes. Puis est venu le décret qui interdisait aux Mégariens tout commerce avec Athènes, décret que le poète sait rendre ridicule en jouant avec ses formules mêmes. Là-dessus, Lacédémone a prit fait et cause pour ses alliés ; Athènes n'en eût-elle pas fait autant, si l'on eût touché aux siens ? En somme, tous les motifs de guerre se réduisent à des griefs légers, insignifiants, envenimés par un orateur redoutable, qui, pour un intérêt tout personnel, a su empêcher les Athéniens de voir les choses telles qu'elles étaient.

L'attaque semble peu sérieuse dans la forme.

(1) V. 496 et suivants.

Mais, sous cette forme badine, ne faut-il pas saisir l'intention? Si les faits mentionnés sont de simples commérages, c'est que, dans la pensée du poète, la guerre a été engagée réellement pour des picoteries futiles, qu'un véritable homme d'Etat eût écartées avec dédain. Voilà ce qu'il traduit à sa façon, en langage comique. Que les détails soient vrais ou faux historiquement, peu lui importe : c'est de leur vérité spécifique qu'il se préoccupe; l'important, à ses yeux, c'est qu'ils représentent, d'une manière plaisante, le *genre* de griefs qui a déterminé le vote fatal. Quant aux raisons profondes, à celles qui ont frappé seules un Thucydide, rien ne prouve qu'il ne les ait pas aperçues. Mais, après tout, ces raisons-là auraient justifié une guerre éternelle; car elles tenaient aux conditions même d'existence des deux Etats rivaux, et elles devaient durer jusqu'à épuisement complet de l'un ou de l'autre ou de tous les deux à la fois. Il fallait donc ou se battre indéfiniment, ou faire la paix le plus tôt possible et tâcher de vivre en bon accord, malgré les causes permanentes de conflit. Aristophane pensait que le second parti était le meilleur, et l'histoire impartiale semble bien aujourd'hui lui donner raison. Cela étant, il estima sans doute que mieux valait laisser dormir ces griefs profonds et en parler le moins possible. Il n'en parla même pas du tout, et il fit bien.

Ce sentiment de prudence patriotique fut aussi

pour beaucoup, si je ne me trompe, dans la réserve exceptionnelle qu'il observa, cette fois, envers les démagogues. La même considération qui l'avait empêché de donner à la politique de Périclès trop d'importance, bien qu'il la combattît ouvertement, dut l'empêcher aussi de faire paraître sur la scène ni Cléon ni aucun de ses acolytes ; elle l'empêcha même de les mettre en jeu directement. Il ne voulut pas être obligé de leur prêter des discours qui, pour garder quelque vraisemblance, auraient dû être de nature à émouvoir une partie de son public. Il ne voulut même pas, en les attaquant trop vivement, réveiller, à propos de cette question nationale, les passions qui divisaient le public athénien. Les sentiments auxquels il s'adressa étaient de ceux auxquels tous participaient plus ou moins. Rejetant dans le passé la question brûlante des responsabilités, il laissa entendre qu'elles appartenaient, non pas à un parti, mais à un seul homme, alors disparu ; négligeant à dessein les considérations politiques sur l'avenir, sur les rivalités profondes et durables, sur l'opposition nécessaire de la démocratie athénienne et de l'oligarchie spartiate, il ne voulut insister que sur les bienfaits de la paix et sur l'insignifiance des sacrifices d'amour-propre qu'elle exigerait dans le présent.

C'est ainsi qu'il composa, par exception, une pièce étrangère aux luttes des partis, uniquement inspirée

de ce qu'il considérait comme l'intérêt national. Il lui arriva même, comme pour accuser mieux ses intentions, d'y montrer ses alliés ordinaires momentanément divisés : il opposa les paysans d'Acharnes au paysan Dikéopolis. Mais il ne les mettait un instant aux prises que pour les réconcilier bientôt et les associer enfin, dans un joyeux exode, aux plaisirs de la paix, rétablie par eux.

CHAPITRE II

LES CAVALIERS

I

La guerre d'Aristophane contre le chef du parti démagogique, suspendue en apparence tandis qu'il composait les *Acharniens*, reprend avec violence, aussitôt après, par la comédie des *Cavaliers*, jouée aux Lénéennes de 424 et composée, par conséquent, dans les derniers mois de 425. Celle-ci est, par l'esprit qui l'anime, une sorte de continuation des *Babyloniens*. Mais il semble qu'elle l'ait dépassée encore en virulence. En tout cas, elle dut, soit aux circonstances, soit au progrès de la pensée du poète, une portée tout autre. La démagogie, dans les *Babyloniens*, avait été attaquée par l'ardent pamphlétaire comme l'instrument d'une tyrannie odieuse, qui pesait sur les alliés d'Athènes. Il ne s'agissait là que d'excès d'une nature très particulière, liés étroite-

ment à l'existence d'une confédération maritime. Dans les *Cavaliers*, ce qu'il va censurer plus audacieusement encore, c'est le gouvernement intérieur de cette même démagogie, ce sont ses moyens d'influence sur le peuple, c'est l'ensemble des principes ou des passions dont elle s'inspire. Il en résultera que, tout en ne parlant que d'Athènes et de ses contemporains, il touchera nécessairement à certaines choses qui se reproduisent plus ou moins en tout temps et en tout lieu, parce qu'elles tiennent au fond humain d'où procède toute vie sociale.

Comment Aristophane a-t-il été amené à composer ce pamphlet dramatique, le plus hardi peut-être qui eût été jamais mis en scène? C'est ce qu'il faut d'abord examiner. Nous verrons ainsi quelle part d'influence il convient d'attribuer aux divers partis dans l'invention de sa pièce.

Il est visible, au premier coup d'œil, que cette invention se rattache, d'une part, à quelques incidents de la politique du temps, et, d'autre part, à tout un ensemble de réflexions, qui se sont condensées, pour ainsi dire, autour de ces incidents. Distinction qu'il importe de préciser tout d'abord.

Les incidents, ce furent les succès politiques et les actes de Cléon en 425. Cette année, Cléon fut désigné une seconde fois par le sort pour les fonctions de sénateur. Cela lui assurait le moyen d'exercer une influence prépondérante sur le grand

conseil de la république, qui surveillait l'administration de la marine et celle des finances, discutait avec les stratèges les mesures à prendre, préparait toutes les délibérations de l'Assemblée. Ce fut probablement alors qu'il fit élever à trois oboles le salaire des héliastes, et qu'il décida le peuple à augmenter le tribut imposé aux alliés (1).

Mais son influence se manifesta surtout dans l'affaire de Pylos et de Sphactérie. Inutile de la rappeler ici en détail (2). On sait comment Démosthène, un des hommes de guerre les plus énergiques et les plus intelligents de ce temps, eut l'idée heureuse d'occuper, sur la côte occidentale du Péloponèse, une position qui devait servir à rallier, autour d'une garnison athénienne, les ennemis de Sparte, nombreux dans cette région, en particulier les Messéniens opprimés et les hilotes fugitifs. Le point occupé par lui fut Pylos. Et non seulement l'effort tenté par les Spartiates pour déloger de là les Athéniens put ensuite être repoussé, mais, de plus, l'escadre péloponésienne fut détruite par les vaisseaux athéniens, et même un corps de troupes lacédémoniennes se trouva bloqué en rade de Pylos, dans la petite île de Sphactérie, où sa situation ne tarda pas à devenir

(1) Voir, pour tous ces faits, l'exposé de G. Gilbert, *Beitraege*, p. 177-194.

(2) Pour tout l'ensemble du récit, consulter Thucydide, IV, c. 4-41.

désespérée. Athènes n'avait jamais remporté encore, depuis le commencement de la guerre, un avantage aussi marqué. L'honneur en revenait d'abord à Démosthène, qui avait conçu et exécuté le coup de main, puis, après lui, à Nicias, qui paraît avoir été délégué, comme stratège, à la conduite de ces opérations, et qui avait su organiser la défense de Pylos et le blocus de Sphactérie.

Sparte, consternée, fit des propositions de paix. Cléon empêcha qu'elles ne fussent acceptées. Il pensait sans doute qu'on pourrait se montrer bien plus exigeant, lorsqu'on aurait forcé les assiégés à se rendre. Seulement, l'opération, si brillamment commencée, traîna en longueur pendant le cours de l'été. Les Spartiates, bloqués dans l'île, étaient ravitaillés secrètement et refusaient de se rendre. Les généraux athéniens n'osaient pas donner l'assaut, à travers les fourrés qui entouraient l'île comme un rempart naturel. L'opinion s'inquiétait, à Athènes. La mauvaise saison devait rendre les croisières impossibles, par conséquent mettre fin au blocus et permettre aux Spartiates de s'enfuir. On commençait à se demander comment les choses finiraient.

Ce fut alors que se produisit l'intervention décisive de Cléon. Un jour qu'ayant attaqué devant le peuple l'impéritie et la mollesse des généraux, il déclarait, avec sa forfanterie habituelle, qu'à leur place il aurait tout terminé depuis longtemps, il fut pris

au mot et se vit investi, par un décret de l'Assemblée du commandement de l'entreprise, au lieu et place de Nicias : celui-ci, enchanté de lui jouer un tour, s'en était démis volontairement en sa faveur. D'abord embarrassé, le démagogue accepta pourtant, et, une fois engagé, il fit preuve d'intelligence et d'énergie. Il rassembla un corps de troupes légères, nécessaires pour l'assaut, et il se rendit à Pylos, où il combina tout, d'accord avec Démosthène. Un incendie, allumé par hasard dans l'île, venait justement d'y détruire une partie des bois : heureuse chance pour Cléon. Il eut le mérite d'en profiter. L'assaut, donné sous sa conduite, réussit au mieux. Tous les Spartiates, qui ne périrent pas dans le combat, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Son retour à Athènes fut un triomphe ; il ramenait près de 300 prisonniers, dont 120 Spartiates, précieux otages en vue des négocations futures. Le peuple se crut assuré désormais de dicter à son gré les conditions de la paix. On oublia ce qu'avaient fait Démosthène et Nicias. Cléon, devenu le héros du jour, se vit comblé d'honneurs, et tout le mérite de ce magnifique succès lui fut attribué.

C'est cette injustice qui semble avoir suggéré à Aristophane l'idée première de sa pièce ; c'est de là, du moins, qu'il a tiré l'invention de la donnée initiale, d'où naît l'action dramatique. Mais cette donnée, empruntée, comme on le voit, à un simple



incident, n'aurait pu produire qu'une pièce de circonstance, si elle n'eût été fécondée par un ensemble de réflexions qui la dépassaient de beaucoup.

La fortune étonnante de Cléon ne datait pas de l'affaire de Sphactérie. On a vu plus haut ce qu'il était et comment il avait débuté. Déjà sorti de l'obscurité du vivant de Périclès, quelques années avaient suffi à faire de lui le véritable maître de la politique athénienne. Un pareil succès devait paraître scandaleux dans les cercles où vivait Aristophane. Peut-être, si l'on y eût jugé les choses avec sang-froid, aurait-on reconnu qu'il s'expliquait en partie pour certaines qualités du démagogue, qui, assurément, n'était pas le premier venu. Mais le ressentiment et la haine, justifiés ou non, aveuglaient les meilleurs esprits ; ou plutôt leur clairvoyance naturelle ne s'exerçait plus que pour découvrir, à propos de ses succès, les vices de l'homme et ceux du régime. Et leurs réflexions, souvent justes et profondes, mais incomplètes et partiales, devenaient comme un noyau toujours grossissant, autour duquel s'aggloméraient les médisances vulgaires et les propos injurieux. Ainsi se constituaient à la fois, dans les cercles, un portrait caricatural du personnage, objet des colères communes, et une forte doctrine anti-démocratique. Ce portrait, nous verrons tout à l'heure avec quelle puissance d'invention le poète comique a su l'achever, le mettre au point, l'adapter



à la scène comique, comment, en un mot, il lui a imprimé sa marque personnelle. Quant à la doctrine, ce n'est pas dans sa pièce qu'il faut la chercher, car elle est loin de s'y retrouver tout entière. Et, précisément, si l'on veut apprécier en quelle mesure et pour quelles raisons il s'en est écarté, il importe de se la représenter tout d'abord aussi nettement que possible, d'après les témoignages qui nous la laissent encore entrevoir.

II

Le fond de cette doctrine, c'était l'idée, commune à toutes les vieilles aristocraties grecques, que le peuple était incapable de se gouverner. On sait avec quelle âpreté injurieuse Théognis l'exprimait, dès le VIe siècle : « Foule aux pieds, s'écriait-il, écrase du talon le peuple irréfléchi (1). » Sous ce cri de colère et de vengeance, il y avait déjà une opinion arrêtée. Elle dut être formulée au Ve siècle par les premiers théoriciens politiques. Hérodote, en tout cas, la met dans la bouche du seigneur perse Mégabyze, réfutant les projets démocratiques d'Otanès : « La foule n'a point de sens pratique ; il n'est rien de moins intelligent qu'elle, rien de plus insolent. Pour éviter les caprices tyranniques d'un monarque, ce serait folie que de se livrer à ceux d'un peuple indiscipliné. Le tyran, du moins, lorsqu'il agit, sait ce qu'il fait ; le peuple ne le sait pas. Comment le saurait-il, puisqu'il n'a ni instruction ni connaissance naturelle de

(1) Théognis, 847 : λὰξ ἐπίβα δήμῳ κενεόφρονι.

ce qui est beau? il se jette au hasard dans une action, qu'il pousse ensuite sans réfléchir, comme un torrent déchaîné (1). » Ici, comme on le voit, le sentiment devient théorie. Il se donne à lui-même des raisons, qu'il tire d'une observation sommaire des faits. Le défenseur de l'oligarchie constate que le peuple, tel qu'il le voit, non seulement est dénué d'instruction mais n'a pas, pour y suppléer, cet instinct qui résulte d'une discipline héréditaire. Ces idées, qu'Hérodote d'ailleurs ne prend pas à son compte, il a pu les rencontrer autour de lui, dans la Grande Grèce, parmi des aristocraties imbues de l'esprit pythagoricien.

Qu'elles aient eu cours aussi à Athènes, dans les cercles aristocratiques, c'est ce qu'attestent à la fois l'histoire et la littérature.

Nulle part, on ne les trouve exprimées avec plus d'âpreté que dans l'écrit *Sur la République des Athéniens*, faussement attribué à Xénophon, mais probablement composé vers 424, à Athènes, par un théoricien politique, partisan de l'oligarchie (2). Cet

(1) Hérodote, III, 81.

(2) Peu d'ouvrages ont été plus étudiés, plus discutés. L'ensemble de ces travaux est clairement et commodément résumé dans Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 609-616. Aucune des opinions exprimées ne me satisfait d'ailleurs entièrement. L'ouvrage me fait l'effet d'un fragment. J'explique, dans le texte, comment j'en comprends l'intention générale. L'auteur a dû faire partie du

opuscule, qui n'a ni début, ni conclusion, semble être un fragment détaché d'une composition en forme de discours, qui traitait peut-être de la démocratie en général, ou de quelques démocraties en particulier. Venant à celle des Athéniens, l'auteur s'efforce de l'étudier en philosophe, sans dissimuler, il est vrai, l'aversion qu'elle lui inspire, mais sans laisser obscurcir son jugement par cette aversion. Il combat avec force quelques opinions, évidemment répandues autour de lui ; entendant répéter que cette démocratie était absurde, et que, corrompue, violente, ennemie de toute justice et de toute honnêteté, elle devait, à bref délai, ou se transformer ou périr, il démontre méthodiquement que, bien loin d'être absurde, elle agit conformément à son principe, par conséquent d'une manière rationnelle et logique ; que, d'ailleurs, elle ne pourrait se transformer, ni même se modifier sensiblement, sans cesser d'être démocratique ; et, enfin, que les gens qu'elle lèse sont en trop petit nombre pour la menacer sérieusement. En un sens, ce discours, étrange autant qu'intéressant, est donc une apologie, mais une apologie

groupe d'Antiphon. C'est un penseur, qui vise à la précision, qui veut voir et faire voir les choses telles qu'elles sont ; il y a en lui quelque chose de l'esprit de Thucydide. L'incohérence apparente vient, en partie, de l'état défectueux des manuscrits. En réalité, et malgré quelque raideur et quelque gaucherie, ce penseur est un écrivain.

qui équivaut à une accusation, puisque l'orateur ne justifie la démocratie qu'en la montrant attachée en tout à son principe, qu'il juge et qu'il déclare abominable. Sa véhémence même, sensible sous la froideur voulue, témoigne de la force des opinions qu'il discute. On les devine, ou plutôt on les voit, derrière sa réfutation. Peu de témoignages historiques sont plus instructifs.

D'accord avec ceux qu'il veut éclairer, il commence par professer hautement que le gouvernement du peuple est justement en horreur à tous les honnêtes gens : « En tout pays, écrit-il, ce qu'il y a de meilleur est en opposition avec la démocratie. Quels sont les meilleurs, en effet, sinon ceux chez qui se rencontre le moins de dérèglement et d'injustice, et qui s'appliquent le plus exactement aux choses honnêtes. Or, c'est chez les gens du peuple que l'on trouve, au plus haut degré, l'ignorance, le désordre moral, la malhonnêteté. Ils sont, plus que les autres, poussés à des actes honteux par la pauvreté, par le défaut d'éducation, par l'ignorance ; quelques-uns surtout, en raison du dénuement qui les presse (1). » Voilà le fait initial, qui lui paraît évident, incontestable. Ce fait reconnu, comment s'étonner que le gouvernement d'un Etat démocratique appartienne nécessairement à tout ce qu'il y a de pire dans la

(1) *Rép. des Ath.* c. v.

cité. « Si les honnêtes gens se faisaient écouter, si l'on prenait conseil d'eux, cela sans doute serait profitable à ceux qui leur ressemblent, mais non aux gens du peuple. Au contraire, le premier venu, un misérable, prenant la parole à son gré, ne manque pas de discerner ce qui est avantageux pour lui et ses semblables. Quoi, dira-t-on, vous voulez qu'un tel homme soit juge de son intérêt et de celui du peuple? Le fait est là : les gens du peuple pensent que l'ignorance et la malhonnêteté de ce conseiller, qui est tout à eux, leur vaut mieux que la sagesse et la vertu de l'honnête homme, qui n'a pour eux qu'antipathie (1). » Et, sans doute, ils auraient tort, s'ils désiraient être bien gouvernés. Mais ils ne s'en préoccupent aucunement. « Le peuple n'a point à cœur que la cité ait de bonnes lois, s'il faut pour cela qu'il obéisse. Il veut être libre et commander. Que les lois soient mauvaises, cela lui est indifférent (2). » Ainsi, le pouvoir aux mains des plus malhonnêtes, voilà, pour l'auteur, le fait nécessaire, et ce qu'on pourrait appeler la loi fondamentale de la démocratie : ce fait résulte à ses yeux de la nature des choses. Tout ce qui suit n'est que le développement de cette idée première. D'un bout à l'autre de son exposé, il montre le peuple faisant le mal, non

(1) *Rép. des Ath.*, c. VI.
(2) *Rép. des Ath.*, c. VIII.

par accident, par entraînement passager, ou parce qu'il est trompé, mais parce que ce mal est son bien à lui. Le choix de ses conseillers ou de ses directeurs lui est donc dicté par un sentiment égoïste, mais juste, de son intérêt. Et cela nous mène tout naturellement à l'idée déjà indiquée, que la démocratie ne peut se réformer sans cesser d'être la démocratie.

Cette doctrine, sans doute, ne s'imposait pas avec cette rigueur, en 424, à tous ceux qui constituaient à Athènes l'opposition. L'écrit en question aurait été sans objet, si tous ceux à qui il s'adresse avaient été convaincus d'avance de ce qu'il énonce. Toutefois, ce qu'il présente comme méconnu, c'est surtout la logique des conclusions. Il s'empare d'idées flottantes, éparses, incomplètement éclaircies. Il les analyse, il les éclaire par les faits quotidiens, il les rassemble en faisceau. Au fond, il n'est pas douteux que tout ce qu'il y avait de militant dans le parti oligarchique n'ait été du même avis que l'auteur (1). Le programme des hétairies est issu de ce fond d'idées. On n'y croyait pas à la possibilité d'une démocratie honnête. On se donna, par politique, l'apparence de vouloir réformer celle qui existait; en réalité, on tendit à la remplacer par une oligarchie,

(1) Cf. Thucydide, VI, 89, 6, discours d'Alcibiade à Sparte: ἐπεὶ δημοκρατίαν γε καὶ ἐγιγνώσκομεν οἱ φρονοῦντές τι..., ἀλλὰ περὶ ὁμολογουμένης ἀνοίας οὐδὲν ἂν καινὸν λέγοιτο.

que les uns voulurent modérée, les autres autoritaire et absolue.

La question, pour nous, est de savoir si ces idées se retrouvent dans les *Cavaliers* d'Aristophane. Et, dans le cas où leur influence se ferait sentir en telle ou telle partie de la pièce, a-t-elle été assez profonde pour suggérer au poète ce qu'il y a d'essentiel dans sa thèse ? En d'autres termes, a-t-il voulu montrer la démocratie comme condamnée par sa nature même à mal faire ? ou, au contraire, a-t-il visé à réformer le peuple athénien en lui signalant les vices, non de sa constitution, mais de sa politique présente, et en le dégoûtant de l'homme auquel il accordait sa confiance ?

III

On sait quel est le plan général de l'action. Un esclave paphlagonien, méchant et grossier, récemment acheté par le vieux Dèmos, est devenu, grâce à ses flatteries, le favori du maître. Il règne sans rival dans la maison : tout tremble devant lui. Les spectateurs n'avaient pas de peine à reconnaître en lui Cléon. Deux anciens serviteurs, molestés et dépouillés par cet intrus, complotent de le mettre dehors. Ils lui suscitent un concurrent en la personne d'un charcutier forain, coquin sans scrupule et prêt à tout. Ce rustre, instruit par eux, cherche d'abord à faire peur au Paphlagonien. Dénoncé par lui au Sénat comme ennemi de l'Etat, il élude sa poursuite. Puis, quand le vieux Dèmos, attiré par le bruit de leur dispute, met le nez à sa fenêtre, le charcutier, s'adressant à lui, accuse son favori. Le vieillard consent à les juger. Alors, devant lui, ils font assaut de discours, et ensuite assaut de flatteries, de complaisances, de cadeaux même, en une longue série de scènes d'une invention bouffonne, incessamment renouvelée. A la

fin, c'est le charcutier qui l'emporte : Dèmos retire au Paphlagonien sa confiance, pour en investir le nouveau venu. Celui-ci, devenu tout-puissant à son tour, rajeunit, au moyen d'une opération magique, le vieux bonhomme, qui abjure ses erreurs et se laisse dicter, par celui qui l'a ainsi transformé, les principes de sa conduite future. Le Paphlagonien, chassé, est condamné à prendre l'éventaire de son vainqueur, et à vendre, comme lui naguère, aux portes de la ville.

A cette action se mêle un chœur qui a donné son nom à la pièce, le chœur des Cavaliers. C'est lui qui doit tout d'abord attirer notre attention.

Faut-il admettre, comme on l'a quelquefois pensé, que ce chœur ait été réellement composé, le jour de la représentation, de jeunes gens appartenant à la classe où se recrutait la cavalerie athénienne (1) ? Quelle raison de supposer une si étrange dérogation à l'usage ? L'erreur provient d'un témoignage ancien, qu'on a eu le tort d'interpréter trop à la lettre (2).

(1) Gilbert, *Beitraege*, p. 190. Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1123.

(2) *Cavaliers*, Argum. I : αὐτοί οἱ Ἀθηναίων ἱππεῖς συλλαβόντες ἐν χοροῦ σχήματι παραφαίνονται : Argum. II : ὁ δὲ χορός ἐκ τῶν ἱππέων ἐστὶν, Cf. Schol. v. 247 : τοῦ χοροῦ ἀπὸ τῶν ἱππέων συμπληρουμένου. Je crois qu'aucun de ces témoignages n'a le sens précis qu'on lui attribue. L'eût-il, que cela ne prouverait encore rien, sinon l'ancienneté de la méprise.

Sans doute, le chœur se donne lui-même pour un chœur de jeunes cavaliers ; mais tous les chœurs comiques s'attribuent ainsi un caractère, qui, bien entendu, est une pure fiction. Croirons-nous, par exemple, que le chœur des Acharniens fût réellement composé de gens d'Acharnes ? Il n'y a aucune différence entre les deux cas.

Cela n'a d'ailleurs, ici, qu'une importance tout à fait secondaire. Quelle que fût la condition réelle des choreutes d'Aristophane, aux Lénéennes de 424, ils représentaient au théâtre les jeunes cavaliers athéniens ; et, par conséquent, pour le public, auquel s'imposait la fiction dramatique, c'étaient ces jeunes cavaliers qui semblaient intervenir eux-mêmes dans l'action.

Or, il est bien difficile de croire que le poète eût osé leur attribuer le rôle qu'il leur a fait jouer, sans s'être assuré d'abord de leur assentiment. Il y avait, à coup sûr, quelque chose d'insolite dans le fait d'introduire au théâtre, sous un déguisement plus ou moins grotesque, la fleur de l'aristocratie athénienne, et justement dans la fonction militaire à laquelle elle tenait le plus. La cavalerie athénienne n'était probablement organisée alors que depuis une trentaine d'années (1). Augmentée en nombre peu à peu, elle

(1) Albert Martin, *Les Cavaliers athéniens*, Paris, Thorin, 1887 ; Helbig, *Les* Ἱππεῖς *athéniens*, Paris, Klincksieck, 1902.

comptait, au temps d'Aristophane, un millier d'hommes, qui se recrutaient parmi les jeunes gens riches. Elle était divisée en deux troupes, de cinq escadrons chacune, sous le commandement de deux hipparques et de dix phylarques (1). Fiers de leurs chevaux, de leurs armes, de leur adresse, les fringants cavaliers aimaient à se faire regarder, et ils contribuaient à embellir les fêtes de la cité par leurs défilés et leurs exercices. Cette brillante jeunesse était la parure d'Athènes. Phidias venait de la représenter sur la frise du Parthénon, achevée peu avant la guerre du Péloponèse. Xénophon devait, plus tard, la décrire, en artiste lui aussi, dans son *Hipparque*, en lui enseignant les évolutions savantes, propres à la faire valoir. Le peuple se moquait volontiers des prétentions de ces jeunes gens, de leur vanité, de leur élégance affectée ; ce qui ne l'empêchait pas de les admirer aux jours de fêtes. D'ailleurs, depuis le début de la guerre, ils s'étaient signalés à plusieurs reprises. En 431, lors de la première invasion des Péloponésiens, ils avaient contribué à inquiéter l'ennemi et à l'éloigner des murs d'Athènes. En 430, Périclès avait embarqué, chose toute nouvelle alors, quatre cents d'entre eux, qui l'avaient aidé à ravager les côtes du Péloponèse. Tout récemment encore, en 425, dans le coup de main tenté par

(1) Aristote, *Rép. des Ath.*, 61.

Nicias sur le territoire de Corinthe, les deux cents cavaliers qui faisaient partie de l'expédition avaient rendu de réels services (1). En somme, ils avaient alors une bonne situation morale dans la cité, et ils n'étaient pas portés par nature à méconnaître leur propre importance. On a vu plus haut que. si Cléon avait eu maille à partir avec eux, il est probable qu'il s'en était mal trouvé. Au théâtre, leur influence devait se faire sentir plus qu'ailleurs : car leurs familles disposaient, à la ville même, d'une clientèle nombreuse, et elles étaient puissantes, dans les dèmes de la campagne. Eux-mêmes, jeunes, hardis, bruyants, n'étaient pas gens à dissimuler leurs sentiments ni à se laisser tourner en ridicule sans rien dire.

Comment donc Aristophane aurait-il pu les associer à son charcutier ambitieux, s'il n'eût été assuré, d'une manière ou d'une autre, que son audace leur serait agréable ? On peut admettre qu'il fit au moins connaître d'avance ses intentions à quelques-uns d'entre eux, qui se chargèrent d'informer les autres et qui répondirent de leur assentiment. S'il n'y eut pas complot, à proprement parler, ni même autorisation expresse, il y eut certainement accord et même encouragements préalables. C'est du reste ce que le poète laisse entendre assez clairement, dans les paroles qu'il a prêtées au coryphée, chargé de pré-

(1) Thucydide, l. II, 22 et 56 ; l. IV, 42.

senter le chœur au public et de débiter les anapestes traditionnels :

« Si quelque poète comique d'autrefois eût voulu nous contraindre à nous avancer ainsi vers le public pour lui adresser une allocution, il n'aurait pas obtenu cela de nous aisément. Mais ce poète-ci mérite bien qu'on fasse quelque chose pour lui. Car il hait ceux que nous haïssons nous-mêmes, et il ose dire ce qui est juste : hardiment, il marche droit au monstre, au Typhon destructeur (1). »

Ainsi les griefs communs étaient proclamés hautement. Il y avait alliance des cavaliers et du poète contre le Paphlagonien, c'est-à-dire contre Cléon. Quels étaient ces griefs ? S'agissait-il seulement des démêlés signalés plus haut entre le démagogue et certains membres de la classe aristocratique ? ou encore de cette obscure accusation d'avoir manqué au devoir militaire, que Cléon, suivant un scoliaste, aurait intentée aux jeunes cavaliers, et qui a été interprétée diversement par les modernes (2) ? Oui, sans doute, il s'agissait bien de tout cela, mais aussi, évidemment, d'autres griefs plus généraux. Ce qu'on détestait, de part et d'autre, en Cléon, c'était sa façon même de gouverner, l'influence qu'il exerçait sur le peuple et l'usage qu'il faisait de cette influence. On

(1) *Cavaliers*, 507-511.
(2) Scol. *Cavaliers*, 226.

sait que le poète Eupolis, qui était alors un des maîtres du genre comique, prêta son concours à Aristophane, et il est vraisemblable qu'il composa pour lui tout un morceau du second intermède (1). C'est là un indice qui s'ajoute aux précédents pour faire ressortir le vrai caractère de la pièce. On en peut conclure qu'elle ne fut pas un coup d'audace individuel, préparé dans une méditation solitaire. On dut en parler à l'avance, dans les cercles où le poète était sûr de rencontrer le plus de faveur. Peut-être y fit-il connaître lui-même quelques-unes de ses inventions ; on les approuva, on lui en suggéra d'autres. En somme, l'œuvre, tout en restant sienne pour l'exécution, prit un peu le caractère d'une manifestation collective ; et Aristophane put croire qu'en cas de danger, il serait soutenu énergiquement. En cela, comme nous le verrons par la suite, il se fit quelque illusion. Mais cette alliance entre le poète et la classe aristocratique, qui n'est réellement pas douteuse, quelle influence eut-elle sur la composition de la pièce et, tout d'abord, sur le rôle attribué au chœur ? c'est là une tout autre question.

Le plus entreprenant des deux esclaves vient de donner au charcutier ses instructions et de lui promettre l'appui des mille cavaliers et des honnêtes

(1) Cratinos, fr. 200, Kock ; Eupolis, fr. 78, Kock (scol. *Nuées*, 554). Kirchhoff, *Hermes*, XIII, année 1878.

gens (1). Juste à ce moment, Cléon sort de la maison ; et, tout d'abord, son aspect terrifiant, sa voix tonnante, ses menaces effroyables jettent le trouble parmi les conjurés. Seul, l'esclave a gardé son sang-froid. Il appelle à la rescousse ses alliés, les cavaliers, et soudain, les voici qui accourent d'un galop furieux. Divisés en deux escadrons, sous les ordres des deux hipparques, Simon et Panætios, ils se précipitent à fond de train dans l'orchestra et ils chargent le Paphlagonien, qui fuit éperdu devant eux (2). Ses ennemis, impitoyables, le pourchassent d'une extrémité à l'autre, et, en même temps, ils s'excitent mutuellement en l'accablant d'injures. Ils lui reprochent ses rapines, son avidité, le chantage éhonté qu'il exerce sur les comptables et sur les riches timides, qui tremblent au seul mot de procès. Puis, quand le charcutier, rassuré, reprend le premier rôle, ils l'encouragent dans toute sa dispute avec son rival, admirent et exaltent son audace, et marquent les points en sa faveur. Ils sont ravis de voir que Cléon a trouvé son maître en fait d'impudence. Enfin, lorsque le démagogue court porter au Sénat

(1) *Cavaliers*, 226 : ἀλλ' εἰσὶν Ἱππῆς ἄνδρες ἀγαθοὶ χίλιοι
καὶ τῶν πολιτῶν οἱ καλοί τε κἀγαθοί.

(2) Cette mise en scène est particulièrement bien étudiée et expliquée dans l'ouvrage de P. Mazon, *Essai sur la composition des comédies d'Aristophane*, Paris, Hachette, 1905.

sa dénonciation, c'est le chœur qui lance Agoracrite sur ses pas, en invoquant pour lui la protection de Zeus Agoraïos.

Dans tout cela, nulle trace de politique générale. Les cavaliers n'énoncent aucune idée qui appartienne proprement à un parti. Leurs propos sont ceux d'une opposition malveillante, acharnée contre un adversaire ; ils le déchirent en paroles ; mais leurs traits s'arrêtent à lui. Pas un mot qui touche aux vices profonds attribués à la constitution démocratique par les théoriciens de l'oligarchie.

La parabase laisse-t-elle percer plus sensiblement l'esprit de caste ? Dans les anapestes, ils proclament leur alliance étroite avec le poète ; mais c'est une alliance contre un coquin, et rien de plus. Les chants strophiques et les épirrhèmes ont un caractère assez différent. Là, ce sont bien les sentiments distinctifs de la jeunesse aristocratique qui s'expriment sous plusieurs formes. Ils invoquent d'abord Poséidon Hippios, le dieu des courses de chevaux, qui se plaît à voir les jeunes conducteurs de chars, brillants et parés. Puis, ils vantent les vertus de leurs pères, c'est-à-dire des représentants des anciennes familles, vaillants hoplites qui ont défendu et honoré la cité, stratèges d'autrefois, glorieux et désintéressés. Comme eux, ils ne demandent qu'un peu de gloire, et, par-dessus le marché, le droit de porter les cheveux longs, une fois la paix rétablie.

Leur seconde invocation s'adresse à Pallas ; elle est faite au nom de la cité tout entière. Mais, en finissant, c'est bien d'eux-mêmes encore qu'ils parlent, lorsqu'ils rappellent plaisamment les exploits de leurs chevaux, c'est-à-dire leurs propres exploits. En somme, cette parabase, presque tout entière, est certainement la partie de la pièce où ils apparaissent le mieux comme un groupe distinct et expriment des sentiments qui leur sont propres. Ces sentiments ont l'allure fringante, l'élan fier et naïf, l'ingénuité hardie, un peu hautaine peut-être, qui convenait à cette brillante jeunesse. Qui aurait pu songer à s'en offenser? Là même, leur langage n'était en aucune façon celui d'un parti : c'était celui de leur âge, avec une légère nuance d'impertinence cavalière qui devait amuser le public.

A partir de là, on peut dire que leur rôle actif est fini. Ils ne font plus qu'assister à la seconde partie de la pièce, en manifestant de temps en temps, par quelques paroles, les mêmes dispositions essentielles que dans la première, sans se mêler réellement à l'action. Les habitudes de la comédie le voulaient ainsi. Il est donc inutile de noter ici, une à une, les courtes réflexions, parlées ou chantées, qu'ils intercalent entre les scènes. Tout au plus peut-on relever la critique moqueuse qu'ils adressent à Dèmos après la scène des oracles : « O Peuple, c'est un bel empire que le tien : tout le monde te redoute, comme un

tyran. Mais tu te laisses mener trop docilement. Tu aimes qu'on te flatte et qu'on te trompe. Toujours, tu te tournes, bouche bée, vers celui qui parle, et ton esprit, bien que présent, voyage au loin (1). » Que l'on reconnaisse là, si l'on veut, quelque chose du jugement du Mégabyze d'Hérodote et de celui du pseudo-Xénophon sur l'ignorance et l'irréflexion du peuple. Encore est-il qu'il est présenté avec une grâce légère et moqueuse, qui en atténue singulièrement la portée. Et surtout, il ne faut pas oublier que le peuple athénien était habitué à s'entendre dire ces choses-là, beaucoup plus rudement, par ses orateurs favoris. Périclès ne s'en faisait pas faute ; et Cléon lui-même, Cléon surtout, paraît avoir mis une certaine vanité à les répéter, avec une brutalité voulue, étant de ceux qui excellent à dissimuler, sous la rudesse des paroles, la lâcheté des complaisances.

Le second intermède (1263-1314) n'est qu'une série de traits satiriques sans lien avec l'action, contre Ariphradès et Cléonyme, personnages obscurs (2), et enfin contre Hyperbolos ; ce dernier morceau, protestation amusante et fantaisiste des trières, jeunes et vieilles, contre les projets d'expéditions lointaines,

(1) *Cavaliers*, 1110-1119.

(2) Cléonyme semble avoir été l'auteur d'une réforme du tribut des alliés, votée en 426, et qui eut pour effet de l'augmenter (CIA. IV, 1, p. 141, n° 39 a. Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e p., p. 1118).

est celui que la tradition attribuait à Eupolis. Le chœur, en chantant ou en récitant tout cela, ne joue à aucun degré le rôle d'un groupe social ou d'un parti politique.

Mais ce qu'il faut remarquer surtout, c'est le peu d'importance qui lui est attribuée dans le dénouement. Lorsque Dèmos, rajeuni et transformé par Agoracrite, se montre au public dans le costume de l'ancien temps, les cavaliers saluent avec enthousiasme cette résurrection de la vieille Athènes ; sauf cela, ils ne prennent aucune part à cette révolution pacifique. C'est Agoracrite seul qui dicte à Dèmos les règles de sa conduite future ; le chœur, pendant ce temps, ne prononce pas un seul mot ; et cette politique nouvelle ne vise en rien les intérêts de la classe qu'ils représentent. Dèmos ne fait aucune promesse qui les touche spécialement. Il se peut, il est vrai, qu'en se retirant, ils aient témoigné leur joie dans un chant final, qui aurait disparu. S'il en était ainsi, on est en droit de conclure de la scène entière, qu'ils y exprimaient uniquement des sentiments généraux.

Ainsi Aristophane a bien présenté les Cavaliers comme ses alliés, mais uniquement dans la guerre personnelle qu'il faisait à Cléon. Quant à la réforme politique d'Agoracrite, il a voulu qu'elle se fît en dehors d'eux, avec leur approbation, sans doute, mais sans leur concours actif, et nullement sous leur

inspiration ni à leur bénéfice. Il les a introduits dans sa pièce, surtout comme un élément de vie ardente et de fantaisie; ils y apportent leurs passions, leur jeunesse, leur lyrisme patriotique ou moqueur; mais s'il y a une doctrine, ou, tout au moins, une ébauche de doctrine, sous les folles inventions du poète, ce n'est pas dans le rôle du chœur qu'il faut la chercher. Voilà un premier point qu'il importait de mettre en lumière.

IV

Passons maintenant aux personnages, et essayons de discerner ce qu'ils représentent exactement.

On ne saurait prétendre que les deux esclaves qui complotent et organisent l'attaque contre Cléon symbolisent ni un parti ni une classe de la société, ni même, à proprement parler, des personnages politiques contemporains. Les noms de Démosthène et de Nicias, qui leur sont attribués dans les manuscrits, ne figurent pas dans le dialogue. Ce sont probablement les éditeurs alexandrins qui les ont insérés dans la liste des personnages, en tête de la pièce (1). Ils l'ont fait d'après une allusion du texte à l'affaire de Pylos (v. 54 et suivants). Mais cette allusion autoriserait tout au plus à reconnaître Démosthène dans le premier esclave (2) ; le second de-

(1) Voyez l'argument n° 2, et la note de Dindorf, dans son édition.

(2) Il est à remarquer qu'elle est reproduite au vers 742 et que, là, elle ne s'applique plus à l'esclave. N'oublions

vrait, en tout cas, rester anonyme. A vrai dire, le premier lui-même n'est Démosthène qu'un instant. Il l'est par une ressemblance momentanée de situation, nullement par l'ensemble de son rôle. Simples personnages de prologue, nécessaires à l'action, les deux esclaves sont dénués de personnalité historique.

Quant à l'intrigue qui leur est attribuée, nous n'en trouvons aucune trace dans les faits du temps. Cléon a eu des adversaires, mais il ne semble pas qu'aucun parti lui ait suscité, ni même ait songé jamais à lui susciter, un rival instruit à le combattre par ses propres armes.

C'est cependant dans la bouche d'un de ces deux bouffons que se trouvent les seules déclarations de la pièce qu'on puisse vraiment qualifier d'antidémocratiques. Comme elles tiennent d'ailleurs au personnage du charcutier Agoracrite, c'est en étudiant celui-ci qu'il convient d'en apprécier la portée.

Agoracrite est inséparable du Paphlagonien, c'est-à-dire de Cléon. Ils forment ensemble un groupe indissoluble, dans lequel se révèle vraiment la pensée du poète.

Celle-ci, au fond, est fort simple. Cléon, pour lui, est un homme qui n'est puissant qu'à la condition de

pas que la comédie ancienne est le plus libre, le plus fantaisiste des genres, et, qu'avec un Aristophane, il ne faut jamais serrer les choses de trop près.

prévenir et de satisfaire tous les désirs de la multitude. Qu'un autre politicien de même trempe ose pratiquer le même système de gouvernement avec plus d'impudence et de bassesse encore, et ce politicien évincera fatalement Cléon. Il y a là une véritable nécessité morale. C'était affaire à la comédie de la traduire en action et de lui prêter cette sorte d'évidence, quelque peu grossière, mais frappante, qui est le propre des démonstrations dramatiques. L'idée, en elle-même, Aristophane ne l'a pas créée. On ne peut douter qu'il ne l'ait entendu exprimer maintes fois dans les cercles de l'opposition. Elle est en germe dans les passages du pseudo-Xénophon cités plus haut ; et nous la trouvons presque énoncée dans la phrase où Thucydide nous montre les successeurs de Périclès cherchant à se surpasser les uns les autres et à rivaliser de complaisances envers le peuple (II, 65, 10). Il est vrai que Thucydide, en écrivant cela, a pu, à la rigueur, se souvenir des *Cavaliers* d'Aristophane ; mais il est bien plus vraisemblable qu'il a rapporté simplement ce qui se disait dans la société athénienne, peu avant son exil. Seulement, chez les théoriciens de l'oligarchie, il était admis que c'était là une loi inhérente à la nature même de la démocratie. La question pour nous est de savoir si c'est ainsi qu'Aristophane a conçu et présenté les choses.

On sait comment l'esclave révèle au charcutier

ahuri sa vocation d'homme d'Etat : « Oui, ce qui va faire de toi un grand homme, c'est précisément que tu es un coquin, que tu sors de la halle et que tu ne rougis de rien. » Et comme le drôle, à la fois séduit et défiant, paraît hésiter : « Ah ça ! lui demande-t-il, est-ce que, par hasard, tu aurais sur la conscience quelque chose d'honorable ? » Non, rien de semblable : il est né de parents qui appartenaient à la lie du peuple, et il est lui-même ignorant et grossier à souhait, d'ailleurs malhonnête au besoin : c'est l'homme qu'il faut. « Sache-le bien, lui dit son instructeur, conduire le peuple, aujourd'hui, n'est plus l'affaire d'un homme cultivé ni honnête : cela revient de droit à qui est ignorant et ignoble de tout point (εἰς ἀμαθῆ καὶ βδελυρόν) (1). »

Certes, la déclaration est vive et la censure véhémente. Remarquons toutefois que le poète, par la bouche de son personnage, critique ici un état de choses actuel. Il ne dit pas du tout que cela ait été toujours ainsi et ne puisse être corrigé, tant que le peuple sera le maître. C'est donc la suite de la pièce qui doit servir à commenter et à éclaircir cette déclaration initiale.

La lutte s'engage entre les deux rivaux. Si le poète s'attachait à sa donnée première, Agoracrite devrait s'y montrer pire que Cléon, c'est-à-dire non

(1) *Cavaliers*, 180-193.

seulement plus impudent, plus grossier, plus flatteur et plus hypocrite, mais surtout plus férocement égoïste et plus méchant. De même que Cléon, en ayant l'air d'aimer le peuple, n'aime en réalité que lui-même et ne cherche que son propre intérêt, de même son rival ne devrait viser, lui aussi, qu'à s'enrichir, qu'à vivre grassement et joyeusement, aux dépens de sa dupe. Ce serait là, en effet, la condition nécessaire pour que la loi énoncée tout à l'heure se vérifiât. Si, au contraire, Agoracrite n'est qu'un faux ambitieux, si sa grossièreté cache un honnête homme, s'il veut réellement le bien du peuple et s'il réussit, en définitive, à le corriger, c'est donc que la démocratie n'est pas condamnée fatalement à périr par ses propres vices et qu'elle peut à la rigueur s'amender. Or, cette seconde conception est bien celle qui domine la pièce. Il ne reste qu'à se demander dans quelle mesure elle a pu être influencée soit par les conditions du genre, soit par la nécessité de ménager le public.

Le premier groupe de scènes où les deux rivaux sont aux prises n'a plus pour nous qu'un médiocre intérêt. Agoracrite s'y montre le rustre, au vocabulaire poissard et à la voix tonitruante, qui nous a été présenté tout d'abord. Cléon, de son côté, n'y est qu'une sorte d'épouvantail vivant, au masque hideux, habitué à faire trembler tout le monde par ses menaces. De part et d'autre, on se défie, on s'in-

sulte, on se bouscule même, mais, sauf quelques allusions éparses, la satire politique n'apparaît là que dans la situation elle-même et dans les moyens de défense du principal personnage. Celui-ci a pour arme essentielle la dénonciation. Il menace d'accuser quiconque lui tient tête, et c'est par une accusation en effet que se termine cette première rencontre. Cléon, bafoué et rossé par Agoracrite aidé des Cavaliers, se précipite vers la salle où siège le Conseil, pour y dénoncer leurs complots.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter ici au récit de la séance du Conseil, car la satire, en vérité, y disparaît totalement sous la fantaisie. Sans doute, on sent bien, au début, que le poète s'y moque de la méfiance démocratique, quand il nous montre ses sénateurs, toujours prêts à accueillir les bruits de conjuration ; et que, plus loin, il s'amuse de leur mobilité d'esprit, de leur facilité naïve à se laisser prendre aux nouvelles futiles que le premier venu leur apporte. Satire et raillerie, assurément, mais si légère et si adroitement tournée en drôlerie qu'il est impossible d'en tenir grand compte.

Ce qui suit, c'est-à-dire la lutte des deux rivaux devant le peuple, mérite une tout autre attention. Cette lutte, c'est le Paphlagonien qui la provoque, car il se croit maître absolu de l'esprit de Dèmos : il affirme qu' « il le dupe à son gré » et qu' « il sait avec quelles friandises on le prend » (713, 715) ;

déclarations par lesquelles le poète semble bien vouloir établir, tout d'abord, que c'est aux artifices personnels et aux mensonges de Cléon qu'il va s'attaquer. D'autre part, le charcutier, dans sa profession de foi initiale, oubliant un peu qui il est, se donne assez clairement pour le représentant et le porte-parole des « gens comme il faut » : « Voilà longtemps, ô Peuple, que je t'aime et que je veux te faire du bien, et beaucoup d'autres le veulent comme moi, gens honnêtes et bien élevés. Mais cet homme-ci nous en empêche. Car tu ressembles aux petits garçons qui ont des amoureux. Les gens honnêtes et de bon ton, tu les repousses ; mais les marchands de lampes, les savetiers, les coupeurs de cuir et les vendeurs de peau, voilà ceux auxquels tu t'abandonnes (734-740). » Evidemment, le poète, ici, se trahit lui-même, volontairement ou non. Son personnage soulève un instant le masque d'impudence et de grossièreté dont il s'était affublé, et nous voyons ce qu'il est réellement. En se démasquant, il démasque aussi son rival. Si Agoracrite représente les « honnêtes gens », c'est-à-dire sans doute la classe moyenne par opposition à la populace, il est clair que le Paphlagonien n'est pas seulement Cléon, mais qu'il représente, d'une manière générale, les démagogues de basse condition, ou ceux qui se font semblables à la populace pour la gouverner. Voilà une indication à re-

tenir ; à condition, toutefois, de ne pas en exagérer la portée.

Si, en effet, nous la suivions sans réserve, nous serions immédiatement déçus. La scène décisive, qui est celle où Agoracrite accuse Cléon devant Dèmos, ne donne pas à cet égard ce qu'on aurait pu en attendre. Nous devions penser que l'ennemi de la démagogie allait là nous découvrir toute la politique qu'il lui imputait. Or, il s'en faut de beaucoup. L'attaque d'Agoracrite contre Cléon n'a pas la forme d'une démonstration vigoureuse et véhémente. Elle est morcelée, incohérente, mélangée d'absurdités volontaires. Bien loin de chercher à dégager les faits généraux, elle les fuit plutôt. Elle s'attache à l'homme, à quelques-uns de ses actes personnels, à ses desseins intéressés. Surtout, Agoracrite s'applique à le dépouiller de ses mérites apparents, des titres qu'il fait sonner et qui le rendent populaire. Il nie les services qu'il prétend avoir rendus au peuple, il s'efforce de découvrir en toute sa conduite l'intérêt égoïste, il lui dispute jusqu'à sa victoire de Sphactérie, et parodie plaisamment, pour le perdre, ses procédés ordinaires d'insinuations calomnieuses. Est-ce à dire que toute pensée générale soit absente? Non : il y en a bien une, au moins, qui apparaît vers la fin de la scène, dans le passage où Agoracrite compare les agitateurs tels que Cléon aux pêcheurs d'anguilles : « Tu fais ce que font ceux qui pêchent

les anguilles. Quand l'eau est calme, ils ne prennent rien. Mais que l'on agite la vase, du fond à la surface, la pêche est bonne. Toi, de même, quand tu troubles la ville, tu es sûr de ton profit (864-867). » Ceci, on peut l'admettre, dépasse la personne de Cléon ; c'est une politique et une classe d'hommes qui sont visées par ce trait de satire ; c'est surtout le parti de la guerre à outrance, et, ici encore, ce n'est pas Agoracrite qui parle, c'est bien le poète. Toutefois, il ne s'agit en somme que d'un groupe, dont on aurait pu alors nommer les membres. L'institution démocratique elle-même n'est pas plus en jeu ici que précédemment.

Que faut-il penser maintenant de la scène des oracles et de celle des cadeaux ? La première met en action, de la manière la plus amusante, une des maladies intellectuelles du temps, la basse superstition populaire, et l'artifice de ceux qui l'exploitaient. La seconde traduit en inventions bouffonnes, en charges extravagantes, la concurrence effrénée des politiciens qui se faisaient alors les complaisants du peuple. Sous ces bouffonneries, la satire se laisse voir crûment ; elle est vive et mordante, autant que propre à exciter le rire. Elle ne manque même pas, si l'on veut, d'une certaine profondeur ; car elle touche évidemment, dans cette seconde scène, à un des dangers permanents qui compromettaient la démocratie athénienne. Remarquons seulement que ce danger est de

ceux qui sont inhérents à toute souveraineté absolue. Quelques-uns, il est vrai, peuvent penser que la démocratie, lorsqu'elle manque d'institutions modératrices, en est particulièrement menacée. Ce n'est pas là, en tout cas, l'interprétation nécessaire de la scène d'Aristophane. En elle-même, elle n'est qu'une critique des choses du jour : elle vise, d'une part, les politiciens sans principes, qui prennent pour programme, non ce qu'ils croient utile au peuple, mais ce qu'ils estiment propre à lui plaire ; d'autre part, l'excès de naïveté de la multitude, qui se laisse prendre à leurs vaines protestations. Que celle-ci devienne plus clairvoyante, et le mal sera guéri par là même. C'est ce qui arrive à la fin de la pièce.

Cléon, en effet, est vaincu définitivement par son rival. Nous assistons à l'écroulement de sa puissance. Est-ce une forme de gouvernement qui est condamnée avec lui ? A coup sûr, les Athéniens ne l'ont pas compris ainsi, et ils ont eu raison. Le Cléon des *Cavaliers* ne pouvait en effet, d'aucune façon, être considéré comme la personnification typique des chefs de la démocratie athénienne. Bien que la comédie eût attaqué violemment Périclès, quand il vivait, personne à coup sûr n'a dû être tenté de le reconnaître, après sa mort, dans ce bouffon odieux et méchant. La caricature était trop personnelle en vérité, pour qu'on pût lui attribuer une portée générale. Aristophane n'avait pas même fait, en créant son

personnage, la psychologie d'une classe inférieure de démagogues. Tout au plus, avait-il mis en lumière, avec la force satirique qui lui était ordinaire, quelques-uns des traits les plus apparents et les plus caractéristiques de leur rôle ; il avait montré leurs procédés d'action, leur grimace, leur extérieur, parce qu'il ne pouvait sans cela mettre en scène son Cléon ; mais il n'avait pas réellement étudié leur âme. Peut-être, la nature de la comédie, en ce temps, ne s'y prêtait-elle qu'imparfaitement. Pourtant, il y a, dans les pièces du même poète, des personnages bien plus réels, bien plus humains que Cléon. Ce sont ceux qui lui inspiraient une certaine sympathie, tels que Dikéopolis, Strepsiade, Lysistrate, Chrémyle. Ici, la haine, la violence du parti pris l'empêchaient d'observer. Sa conception est une vengeance personnelle. Il ne veut et ne peut voir en son ennemi que ce qu'il a d'odieux. Son Cléon est une force malfaisante, un «Typhon» déchaîné, comme il le dit lui-même, un composé monstrueux de vices et d'impudence, une sorte de monstre mythologique ; assurément, ce n'est pas un homme, et par là même il ne saurait être vraiment l'image d'une classe d'hommes réels.

Son rival, Agoracrite, l'est bien moins encore. Car Cléon, du moins, se ressemble à lui-même, d'un bout à l'autre de la pièce. Agoracrite, lui, change sans cesse : tantôt dépassant Cléon en grossièreté, en

impudence, en bassesse, tantôt conseiller avisé, critique clairvoyant, ami sincère du peuple, qu'il cherche à éclairer. Poursuit-il, sous ses transformations, un but d'ambition personnelle ? A quoi tendent en somme ses efforts ? C'est ce qu'il nous reste à dégager brièvement, en considérant le dénouement et, par la même occasion, le rôle de Dèmos, qui ne se laisse bien apprécier que de ce point extrême de son développement.

V

Agoracrite a supplanté le Paphlagonien, Dèmos lui accorde sa confiance et lui remet la direction de ses affaires. Que va-t-il en résulter ?

Si le poète s'appropriait sans réserve l'idée des théoriciens de l'oligarchie et s'il la développait dramatiquement dans ses conséquences, le règne d'Agoracrite devrait être pire que celui de Cléon. Dèmos, sous son influence, devrait devenir plus capricieux, plus soupçonneux, plus tyrannique, et en somme plus dupé qu'il ne l'était auparavant. Et Agoracrite devrait célébrer brutalement dans l'exode son triomphe éphémère, tout en appréhendant déjà, à son tour, le nouveau rival qui, fatalement, serait appelé à l'évincer sous peu par les mêmes moyens. Ainsi conçue, la pièce eût été logique et tout à fait conforme à la doctrine de l'aristocratie intransigeante. En fait, elle est volontairement illogique. Elle l'est même jusqu'à la plus extrême invraisemblance, et il importe d'en chercher les raisons.

Dèmos, au cours de la pièce, a été dépeint en

traits sommaires. C'est un vieillard rustique (1) ; et il doit l'être, car il représente pour le poète une démocratie dont la meilleure partie se composait de paysans. Mais ce trait, qui se retrouvera au dénouement, semble oublié pendant l'action. Ses esclaves nous disent qu'il est d'humeur difficile, prompt à s'irriter, un peu sourd (2). Nous ne le voyons guère manifester non plus cet aspect de sa nature. Son rôle, du reste, se réduit à écouter les flatteries qu'on lui adresse et à recevoir les présents qu'on lui offre. Cléon, lorsqu'il parle de lui hors de sa présence, le traite d'imbécile (3). Et il nous paraît en effet, en face de ses flatteurs, d'une crédulité qui touche à la niaiserie. Il est vrai qu'il nous avertit lui-même de ne pas nous fier aux apparences. Ces dehors, dit-il, cachent une politique très réfléchie. « C'est volontairement que je fais le niais ; mon plaisir est de faire bombance tous les jours ; et c'est pour cela qu'il me plaît de nourrir un homme d'affaires qui soit voleur ; quand il est plein, je l'attrape et je l'écrase (4). » Ce niais est donc, en réalité, un finaud, ou du moins il se persuade qu'il l'est ; mais sa finesse est courte ;

(1) *Cavaliers*, 41 : ἄγροικος ὀργήν.

(2) Même passage : ἀκράχολος, δύσκολον γερόντιον, ὑπόκωφον.

(3) *Cavaliers*, 396 : καὶ τὸ τοῦ δήμου πρόσωπον μακκοᾷ καθήμενον.

(4) *Cavaliers*, 1123.

car elle ne voit pas au delà d'un avantage immédiat, qui, à la longue, tournerait à sa perte. Le calcul dont il se vante n'est pas seulement un calcul immoral ; c'est encore un calcul absurde, qui repose sur la méconnaissance de son véritable intérêt ; et c'est ce que montre la transformation qu'il subit au dénouement.

Rajeuni par l'opération magique d'Agoracrite, il apparaît beau et brillant, dans le costume d'autrefois, tel qu'il était au « temps d'Aristide et de Miltiade » (1). Ainsi transformé, il a honte de ce qu'il a été. Il ne peut plus s'expliquer à lui-même qu'il se soit laissé duper par ses flatteurs. Comment, dès lors, prendrions-nous au sérieux le calcul dont il s'est vanté plus haut ? Il reconnaît qu'il avait perdu le sens, et il rougit des fautes qu'il a commises (2). En se confiant désormais à son bienfaiteur, Agoracrite, ce n'est pas à un politicien éhonté qu'il remet la conduite de ses affaires, c'est à un réformateur sage et désintéressé, qui assurera sa gloire et le rendra heureux.

Si ce dénouement exprime la vraie pensée d'Aristophane, il est clair que celle-ci est bien différente de la théorie intransigeante avec laquelle elle avait

(1) *Cavaliers*, 1325 : Οἷός περ' Ἀριστείδῃ πρότερον καὶ Μιλτιάδῃ ξυνεσίτει.

(2) *Cavaliers*, 1349, 1354 : Αἰσχύνομαί τοι ταῖς πρότερον ἁμαρτίαις.

paru se confondre au début. Les doctrinaires de l'oligarchie, tels que le pseudo-Xénophon, estimaient, nous l'avons vu, que la démocratie athénienne ne pouvait pas être réformée, qu'elle était même destinée par sa nature à outrer de plus en plus son principe ; et le poète, en créant le personnage d'Agoracrite, avait paru d'abord s'approprier cette idée. Mais voici que son personnage s'était transformé entre ses mains : sa victoire, par quelques moyens qu'elle eût été obtenue, avait pour résultat immédiat que la démocratie, corrigée par lui, redevenait tout autre et se faisait une destinée nouvelle. Toute l'appréciation de la politique d'Aristophane dépend de la valeur qu'on attribue à ce dénouement.

N'est-on pas bien tenté, au premier abord, de le considérer comme une simple habileté du poète, désireux avant tout d'assurer le succès de sa pièce ? Il est certain que, si Agoracrite était ce qu'il devrait être, la satire serait bien plus âpre. Est-ce à dire qu'elle n'aurait pas pu, sous cette forme même, se faire accepter du public athénien ? Je ne le crois pas. Il y avait moyen, pour un poète aussi adroit qu'Aristophane, d'arranger les choses de manière que le peuple s'amusât de cette lutte à mort entre deux coquins également ambitieux ; et l'idée générale, dissimulée sous le tumulte d'une action plaisante, ne se serait révélée qu'au lendemain de la victoire, à un petit nombre d'esprits réfléchis. Mais,

vraiment, la contexture de la pièce que nous avons sous les yeux, les détails même de la scène finale, et enfin ce que nous savons d'ailleurs d'Aristophane, tout, en un mot, doit nous engager à penser que son dénouement est bien l'expression exacte de sa pensée.

Si la transformation de Dèmos n'était pour lui qu'une simple concession à son public, elle devrait être présentée comme une fantaisie bouffonne, sans rapport avec les choses du jour. Au lieu de cela, nous voyons qu'elle aboutit à un programme de réformes parfaitement précis. Agoracrite soumet en effet son maître, corrigé, à un interrogatoire, par lequel il lui dicte indirectement sa conduite future. — Que feras-tu, lui demande-t-il, si quelque accusateur te presse de condamner un accusé, sous prétexte que procès et condamnation, c'est ce qui te fait vivre ? — Je le précipiterai dans le barathre, répond Dèmos. — Et quelle sera d'ailleurs ta politique ? — Je paierai exactement les rameurs de nos trières, au lieu de dissiper l'argent du trésor en vaines dépenses. J'obligerai tout le monde à faire régulièrement le service militaire, sans permettre qu'on y échappe par l'intrigue ou par la faveur. J'expulserai de l'agora les jeunes gens qui bavardent subtilement, et je les contraindrai à chasser au chien courant. — Là-dessus, Agoracrite assure à Dèmos une bonne trêve de trente ans, et il l'emmène

avec lui à la campagne pour y jouir tranquillement de la paix ainsi rétablie (1).

Qu'on veuille bien y regarder de près, et l'on conviendra qu'il y a là, sous forme de suggestions plus ou moins rapides et comiques, l'esquisse d'une politique, immédiatement applicable, qu'on peut énoncer ainsi : conclure la paix avec Lacédémone, réformer l'éducation de la jeunesse en l'arrachant aux écoles des sophistes, restreindre l'importance de la parole en diminuant le nombre des procès, cesser de nourrir surtout quelques milliers de juges inutiles, et pour cela renvoyer le peuple à la campagne, le rendre à ses travaux, à ses habitudes, à sa vie paisible et régulière, en un mot l'arracher aux influences néfastes de la ville et à la domination des politiciens (2).

Comparons maintenant cette politique à celle des hommes de 411, telle qu'elle nous est connue par des documents certains (3). S'il y a, entre l'une et l'autre, quelques traits de ressemblance, les différences sont bien autrement frappantes. Pour les

(1) *Cavaliers*, 1340-1395.

(2) Aristote, *Polit.*, IV, 62. Ὅταν μὲν οὖν τὸ γεωργικὸν καὶ τὸ κεκτημένον μετρίαν οὐσίαν κύριον ᾖ τῆς πολιτείας, πολιτεύονται κατὰ νόμους. ἔχουσι γὰρ ἐργαζόμενοι ζῆν, οὐ δύνανται δὲ σχολάζειν, ὥστε τὸν νόμον ἐπιστήσαντες ἐκκλησιάζουσι τὰς ἀναγκαίας ἐκκλησίας.

(3) En particulier par Aristote, *Rép. des Ath.*, c. xxix et xxx.

uns, il s'agissait, avant tout, de déplacer le centre de gravité de l'Etat et de modifier la composition du corps des citoyens : véritable révolution politique. Pour le poète, tout se réduit à une réforme morale. Dèmos reste lui-même, ou plutôt il redevient ce qu'il a été : il lui suffit pour cela d'ouvrir les yeux, de se laisser désabuser par un bon conseiller, et de se retremper dans la vie saine et laborieuse de la campagne. La grande cause de sa perversion passagère n'est pas dans sa nature même, elle est bien plutôt dans une erreur initiale, dans une confiance sotte et mal placée, qui résulte elle-même en grande partie du bouleversement causé par la guerre. Au fond, la pensée que nous retrouvons ici est celle des *Acharniens*. Aristophane est toujours de cœur avec Dikéopolis et il ne songe aucunement à le dépouiller de ses droits. Mais il ne veut pas que Dikéopolis, oubliant son dème, vienne habiter le Pnyx ou les tribunaux. Tout le mal, à ses yeux, vient de ce changement funeste d'habitude, et Cléon, l'odieux Cléon, en est à la fois le produit et la cause.

Voilà, je crois, la pensée exacte du poète. On voit, en la dégageant, que si elle a pu refléter, dans les incidents de son développement, quelque chose des idées de l'opposition aristocratique, elle n'en est en aucune façon la traduction et qu'elle ne visait pas aux mêmes fins. Les Athéniens ne s'y méprirent

pas. Aristophane fut classé le premier par les juges du concours. Après les explications qui précèdent, cela n'a plus rien qui doive surprendre. Sa pièce, diversement interprétée par les partis, pouvait être approuvée, dans sa tendance générale, par une forte majorité. Ceux mêmes qui reconnaissaient en Cléon un chef et qui n'étaient pas disposés à l'abandonner, n'estimaient pas assez son caractère pour s'offenser de le voir ainsi fouaillé publiquement. Tout au contraire, ils se divertirent probablement de fort bon cœur en voyant malmener cet homme autoritaire et rude, qui s'imposait à eux, mais auquel, après tout, ils étaient bien aise de laisser sentir parfois leur indépendance (1). Et il est possible qu'en donnant le prix à Aristophane, ils se soient procuré à eux-mêmes une double satisfaction : récompenser le poète de génie et humilier un maître désagréable.

A distance, nous interprétons les choses un peu autrement. Tout ce qui était actualité dans la pièce a perdu pour nous de son importance. Beaucoup d'allusions personnelles nous échappent ou nous frappent peu. En revanche, nous grossissons involontairement les quelques traits généraux qui percent çà et là. Et peut-être sommes-nous en droit de le faire ; car on ne peut empêcher les œuvres qui

(1) Ps. Xénophon, *Rép. des Athén.*. c. XVIII.

durent de manifester toujours davantage ce qu'il y a précisément en elles de plus durable. Mais, s'il s'agit d'apprécier exactement les intentions du poète, de replacer son œuvre dans son milieu et dans son temps, il n'y a pas sans doute de tendance dont il soit plus nécessaire de se défier que de celle-là.

CHAPITRE III

LES NUÉES, LES GUÊPES, LA PAIX

I

Que fit Cléon ainsi bafoué ? Il est bien vraisemblable, sinon certain, qu'il essaya de se venger du poète par une accusation perfide. La principale biographie anonyme d'Aristophane nous apprend qu'il lui intenta une action en usurpation du titre de citoyen (γραφὴ ξενίας) (1) ; mais, par une erreur évidente, elle confond cette accusation, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avec la dénonciation au Sénat qui suivit les *Babyloniens*. En réalité, il est impossible que cette accusation ait été antérieure à 424 ; car le poète, qui pourtant a raconté tout au long les actes

(1) Proleg. Didot, XI ; reproduit dans le n° XII, qui abrège le précédent, toutefois avec cette différence que le n° XII place cette accusation après les *Cavaliers*. Cf. Scol. *Acharn.*, 378.

d'hostilité de Cléon à son égard, n'y fait aucune allusion ni dans les *Acharniens* ni dans les *Cavaliers*. Tout porte à croire, en revanche, qu'elle dut suivre de près le succès de cette seconde pièce (1).

Sans exagérer l'influence de la comédie sur l'opinion publique, on ne peut méconnaître qu'une œuvre de cette valeur, représentée devant le peuple tout entier, n'était pas chose indifférente. Non seulement Cléon dut en être humilié et furieux, mais il pouvait craindre que son autorité ne fût diminuée par une attaque si audacieuse et si bien dirigée. D'un autre côté, il lui était impossible de recourir de nouveau à une dénonciation devant le Sénat. La première n'avait pas réussi ; celle-ci eût échoué bien plus sûrement encore ; il était facile au poète de démontrer, texte en main, qu'il n'avait voulu s'en prendre qu'à Cléon lui-même. Le politicien irrité usa donc d'un détour. Il porta plainte contre Aristophane pour avoir usurpé le titre de citoyen.

Rien n'était plus dangereux qu'une pareille accusation. Car, d'une part, les citoyens d'Athènes, surtout les plus pauvres, ceux qui, siègeant en majorité dans les tribunaux, vivaient aux frais de la république, étaient fort jaloux de leurs privilèges ; ils redoutaient les intrus, qui participaient aux salaires de toute sorte. D'autre part, la possession de ce titre en-

(1) GILBERT, *Beitræge*, p. 193-4.

vié était toujours assez difficile à justifier (1) ; et, lorsque l'accusateur avait du crédit auprès des tribunaux, lorsqu'il disposait de témoins complaisants et qu'il était assez puissant pour intimider les autres, lorsqu'enfin il savait arranger les choses adroitement et construire une argumentation captieuse, les meilleurs titres pouvaient sembler faibles. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, nous ignorons ce que valaient exactement ceux d'Aristophane. Qu'il fût en possession de la qualité de citoyen, cela n'est pas douteux, et la plainte même de Cléon en est une preuve irrécusable, puisqu'elle visait à l'en dépouiller. Mais était-il bien sûr d'en établir la parfaite légitimité, en face d'une loi très exigeante et d'un tribunal très défiant ? Il est permis d'en douter.

Le seul témoignage que nous ayons sur cette affaire est celui qu'on peut tirer d'un passage des *Guêpes*, assez obscur d'ailleurs. Dans cette pièce, jouée deux ans après les *Cavaliers*, en 422, Aristo-

(1) Il fallait légalement, pour être citoyen, être fils légitime d'un Athénien et d'une Athénienne, et avoir été inscrit à 18 ans sur le registre d'un dème et d'une phratrie, ou encore justifier d'une naturalisation en règle. Mais les accusateurs pouvaient soutenir que l'inscription avait été obtenue à tort, que le père ou la mère n'étaient pas réellement athéniens, ou que l'accusé n'était pas né d'une union légale. Comme tout cela se prouvait par des témoignages, toujours contestables, et se ramenait à des questions de notoriété, il y avait là ample matière à chicanes.

10

phane, par la bouche de son coryphée, s'exprime ainsi : « Il y a des gens qui ont dit que je m'étais réconcilié avec Cléon, lorsqu'il s'acharnait après moi pour m'effrayer et me mordait de ses calomnies. Et alors, tandis qu'il m'écorchait, les spectateurs, tranquilles pour eux-mêmes, riaient de m'entendre crier, fort indifférents à mon sort, mais curieux de voir si, maltraité, je ne laisserais pas échapper quelque bon mot. M'en étant aperçu, *je fis quelque petite singerie ;* mais, aujourd'hui, l'échalas, comme on dit, a trompé la vigne (1). »

Examinons de près ce témoignage. Il ne permet pas de douter qu'il n'y ait eu, à un certain moment, une apparence d'arrangement entre Aristophane et Cléon. Cet arrangement ne peut pas avoir été antérieur aux *Cavaliers* : cela résulte évidemment de tout ce qui a été raconté plus haut et de l'esprit même de cette pièce. Il est donc postérieur à 424. Enfin, comme nous le voyons aussi, il fut imposé au poète par la peur, au milieu de l'abandon où le laissèrent ceux sur qui, sans doute, il avait compté. D'après cela, nous devinons à peu près ce qui dut se passer.

Accusé par Cléon d'avoir usurpé le titre de citoyen, Aristophane ne se sentit pas assez fort pour se défendre. Ses amis, les jeunes cavaliers, ou ne

(1) *Guêpes*, 1284-1291.

purent rien pour lui, ou ne se soucièrent pas du danger qu'il courait. Le peuple, léger comme toujours, s'amusait de voir trembler le satirique hardi qui ordinairement faisait trembler les autres, et il ne voulait voir en lui qu'un bouffon, obligé de se tirer d'affaire par des plaisanteries. Le danger était grave. Condamné, Aristophane eût été probablement frappé d'une amende écrasante, rejeté de la cité, privé par conséquent du droit de s'occuper désormais des affaires publiques. C'en était fait de son avenir de poète. A quel moyen de salut eut-il recours? Son témoignage prouve, à n'en pas douter, que Cléon retira son accusation, mais qu'il la retira seulement après un accommodement simulé, qui ne put pas ne pas être, dans tous les cas, fort désagréable pour Aristophane. Celui-ci se vit obligé d'apaiser, d'une façon ou d'une autre, l'homme qu'il avait cruellement offensé. Il ne put le faire, semble-t-il, qu'en désavouant ses intentions, en traitant sa propre pièce de simple bouffonnerie, probablement même en s'engageant à ne la point publier, et en promettant que, désormais, il serait plus réservé. Cléon, après tout, n'était peut-être pas entièrement assuré non plus du succès de son accusation ; en tout cas, il trouvait un avantage réel dans cette soumission de son adversaire, qui détruisait lui-même l'effet de sa comédie, avantage qu'il n'eût pas obtenu en lui enlevant le titre de citoyen. Voilà sans

doute pourquoi, après l'avoir terrifié, après avoir joui de son humiliation, il retira sa plainte. Ce qui paraît certain, c'est que le procès n'eut pas lieu et qu'Aristophane ne fut pas dépouillé du titre de citoyen (1).

(1) L'opinion contraire a été soutenue par M. Van Leeuwen, *De Aristophane peregrino*, *Mnemosyse*, 1888 ; Cf. édition des *Guêpes*, Proleg. p. xii et xxiii. Elle s'appuie sur de simples apparences. Sans doute, nous savons par des témoignages précis que plusieurs des pièces d'Aristophane furent représentées sous des noms d'emprunt, mais rien ne nous autorise à en conclure qu'il n'avait pas le droit de les faire jouer sous son propre nom parce qu'il était étranger. D'abord, il n'est aucunement établi qu'un étranger n'eût pas la faculté de faire jouer des comédies à Athènes sous son nom; puis, nous voyons que des poètes qui étaient bien athéniens se sont servis de prête-noms, tout comme Aristophane : Eupolis, en 420, fit représenter son *Autolycos* comme l'œuvre de Demostratos (Athénée, V, 216 *d*). Cet usage est explicable par beaucoup de raisons très simples, qui ne peuvent être développées ici, et qui ont dû varier avec les circonstances. Quant aux autres témoignages allégués, ils n'ont pas le sens qu'on leur attribue arbitrairement. D'ailleurs, il est indubitable que si Aristophane eût été dépouillé officiellement du titre de citoyen, après l'avoir porté, ses rivaux et ses ennemis ne se seraient pas contentés de le laisser entendre par des allusions obscures, ils l'auraient crié sur les toits, et les savants alexandrins ne l'auraient pas ignoré. Ce système est impossible en lui-même et, en outre, formellement contredit par le passage des *Guêpes* qui est ici notre plus sûr document.

II

Vers le même temps, en avril 424, Cléon était élu stratège (1). Rien ne prouve mieux combien le peuple était loin de se guider par les mêmes sentiments, au théâtre et dans les élections.

Cette élection était un nouveau succès pour Cléon. Aristophane ne put s'empêcher d'en témoigner sa mauvaise humeur. Dans la fin de l'année 424, fut composée sa comédie des *Nuées*, qui semblait manifester chez lui l'intention de s'abstenir provisoirement de politique : il n'y était question ni de la guerre ni des hommes d'Etat du jour. Mais, au dernier moment sans doute, lorsqu'elle allait être jouée, c'est-à-dire peu avant les Dionysies de 423, il y inséra, dans la Parabase (v. 581 et suiv.), une allusion mordante à l'élection de Cléon et une adjuration au peuple de se débarrasser au plus tôt de ce « voleur », en lui mettant le cou dans un carcan. Il avait évidemment conscience que le danger était passé.

(1) *Nuées*, 581 et suiv. et la note de J. Van Leeuwen. Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1124.

Cléon, en retirant son accusation, s'était désarmé lui-même. Et d'ailleurs, satisfait de son succès pour le moment et occupé de tout autre chose, il devait donner peu d'attention à un genre d'injures qui, depuis longtemps, s'était émoussé par l'abus qu'on en faisait.

Sauf ce trait isolé, la comédie des *Nuées* n'a rien d'une satire politique (1). Est-il certain toutefois que l'auteur, en la composant, se soit tenu en dehors du mouvement des partis ? La question mérite, en tout cas, d'être examinée.

Ce qui en fait le fond, comme on le sait, c'est une vive attaque contre Socrate. Nous y voyons un paysan, le brave Strepsiade, qui s'est endetté, par la faute de sa femme et de son fils. Serré de près par ses créanciers, il s'adresse au philosophe, comme au détenteur d'un secret merveilleux, grâce auquel on peut se dispenser de payer ses dettes. Socrate, athée et sophiste, bouleverse en un tour de main toutes les idées morales et toutes les croyances religieuses du bonhomme. Mais, comme celui-ci a la tête trop dure

(1) L'opinion de Suvern (*Ueber Aristophanes Wolken*, p. 33 suiv.), reprise par Gilbert (*Beitraege*, p. 218), d'après laquelle Phidippide représenterait Alcibiade, me paraît devoir être absolument écartée, malgré la notice contenue dans le second argument. Il n'y a vraiment aucune allusion précise qui lui prête une vraisemblance quelconque.

pour s'initier à la chicane, il envoie à l'école, en son lieu et place, son fils Phidippide ; le nouveau disciple, trop bien doué, y devient immédiatement un hâbleur impudent et un fils révolté. Le père, enfin désabusé, met le feu à l'école.

De cette action ressort une idée générale qui est fort claire. Le poète a voulu montrer comment le naturel athénien, simple et honnête sous l'influence de la tradition, pouvait être altéré, dépravé même par la philosophie et la rhétorique. Ce naturel, il le trouve, ici comme ailleurs, chez un habitant de la campagne. Strepsiade était resté honnête homme, tant qu'il résidait aux champs, dans sa petite propriété ; il vivait alors heureux, riche même dans sa médiocrité, sans inquiétude et sans ambition, comme avaient vécu ses pères. Son premier malheur a été un mariage mal assorti, qui l'a obligé à habiter plus ordinairement la ville. Il a ainsi compromis sa fortune et contracté des dettes. Par là, il est devenu accessible aux tentations de la sophistique. Celle-ci le corrompt, au moins passagèrement. Et si son influence néfaste n'est pas durable chez le père, en qui le naturel reprend brusquement le dessus, on a toute raison de croire qu'elle le sera chez le fils, dont elle fait un parfait coquin.

Cette idée est à peu près celle qui avait inspiré déjà au poète sa première pièce, les *Détaliens*. Il semble seulement l'avoir incorporée ici à une action

plus forte et lui avoir ainsi prêté plus de valeur. Etait-elle d'origine aristocratique ? A coup sûr, elle dut être en faveur, dès le milieu du siècle, chez un certain nombre d'anciennes familles, attachées au passé. Mais comment ne l'aurait-elle pas été également parmi la démocratie rurale, très tenace dans ses habitudes morales et religieuses, et peu bienveillante à tout ce qui venait du dehors? En tout cas, elle était loin d'être acceptée, au temps d'Aristophane, par l'aristocratie militante. Celle-ci fut au contraire, à n'en pas douter, le meilleur appui de la sophistique. C'était elle qui accueillait les sophistes, qui payait leurs leçons, qui leur fournissait la clientèle dont ils avaient besoin. Ses chefs et ses théoriciens, les Antiphon, les Théramène, les Critias furent au nombre des représentants attitrés de la culture nouvelle. C'était parmi les classes supérieures que se rencontraient surtout les adeptes de la rhétorique, les esprits forts, les raisonneurs qui cherchaient le pourquoi et le comment des choses, au risque d'ébranler et de détruire les vieilles croyances religieuses et sociales. Les disciples de Socrate passaient pour ennemis de la démocratie (1). Plusieurs d'entre eux appartenaient par leur naissance aux meilleures familles d'Athènes. Il est donc bien certain qu'Aristo-

(1) Platon, *Apologie*, c. x, et surtout c. xxi :... τούτων.., οὕς οἱ διαβάλλοντές μέ φασιν ἐμοὺς μαθητὰς εἶναι.

phane, lorsqu'il composa ses *Nuées*, ne se fit pas l'interprète de ceux qu'il avait pris pour alliés, l'année précédente, dans les *Cavaliers*.

Ce côté aristocratique de la sophistique en général, et de l'école de Socrate en particulier, Aristophane, il est vrai, ne l'a nullement fait ressortir ni même indiqué dans sa pièce. On ne saurait dire s'il eût trouvé quelque avantage à le faire. Car, en flattant par là certains sentiments populaires, il aurait risqué d'offenser quelques-uns de ses amis. Mais en réalité, rien ne prouve qu'il l'ait discerné très nettement. Il y avait, sur ce point, bien des distinctions à faire, dont un contemporain ne pouvait que difficilement s'aviser.

Si l'enseignement sophistique proprement dit, celui de Protagoras, de Prodicos, de Gorgias et de quelques autres, trouvait faveur dans l'aristocratie surtout, on ne peut méconnaître, d'autre part, qu'il tendait directement à ruiner les principes sans lesquels elle ne pouvait subsister. L'influence d'une aristocratie tient nécessairement à un respect instinctif de la tradition. Tout ce qui ébranle celle-ci la menace directement. Vérité très évidente pour nous, dont les oligarques ambitieux du ve siècle ne semblent pas s'être avisés le moins du monde. Ce qu'ils voyaient, c'est que la dialectique et la rhétorique leur offraient d'efficaces moyens de persuasion dans les tribunaux et les assemblées politiques. Cela suf-

fisait à leur faire illusion. Préoccupés des succès immédiats, ils ne songeaient pas à l'influence latente que le rationalisme nouveau ne pouvait manquer d'exercer sur la mentalité générale, au détriment de leur ancienne situation sociale. D'ailleurs, eux-mêmes étaient pénétrés par la philosophie nouvelle. Esprits utilitaires et positifs, ils avaient perdu la foi en leur rôle héréditaire et en tout ce qui pouvait l'ennoblir. La plupart considéraient leur propre puissance politique comme une satisfaction individuelle, comme un moyen de jouissance, et non comme une force de conservation sociale, transmise de génération en génération, pour le bien commun de la cité. Si le poète avait eu vraiment conscience des intérêts de l'aristocratie, en tant que liés à ceux de la société, ou si quelques-uns de ses patrons les lui avaient fait apercevoir, c'est sur cette erreur profonde et vraiment funeste qu'il aurait dû essayer d'ouvrir les yeux de ses concitoyens. Et alors, ce n'était pas un brave campagnard qu'il fallait représenter comme la victime des sophistes, mais bien plutôt un descendant de quelque grande famille, séduit par eux, et détruisant, par une ambition égoïste, tout le patrimoine moral de sa race. Tel était effectivement le fait social le plus grave, le plus gros de conséquences, qui pût attirer alors l'attention d'un observateur. Aristophane ne semble pas s'en être douté, et si quelques-uns, autour de lui, l'ont vu ou soupçonné,

il ne s'est fait en aucune façon l'interprète de leur pensée.

Quant à Socrate personnellement, si Aristophane l'avait bien connu, et s'il avait été d'ailleurs préoccupé de l'intérêt aristocratique, tout le monde admet aujourd'hui qu'au lieu de le combattre, il aurait dû le considérer comme son meilleur allié. Au milieu d'une société qui éprouvait de plus en plus le besoin de raisonner, l'œuvre de Socrate fut d'essayer de rétablir par la raison ce que la raison avait d'abord ébranlé, c'est-à-dire précisément ce que la comédie défendait. Cette œuvre, Aristophane la méconnut totalement.

Mais ce que nous devons noter ici, c'est que cette méconnaissance ne lui vint certainement pas de l'entourage aristocratique, auquel on l'a supposé quelquefois assujetti. Les préjugés que manifeste sa comédie devaient se montrer bien plus dans le peuple que dans l'élite intellectuelle de la société athénienne. Il est possible sans doute qu'en ce temps, la tendance aristocratique des idées de Socrate n'apparut pas encore aussi nettement qu'un peu plus tard, lorsqu'il attirait à lui, entre beaucoup d'autres, Xénophon et les fils d'Ariston. Le philosophe lui-même, issu du peuple, dont il affectait de garder les mœurs et les manières, ne se croyait probablement pas alors, et ne se crut peut-être jamais un adversaire de la démocratie. Mais, quoi qu'il en pensât, il l'était, en réalité, par

la tendance profonde de son esprit, qui faisait de l'aptitude la condition du pouvoir et qui ne reconnaissait aucun droit sans la qualité nécessaire pour l'exercer. Or, cette tendance, il ne la dissimulait guère dans ses entretiens (1) ; et elle ne contribuait pas médiocrement à exciter contre lui des sentiments défavorables. Il dut avoir des ennemis dans toutes les classes de la société. Mais, à coup sûr, ce fut dans le peuple surtout qu'il excita le plus de défiance et d'inimitiés. Son procès le fit bien voir, et rien n'était en somme plus naturel.

Qu'on se rappelle son entretien avec Charmidès dans les *Mémorables* de Xénophon. Le riche et noble Charmidès se tient éloigné des affaires publiques par un sentiment d'invincible timidité. Que fait Socrate pour essayer de le rassurer et de l'encourager à agir ? Il lui représente ce qu'est le peuple athénien : une multitude d'artisans, maçons, cordonniers, foulons, ignorants et grossiers. De tels juges doivent-ils faire peur à un homme instruit ? Le thème est approprié à la circonstance, mais il n'est pas accidentel ; c'est bien le fond de sa pensée que Socrate exprime là : pour lui, le bien agir eut toujours pour condition essentielle le savoir ; et il passa sa vie à faire sentir aux gens qu'ils ne connaissaient pas le premier mot des choses dont ils prétendaient se mêler (2).

(1) PLATON, *Apologie*, c. XVIII, p. 30 E.
(2) PLATON, *Apologie*, ch. VI-VIII. Le dernier chapitre

Cela pouvait être compris à la rigueur des esprits cultivés ; et maint témoignage atteste que les plus intelligents, après avoir été froissés d'abord par ses leçons, revenaient pourtant à lui et subissaient son influence. Malgré leur dépit, la haute valeur de sa nature intellectuelle et morale ne pouvait leur échapper entièrement, et il s'établissait, dans les cercles où régnait un certain mouvement d'idées, une opinion très forte qui reconnaissait sa supériorité. Dans le peuple, au contraire, rien de tel n'avait lieu. Là, son extérieur étrange, ses manières insolites, ses interrogations ironiques et indiscrètes, enfin sa franchise blessante devaient le faire passer pour un halluciné malveillant. On l'assimilait naturellement aux sophistes, puisqu'il s'occupait comme eux de choses subtiles et discutait comme eux sur tous les sujets ; on lui prêtait les idées qu'on leur attribuait à tous indistinctement ; on en faisait un athée, un raisonneur pernicieux, puisqu'il se croyait en droit de passer au crible toutes les croyances et tous les nuages ; et on le détestait beaucoup plus sans doute que les autres philosophes, justement parce qu'il s'en prenait à tout le monde, au lieu de se confiner dans un cercle de disciples choisis.

montre que Socrate, après avoir fait sentir aux hommes d'Etat renommés et aux poètes ou artistes leur ignorance, n'avait pas rencontré moins d'infatuation ni de sottise présomptueuse chez les artisans.

Cette opinion populaire, voilà bien celle qu'Aristophane a recueillie et d'où il a tiré son personnage. S'il a été l'interprète de sentiments d'emprunt en le constituant tel qu'il l'a fait, c'est beaucoup plutôt, à coup sûr, des préjugés de la démocratie que de ceux de l'aristocratie. Mais le plus probable est qu'il n'a demandé d'inspiration à personne. Socrate ne pouvait lui être qu'antipathique. Sans se refuser aux entretiens enjoués, le philosophe éprouvait un dédain de penseur pour tout ce qui lui paraissait bouffonnerie. Xénophon nous en a conservé le témoignage dans son *Banquet*. Il est plus que probable qu'il ne faisait pas de distinction à cet égard entre la comédie proprement dite et la plaisanterie des bouffons de profession. Tout, dans ce genre étrange, devait l'offenser : la caricature grossière, le manque de dignité, la violence injuste de la satire. Et il n'était pas homme à dissimuler ce qu'il pensait. La fiction du *Banquet* de Platon ne suffit pas sans doute à établir qu'Aristophane l'ait jamais rencontré ni qu'il ait eu affaire à lui directement. Il faut reconnaître toutefois que la chose est, à tout le moins, bien vraisemblable. En tout cas, il suffisait que les jugements du philosophe fussent rapportés au poète pour exciter chez lui une certaine animosité. Et comment ne l'auraient-ils pas été, dans cette société d'oisifs qui passaient leur temps à causer ? Mais ces griefs personnels, s'ils existèrent réellement, ne pri-

rent toute leur valeur que parce qu'ils trouvèrent chez Aristophane des sentiments plus généraux et plus profonds, auxquels ils se mêlèrent comme un levain actif.

C'est la philosophie elle-même que le poète haïssait, et qu'il jugeait détestable. Il lui semblait qu'elle assombrissait et pervertissait à la fois la joyeuse et énergique Athènes. Par elle, la jeunesse devenait morose et pâle, elle étudiait mille choses inutiles, au lieu de s'entraîner gaiement à l'action. Par elle aussi, elle apprenait à mettre en doute ou à renier les principes traditionnels de la vie, elle devenait bavarde et raisonneuse ; et il lui semblait que, dans cette transformation inquiétante, se perdaient peu à peu les garanties mêmes de la moralité domestique et sociale. Il est inutile sans doute de démontrer ici ce qu'il y avait d'exagération dans ces jugements et comment surtout ils avaient le tort de ne tenir aucun compte des nécessités les plus évidentes de l'évolution qui s'accomplissait alors. Mais il y aurait une grande légèreté, d'autre part, à ne pas reconnaître ce qu'ils contenaient d'observation juste et de vérité. Aristophane a eu le sentiment qu'il assistait à une crise profonde. Son esprit n'était ni assez étendu ni assez réfléchi pour se demander si elle était nécessaire. Il a vu qu'elle était dangereuse pour Athènes, qu'elle aurait probablement pour résultat de diminuer sa vertu, au sens le plus large du mot ;

on ne saurait vraiment affirmer qu'il se soit trompé.

Les *Nuées* ne réussirent pas (1). Aristophane en fut aussi étonné que blessé. Il lui semblait, non sans raison, qu'il n'avait encore rien fait de meilleur. Et il est certain qu'il était difficile d'enfermer une pensée plus sérieuse dans une série d'inventions plus amusantes. Au point de vue de l'art, sa pièce attestait un art de composition vraiment nouveau. Pour le fond, elle touchait à la question la plus importante qui pût alors être posée. Il remania sa pièce, plus ou moins profondément, avec l'intention de la donner de nouveau. C'est ce qu'atteste la première partie de la parabase actuelle, composée en vue de cette seconde représentation (2). Celle-ci ne semble pas avoir eu lieu. Mais le poète persista sans doute dans son jugement, et la postérité lui a donné raison.

Quelle fut la cause de cet insuccès? Il y aurait quelque naïveté à vouloir la chercher, comme on l'a fait, dans un sentiment de justice du peuple athénien, révolté par la façon dont le poète traitait Socrate. L'*Apologie* de Platon prouverait au besoin

(1) Argument V.

(2) Les affirmations contenues dans les arguments V et VII, au sujet des remaniements de la pièce, ont donné lieu à de nombreuses controverses. Voir J. Van Leeuwen, éd. des *Nuées*, prolégomènes, p. ix, et p. 6, note 2. Mais personne ne conteste ni ne peut contester que la première partie de la parabase n'ait été ajoutée après coup.

qu'il n'en fut rien. Elle atteste formellement que la comédie d'Aristophane contribua à l'impopularité de Socrate, ce qui nous oblige à croire qu'elle n'a soulevé dans le peuple aucune protestation de ce genre. On peut même conclure de ce témoignage qu'elle produisit son effet peu à peu, mais sûrement. Il est donc vraisemblable qu'elle fut publiée, et qu'à défaut d'auditeurs, elle trouva des lecteurs nombreux. D'ailleurs, le silence des scoliastes n'empêche aucunement de penser qu'elle a pu être jouée de nouveau, soit au Pirée, soit dans les faubourgs de la ville, ou sur les théâtres rustiques des dèmes ; de telles représentations ne devaient laisser aucune trace dans l'histoire littéraire. Quoi qu'il en soit, le fait de l'insuccès dans le concours officiel de 423 demeure certain. Mais il doit s'expliquer par des causes purement littéraires. Habitués que nous sommes à la comédie sérieuse, la pièce d'Aristophane nous paraît fort amusante ; elle l'est en effet à la lecture. Le public athénien dut la juger triste et sévère. Le chœur n'avait rien de bouffon ni même de gai. Point de danses saugrenues, point de bousculades, point de gambades folles et de contorsions. Les spectateurs n'avaient pas été secoués, en la voyant, par ce rire irrésistible qui leur semblait la condition essentielle d'une bonne comédie. Les juges s'inspirèrent du sentiment commun en préférant aux *Nuées* l *Bouteille* de Cratinos et le *Connos* d'Amipsias.

III

L'insuccès des *Nuées* contribua probablement beaucoup à une reprise d'hostilités de la part d'Aristophane contre Cléon. Jusqu'ici, c'était la comédie politique qui lui avait le mieux réussi ; il résolut d'y revenir, quel qu'en fût le risque ; et il ne pouvait y revenir sans attaquer Cléon, directement ou indirectement.

C'est Cléon, en effet, qui est encore visé, entre tous les démagogues, dans la comédie des *Guêpes*, jouée aux Lénéennes de 422, et composée par conséquent dans la fin de l'année 423. La pièce, comme on le sait, tend à faire ressortir ce qu'on pourrait appeler la déformation de l'institution judiciaire à Athènes. Ce qui y est attaqué, ce n'est pas le principe même de cette institution, mais bien plutôt l'altération de ce principe par le fait des politiciens de la démocratie avancée. Voilà pourquoi le personnage en qui s'incarne cette déformation s'appelle l'*ami de Cléon* (Philocléon), tandis que son fils, qui

veut le corriger, est appelé l'*ennemi de Cléon* (Bdélycléon).

Ici, comme précédemment, si l'on veut démêler exactement la nature de l'opposition d'Aristophane et ses rapports avec les théories contemporaines, il importe de bien dégager l'idée fondamentale de la pièce.

On sait à quel point l'organisation des tribunaux à Athènes, au ve siècle, était conforme à la plus pure doctrine démocratique (1). Tous les citoyens, âgés d'au moins trente ans, étaient appelés à juger, et il n'y avait pas d'autres juges qu'eux, sauf pour des cas exceptionnels. Ils constituaient ensemble ce qu'on appelait l'*héliée*, et ils se nommaient, en tant que juges, les *héliastes*. On tirait au sort, parmi les héliastes, ceux qui devaient siéger dans chaque tribunal. Ces tribunaux étaient donc de véritables jurys, souvent très nombreux, mobiles, passionnés comme toutes les assemblées, et dépourvus entièrement de connaissances juridiques. Les héliastes désignés pour siéger recevaient de l'Etat une indemnité, que Cléon, pour se rendre populaire, avait fait élever récemment à trois oboles (2). Modique somme, assurément, mais qui suffisait probablement alors à faire vivre une famille pendant un jour. On peut bien

(1) Aristote, *Rép. des Ath.*, c. lxiii. Schoeman-Lipsius, *Griech. Alterthümer*, I, p. 506.
(2) Gilbert, *Beiträge*, p. 187.

penser que les citoyens riches, les hommes d'affaires, les artisans actifs et occupés se souciaient peu de perdre leur temps à écouter les chicanes des plaideurs pour un si médiocre dédommagement. Mais les petites gens, les pauvres, les paresseux, et aussi les artisans âgés ou inoccupés trouvaient là un gagne-pain fort commode. C'étaient donc eux qui se présentaient avec empressement au tirage des noms, tandis que les autres s'abstenaient, grâce à une tolérance de la loi ou de la coutume.

Les tribunaux ainsi formés ne pouvaient qu'être imbus de tous les préjugés et de toutes les passions des classes inférieures. Ils étaient soupçonneux et durs envers les riches, tyranniques à l'égard des alliés, toujours prêts à écouter les dénonciateurs, pleins de sympathie pour les accusateurs de profession, qui, en multipliant les procès, assuraient aux juges l'occasion de siéger. Les jugements étaient proprement pour eux le pain quotidien ; et les démagogues, qui le savaient bien, n'avaient pas de meilleur moyen d'influence que la fréquence des dénonciations. Politiciens radicaux au Pnyx, ils se faisaient sycophantes devant l'héliée ; c'étaient en quelque sorte les deux faces d'un même rôle ou encore les deux moitiés d'un même tout.

De tels tribunaux ne pouvaient manquer d'être un objet de crainte et de moquerie à la fois pour les citoyens des hautes classes. Lorsque Charmidès,

dans le *Banquet* de Xénophon, se félicite d'être devenu pauvre, un des principaux avantages qu'il dit avoir tirés de sa ruine, c'est d'être délivré des sycophantes (1) : la terreur des dénonciations devait être en effet une angoisse perpétuelle pour des gens qui savaient devant quels juges ils auraient à comparaître, s'ils étaient accusés. Le doctrinaire aristocratique qui a écrit le traité *de la République d'Athènes* cité plus haut, n'a qu'une phrase sur les tribunaux, mais c'est une sentence cruelle : « Quant aux tribunaux, le peuple y porte le souci, non de la justice, mais de son intérêt personnel (2). » Tel était le dogme admis dans les cercles d'où ce livre est issu.

Cette opinion se traduisait-elle en un programme de réformes ? Nous ne pouvons guère en douter. La doctrine de l'aristocratie modérée ou même de la démocratie conservatrice devait tendre tout au moins à modifier la composition des tribunaux. Aristote indique, comme un des moyens d'éviter le mal qui vient d'être signalé, une loi obligeant tous les citoyens à siéger lorsqu'ils sont désignés par le sort, et imposant aux abstentionnistes des amendes proportionnées à leur fortune, avec exemption pour les plus pauvres ; de cette façon, dit-il, les riches sont contraints de siéger, tandis que faculté est laissée

(1) Xénophon, *Banquet*, IV, 30.
(2) Ps. Xénophon, *Rép. des Athéniens*, I, c. xiii.

aux pauvres de s'en dispenser (1). Et il nous apprend que c'était là une disposition qui figurait dans les lois de Charondas ; elle remontait donc au delà du v[e] siècle. Nul doute qu'elle ne fût connue et admirée à Athènes de ceux qui voulaient réformer la république ; au reste, elle pouvait se concilier parfaitement, sinon avec l'esprit, du moins avec la lettre des institutions existantes. L'oligarchie proprement dite allait plus loin. Nous ne savons pas exactement ce que la révolution de 411 fit des tribunaux ; mais le principe le plus important peut-être dont elle s'inspira était la gratuité de toutes les fonctions publiques (2) ; il y a tout lieu de croire qu'elle ne se proposait pas d'épargner le salaire des juges. En tout cas, quelques années plus tard, le gouvernement oligarchique de 404, même dans sa période de modération relative, eut grand soin de briser la puissance des tribunaux (3). Nous pouvons être sûrs qu'en agissant ainsi, il ne faisait qu'appliquer un programme élaboré depuis longtemps dans les hétairies.

La question qui se pose à nous est donc de savoir si ce programme, discuté certainement dès 422, a eu

(1) Aristote, *Politique*, IV, 13, 2, Bergk.
(2) Aristote, *Rép. des Ath.*, 29, 5 : τὰς δ' ἀρχὰς ἀμίσθους ἄρχειν ἁπάσας.
(3) Même ouvrage, 35, 2 : καὶ τὸ κῦρος ὃ ἦν ἐν τοῖς δικασταῖς κατέλυσαν.



quelque influence sur la comédie d'Aristophane et si le poète doit être considéré, dans une certaine mesure, comme l'interprète des sentiments d'un parti, avec lequel nous l'avons déjà vu en relations, mais en relations indépendantes.

Le prologue des *Guèpes* nous représente le vieux Philocléon gardé à vue dans sa maison par son fils Bdélycléon et par ses esclaves, qui veulent à tout prix l'empêcher d'aller juger. Pourquoi l'en empêchent-ils ? pour son bien uniquement. Sa manie de juger nous est signalée comme « une maladie étrange » (v. 71), que Bdélycléon veut guérir à tout prix. Et en effet, à la description qu'on nous fait de cette maladie (v. 87-135), — description que Racine a en grande partie traduite dans ses *Plaideurs*, — nous y reconnaissons une véritable démence, et une démence douloureuse. Philocléon ne dort plus ; ou, s'il succombe un instant à la fatigue, son sommeil est agité par des rêves qui se rapportent au tribunal. Cette folie tourne à la méchanceté : il condamne tout le monde. En même temps, elle lui fait faire mille extravagances. Son fils en est sincèrement affligé : il a essayé de le raisonner ; inutilement. Puis, il l'a confié aux Corybantes ; sans plus de succès. Il l'a fait coucher dans le temple d'Asklépios ; cela non plus n'a servi de rien. En fin de compte, il a fallu l'enfermer chez lui et clore soigneusement toutes les issues. Telle est la donnée initiale ; et, comme on le

voit, ce n'est pas l'intérêt supérieur de la justice qui y est mis en question, c'est l'intérêt personnel de Philocléon, mais de Philocléon considéré comme représentant toute une classe d'Athéniens.

Passons sur les tentatives qu'il fait pour s'échapper : ce sont de simples drôleries. Voici l'entrée du chœur. Ce chœur est composé de vieux héliastes qui se rendent au tribunal avant le jour. Cléon leur a recommandé d'apporter une provision de colère, car ils vont avoir à juger le stratège Lachès, accusé par lui de malversation et de vénalité à la suite de sa campagne en Sicile (v. 240-245). Ce que le poète tient à noter ici, c'est évidemment cette sorte de pacte ou de contrat tacite entre le démagogue et les héliastes. Il est leur pourvoyeur, mais ils lui obéissent. Le politicien nourrit les juges, les juges sont à la discrétion du politicien.

Cette troupe s'étonne du retard de Philocléon. Est-il malade ? Ignore-t-il qu'il y a de grosses affaires en perspective ? Tout en s'interrogeant ainsi, ils marchent le plus vite qu'ils peuvent ; car, si l'archonte par hasard ne mettait pas leurs noms dans l'urne, de quoi vivraient-ils ? Philocléon les entend, les appelle, leur expose comment et pourquoi il est retenu captif. Et eux, de l'encourager à fuir. Le voilà qui ronge les mailles du filet, tendu en travers d'une de ses fenêtres ; il se glisse par l'ouverture. Est-il libre ? Non : Bdélycléon l'a entendu. Les gar-

diens accourent, on frappe le fugitif, on le saisit. Les vieillards jettent des cris : ils menacent de prévenir Cléon, leur protecteur. Bdélycléon, lui, sans se fâcher, les supplie d'écouter ses raisons. Ils refusent d'abord, vocifèrent, crient à la tyrannie, puis se calment peu à peu et finissent par le laisser parler.

C'est ici, comme on le devine, la scène principale, ou, en tout cas, la plus importante à la démonstration. A quoi tend au juste cette démonstration ? Bdélycléon, avant de l'entamer, en détermine exactement la portée. Ce qu'il veut prouver, c'est que son père se trompe en croyant que les fonctions d'héliaste lui procurent quelque avantage, tandis qu'en réalité elles font de lui « l'esclave des démagogues » (v. 504-507 ; 514-517). Comme plus haut, l'intérêt personnel du juge est l'objet propre et principal de l'argumentation ; toutefois, derrière cet intérêt, quelque chose d'autre va se laisser entrevoir, qui est la question de l'indépendance de la justice et par conséquent de sa valeur.

Philocléon parle le premier pour exposer tous les avantages qu'il doit à l'héliée ; et naturellement son discours est, pour le public, la plus vive et amusante satire du juge athénien. Tout d'abord, ce juge est une sorte de roi, un roi qui a pour courtisans et pour flatteurs tous les accusés, si grands qu'ils soient. Remarquons que cette pensée se rencontre également dans le traité, déjà cité plusieurs fois, du pseudo-

Xénophon sur la *République des Athéniens* (1). Il est donc probable qu'elle avait cours dans les cercles aristocratiques, auxquels Aristophane a bien pu l'emprunter. Mais ce n'est, au demeurant, que la notation d'un ridicule, sans grande conséquence. Il en est à peu près de même de tout ce que dit Philocléon. Il nous montre en détail ce qu'on pourrait appeler la comédie judiciaire, les larmes des accusés, les supplications des parents et des amis, la présentation des petits enfants et des femmes, toute la série des moyens par lesquels on cherche, soit à attendrir le juge, soit à le dérider, soit à le séduire ; l'acteur récite des vers, l'aulète joue de la flûte ; le juge écoute, se délecte, et décide comme bon lui semble, car il est irresponsable (v. 587). D'ailleurs, sa puissance s'étend même au delà du tribunal. A l'assemblée aussi, c'est en promettant aux héliastes augmentation de salaire et diminution de travail que les politiciens se rendent populaires (v. 592-602).

En somme, si cette satire, dissimulée si joliment sous l'éloge apparent, a une portée sérieuse, celle-ci consiste surtout en deux choses. D'abord, elle nous fait bien sentir la psychologie de l'héliaste, et elle nous explique donc, avec infiniment d'esprit et de clairvoyance, pourquoi les petites gens de la démo-

(1) Pseudo-Xénophon, *Rép. des Athéniens*, I, 18 ; le rapprochement est signalé dans l'édition de J. Van Leeuwen.

cratie athénienne trouvaient tant de plaisir à juger et pourquoi, bons enfants dans la vie courante, ils devenaient au tribunal très méchants. En second lieu, elle renforce une suggestion déjà signalée plus haut, en nous montrant les politiciens préoccupés de plaire aux juges. En dehors de cela, il n'y a guère qu'un mot grave à relever, c'est celui d' « irresponsable », jeté en passant. Déjà, dans les *Cavaliers*, il avait été dit que le peuple était un « tyran », c'est-à-dire un souverain absolu. La même idée est ici appliquée à l'héliée, mais avec beaucoup moins d'insistance et de force.

Quand Philocléon a tout dit, Bdélycléon lui répond. C'est à lui qu'Aristophane a confié le soin de découvrir à fond « le mal ancien qui a pris racine dans la République » (v. 651). Il a l'air de vouloir réfuter, point par point, le plaidoyer de son père ; il n'en fait rien. A quoi bon réfuter un discours qui est, par lui-même, la meilleure satire de celui qui le prononce ? Ce qu'il réfute, c'est l'erreur fondamentale qui est au fond des raisonnements de Philocléon. Celui-ci s'est montré convaincu que le fonctionnement de la justice tournait à son profit personnel ; Bdélycléon démontre qu'il tourne au profit de quelques politiciens. Comme accusateurs publics, et grâce à leur popularité, ceux-ci font trembler les villes tributaires, et, dans ces villes, les citoyens les plus considérés ; car il dépend d'eux de faire con-

damner qui ils veulent. Ainsi, maîtres des tribunaux qui ont besoin de leur zèle pour vivre, ils vendent leur faveur, ou simplement leur silence. Et pendant qu'ils font fortune par de tels moyens, le petit peuple, la foule des juges, qui attend d'eux le salaire quotidien, leur obéit servilement. En théorie, la démocratie est souveraine ; en fait, elle est dans la main de ses maîtres.

A cette démonstration, vigoureuse et profonde, s'ajoutent, comme toujours dans la comédie, certains éléments de fantaisie. Bdélycléon feint d'accepter le principe des démagogues, à savoir que l'argent des villes tributaires doit être employé à nourrir le peuple souverain, qui n'aurait d'autres fonctions que de gouverner et de juger. Or, ce principe, qu'ils proclament quand ils en ont besoin, l'appliquent-ils lorsqu'ils gouvernent? Un simple calcul prouve que cet argent, ainsi employé, suffirait à entretenir vingt mille citoyens athéniens. Mais la plus grande partie n'arrive pas jusqu'au peuple ; elle reste aux mains des politiciens et de leurs amis. Négligeons la fantaisie. Le calcul de Bdélycléon demeure au moins comme une amusante satire, propre, par son absurdité même, à faire ressortir le mensonge d'où les démagogues tirent leur force.

On sait ce qui suit, et nous n'avons pas à le rappeler en détail. Les vieux héliastes sont éclairés par ce débat instructif ; ils abjurent leurs erreurs, c'est-

à-dire leur admiration crédule pour Cléon et ses pareils. Philocléon, lui, voit bien aussi que son fils a raison, mais l'habitude est plus forte dans son cœur que la raison. Il aime à juger, il ne peut se passer de juger.

Pour le satisfaire, il faut lui installer un tribunal à domicile, et, devant ce tribunal, introduire un procès domestique. C'est celui du chien Labès, si connu chez nous par l'imitation qu'en a faite Racine dans ses *Plaideurs*. Les allusions historiques du texte original n'ajoutent rien à l'intention générale de la pièce. Quant au dernier acte, il nous déconcerte quelque peu. Bdélycléon, qui sans doute s'est enrichi en travaillant, tandis que son père jugeait, veut le faire vivre désormais dans l'oisiveté et le plaisir (1). Il le mène dans le monde, après avoir essayé vainement de lui enseigner les belles manières. Le vieux maniaque s'y grise abominablement et s'attire toutes sortes de mauvaises affaires. Nous le voyons reparaître titubant, chantant, poursuivi par les gens qu'il a bousculés ou injuriés ; et

(1) On ne voit pas très bien, d'après la pièce, pourquoi Philocléon est pauvre, tandis que son fils Bdélycléon semble fort à son aise. Cette différence de situation était nécessaire à la comédie : le véritable héliaste était pauvre ; d'autre part, il fallait que Bdélycléon ne le fût pas, pour assurer à son père, une fois corrigé, une large existence. Il est regrettable que la pièce n'explique pas comment Bdélycléon s'est enrichi.

la pièce se termine en une danse grotesque, à laquelle il se livre en compagnie de certains danseurs de profession qu'il a défiés. Il nous semble, aujourd'hui, que cette transformation ne l'a guère amélioré. Mais, sans doute, il faut d'abord tenir compte ici des exigences du genre, auxquelles Aristophane a cru devoir se plier : il était nécessaire de clore la pièce par un spectacle qui amusât le peuple. Et ensuite, ce dénouement n'a-t-il pas pour effet de nous représenter, sous la charge comique, le peuple athénien revenant à son naturel ? Race aimable, joyeuse, d'humeur douce et bienveillante, de mœurs faciles, sans discipline austère, sans dureté, celle en somme que Thucydide a dépeinte dans le célèbre discours qu'il attribue à Périclès, et que nous avions vue artificiellement pervertie par l'influence des démagogues, lorsqu'elle s'était livrée à la manie de juger et de condamner.

En réalité, pour apprécier cette comédie en tant que satire politique, on doit s'attacher surtout à la partie centrale, qui en contient, pour ainsi dire, toute la doctrine. Or, que vise-t-elle ? Nous voyons bien maintenant qu'il ne s'agissait en aucune façon pour le poète d'une réforme profonde de l'institution judiciaire, suivant un des programmes énoncés plus haut. Rien dans son œuvre n'est fait pour suggérer l'idée qu'il serait bon de diminuer le nombre des juges, ou d'écarter des tribunaux les classes infé-

rieures, ou d'y ramener de force ceux qui s'abstiennent d'y paraître. Ce qu'il tourne en ridicule, c'est la confiance crédule du peuple envers ses chefs ordinaires, c'est l'idée admise, que leur zèle d'accusateurs tend au bien public. Et s'il fallait tirer de sa pièce quelques conseils pratiques à l'adresse de ses concitoyens, on pourrait sans doute les formuler ainsi : « Athéniens, comprenez bien que vous n'avez aucun intérêt réel à cette multiplicité de procès provoqués par les politiciens ; c'est pour eux-mêmes qu'ils les font, et non pour vous. N'encouragez donc pas leur zèle de dénonciateurs par votre propension à condamner. Diminuez au contraire les procès, en décourageant les accusateurs, et, du même coup, renonçant à vivre avec le salaire du juge, revenez à votre vie normale, à vos occupations et à vos plaisirs. Athènes en deviendra plus prospère et plus agréable à habiter. »

Ainsi comprise, la comédie des *Guêpes* peut être considérée comme achevant une sorte de tétralogie satirique, dont l'unité intime devient apparente. En 426, dans les *Babyloniens*, Aristophane avait montré les démagogues opprimant les villes alliées et rendant Athènes odieuse au dehors ; en 425, dans les *Acharniens*, il dénonçait, sinon en eux, du moins en Périclès, de qui ils procédaient, les vrais instigateurs d'une guerre stérile, qui déchirait la Grèce et ruinait Athènes, mais qui faisait leur fortune ; en

424, dans les *Cavaliers*, c'était à la racine même de leur puissance qu'il s'était attaqué, à la flatterie transformée en principe de gouvernement; en 422 enfin, dans les *Guêpes*, il mettait en lumière un de leurs moyens d'influence les plus efficaces et les plus dangereux à la fois, leur zèle apparent d'accusateurs, qui tendait à pervertir le caractère athénien, puisqu'il faisait, d'un peuple naturellement doux, humain et joyeux, une confrérie de juges soupçonneux, égoïstes et malveillants. Du commencement à la fin, c'était donc le même esprit qui l'animait : nulle part, il ne se montrait l'ennemi de la démocratie. Sans doute, il avait eu des relations amicales avec ses adversaires, et même il leur avait emprunté quelques idées. Mais la tendance profonde de sa politique différait entièrement de la leur. Ils tendaient, eux, à la détruire. Lui ne paraît avoir visé qu'à l'avertir, et, s'il était possible, à la réformer.

IV

L'année même où Aristophane avait fait représenter les *Guêpes*, et quelques mois seulement après cette représentation, dans l'été de 422, Cléon succombait en Thrace sous les murs d'Amphipolis (1). Cette mort assurait provisoirement la prépondérance au parti pacifique et modéré, dont Nicias était alors le chef, et, dès l'année suivante, après dix ans de guerre, la paix était enfin conclue entre Athènes et Sparte.

Aristophane composa et fit représenter sa comédie intitulée la *Paix* pendant les derniers jours qui précédèrent le traité, à un moment où le résultat des négociations n'était plus douteux (2). Thu-

(1) Thucydide, V, 10.

(2) L'argument n° I indique seulement l'année. Le rapport chronologique de la pièce aux événements résulte des allusions qui y sont contenues. La paix fut conclue immédiatement après les Dionysies urbaines ; car c'est à partir de cette fête, et en remontant dans le passé, que Thucydide compte les dix années de durée de la guerre, V, c. xx.

cydide nous a représenté, avec sa précision habituelle, les dispositions qui régnaient dans Athènes pendant les négociations : « Les Athéniens voulaient alors la paix (πρὸς τὴν εἰρήνην μᾶλλον τὴν γνώμην εἶχον), car, défaits récemment à Délion et, peu après, à Amphipolis, ils n'avaient plus cette confiance en eux-mêmes qui les empêchait autrefois d'accepter aucun arrangement, lorsque leur bonheur présent leur faisait croire à une supériorité définitive. En outre, ils craignaient que leurs confédérés, encouragés par leurs insuccès, ne fissent défection de plus en plus, et ils regrettaient de n'avoir pas traité après l'affaire de Pylos, quand l'occasion était favorable (1) ». Cette analyse est manifestement juste. Mais elle ne laisse pas assez sentir l'élan de cœur avec lequel la population rurale de l'Attique vit alors revenir les jours heureux et tranquilles. Or, c'est là justement ce qu'Aristophane a traduit merveilleusement. Cet arrangement comblait tous les vœux du poète ; personne n'avait souhaité la paix plus ardemment et plus sincèrement que lui ; personne ne dut l'accueillir avec une joie plus vive. Aussi, sa pièce se distingue-t-elle par un caractère d'exaltation lyrique. Elle sonne en quelque sorte le triomphe de la démocratie rurale, qui obtenait enfin ce qu'elle désirait alors par-dessus tout.

(1) Thucydide, V, 14.

L'action, toute allégorique, y est peu de chose. Trygée, vigneron et petit propriétaire, que la prolongation de la guerre exaspérait comme autrefois Dikéopolis, escalade l'olympe sur son escarbot, et là, avec la complicité d'Hermès et le concours des braves paysans qui forment le chœur, il tire la Paix de l'antre où la guerre l'avait enfermée. Puis, quand il l'a remise en possession de son autorité, il redescend sur la terre, emmenant avec lui ses aimables compagnes, Opora, la déesse des fruits, et Théoria, la déesse des fêtes ; et une fois de retour dans son dème d'Athmonon, il épouse la première et célèbre joyeusement ses noces avec le concours du chœur. En agissant ainsi, il se donne fièrement comme le libérateur des dèmes et du peuple des campagnes (1), dont il célèbre la victoire sur les politiciens.

Mais, dans la joie exubérante de cette victoire, ce qui doit nous intéresser surtout, au point de vue spécial de cette étude, c'est le jugement rétrospectif qu'Aristophane y porte sur Cléon, et sur la politique démagogique.

Tout d'abord, dans la *Parabase* (v. 749 et suiv.),

(1) *Paix*, 919,

Πολλῶν γὰρ ὑμῖν ἄξιος,
Τρυγαῖος Ἀθμονεὺς ἐγώ,
δεινῶν ἀπαλλάξας πόνων
τὸν δημότην
καὶ τὸν γεωργικὸν λεών
Ὑπέρβολόν τε παύσας.

il rappelle fièrement la guerre qu'il lui a faite, il en vante la hardiesse et la grandeur, il la représente comme une nouveauté qui a transformé la comédie. Et peut-être exagère-t-il en cela ses mérites ; mais non pas au point d'altérer complètement la vérité des choses. Il est bien certain que d'autres, avant lui, avaient fait la guerre aux hommes en vue et qu'ils avaient créé la comédie politique. Mais la continuité de ses attaques, leur variété et leur liaison, la portée de quelques-unes avaient donné réellement à sa façon de combattre quelque chose d'insolite et de nouveau. Cratinos, Hermippe, Téléclidès avaient pu lancer des traits mordants contre Périclès ; il ne semble pas qu'ils eussent attaqué les principes mêmes de son gouvernement. Aristophane, lui, en combattant Cléon, avait mis à découvert quelques-uns des vices profonds de la démagogie de son temps.

Voilà ce dont il avait conscience, et c'est pourquoi, dans la *Paix*, il rappelle avec force quelques-unes des hautes raisons morales qui lui avaient fait détester la guerre. Cette guerre, il l'avait considérée comme antihellénique, comme entreprise et prolongée dans l'intérêt personnel de quelques hommes. Cléon était pour lui le pilon dont la guerre se servait pour broyer les villes grecques dans son mortier (1).

(1) V. 269 :
Ἀπόλωλ' Ἀθηναίοις ἀλετρίβανος,
Ὁ βυρσοπώλης, ὃς ἐκύκα τὴν Ἑλλάδα.

La paix restaurée devient ainsi une véritable fête de la fraternité hellénique, qui mérite d'être célébrée dans des hymnes d'allégresse (1). « Vois, s'écrie Hermès, comme les cités réconciliées s'entretiennent ensemble et comme elles rient joyeusement (2). »

Mais il y a plus : cette guerre avait altéré le caractère d'Athènes ; en arrachant aux champs la démocratie rurale, elle lui avait fait des mœurs méchantes et serviles. « Alors, dit le même dieu, lorsque le peuple des travailleurs eut abandonné ses champs pour se rassembler en ville, il ne s'aperçut pas qu'il vendait son âme. Comme il n'avait plus d'olives à manger et qu'il aimait les figues, il lui fallait bien se tourner vers les orateurs. Et ceux-ci, sachant parfaitement que les pauvres étaient sans force, tant qu'ils n'avaient pas de quoi manger, chassaient à grands cris la paix, qui pourtant se laissait voir de temps en temps, à cause du regret qu'elle avait de ce pays. En même temps, ils secouaient ceux des alliés qui étaient gras et riches, et, parmi eux, accusaient tantôt l'un, tantôt l'autre,

(1) V. 291 :
Ὡς ἥδομαι καὶ τέρπομαι καὶ χαίρομαι.
Νῦν ἐστὶν ἡμῖν, ὦ῎νδρες Ἕλληνες, καλόν... κ. τ. ἑ.
(2) *Paix*, v. 538.
ἴθι νῦν, ἄθρει,
οἷον πρὸς ἀλλήλας λαλοῦσιν αἱ πόλεις;
διαλλαγεῖσαι καὶ γελῶσιν ἄσμεναι.

d'être d'accord avec Brasidas. Et vous, alors, comme une meute, vous mettiez en pièces le malheureux. Car la cité, toute pâle, siégeant en proie à la terreur, dévorait avec empressement toutes les calomnies. Quant aux étrangers, voyant quels coups les accusateurs pouvaient asséner, ils leur fermaient la bouche en les gorgeant d'or ; ainsi, les accusateurs devenaient riches, mais la Grèce, à ce régime, se serait dépeuplée à votre insu. Voilà ce que faisait le marchand de cuir (1). »

Et ce que le dieu dit ainsi, avec une âpre et vigoureuse éloquence, le chœur des paysans le confirme en constatant comment la paix l'a rendu à ses anciennes habitudes : « On ne me verra plus, juge irritable et malveillant, on ne trouvera plus en moi une âme dure comme naguère ; on me verra désormais doux et rajeuni, car je suis délivré des soucis (2). »

Rien ne peut faire mieux ressortir le fond de la pensée d'Aristophane. Il avait poursuivi avec fureur en Cléon un corrupteur de l'âme athénienne, et il croyait, un peu naïvement peut-être, que, grâce à la paix et à la mort de Cléon, celle-ci allait revenir à son ancien naturel.

Une fois délivré de son ennemi, Aristophane, comme on le verra dans les chapitres suivants,

(1) *Paix*, 631-647.
(2) *Paix*, 349.

semble s'être apaisé. On peut donc dire que ses hostilités contre Cléon caractérisent une période de sa vie.

Il s'y montra violent, acerbe, injuste même, si l'on peut parler de justice à propos d'un genre qui par nature tendait à déformer tout ce qu'il touchait. Engagé dans une lutte passionnée, où les plus sérieuses idées morales et politiques étaient en jeu, il se rencontra parfois avec les divers partis d'opposition, et il put profiter de leurs encouragements; mais il ressort déjà de l'étude qui précède qu'il ne se mit jamais à leur service et ne fut en aucune façon l'homme d'une faction. Deux sentiments surtout l'inspirèrent, qui, tous deux, tenaient à ses origines, à sa situation sociale, à sa nature même, un sentiment hellénique et un sentiment athénien. Il ne put jamais admettre ni que les Grecs se fissent la guerre mutuellement, ni que le peuple athénien laissât déformer son naturel doux, bienveillant et enjoué, par des démagogues égoïstes. Son opposition, qui n'était pas toujours loyale, resta pourtant, au fond, sincère et généreuse ; elle fut aussi clairvoyante. Il n'y avait pas derrière ses pièces de programme politique, à proprement parler, sauf quelques aperçus rapides et incomplets ; par suite, il n'y a pas aujourd'hui de doctrine précise à en extraire. Mais, sous leur légèreté, elles cachent une sorte de philosophie générale, qui a encore sa valeur et même ses applications.

CHAPITRE IV

SECONDE PÉRIODE

LA GUERRE DE SICILE ET LA GUERRE DE DÉCÉLIE. LES OISEAUX, 414. LYSISTRATE ET LES THESMOPHORIES, 411. LES GRENOUILLES, 405.

I

La série chronologique des pièces conservées d'Aristophane s'interrompt pour nous avec la *Paix* (421) ; elle reprend avec les *Oiseaux* (414), suivis de *Lysistrate* et des *Thesmophories* (411), puis, après un intervalle de six ans, des *Grenouilles* (405). Ces quatre pièces constituent ensemble un second groupe, assez différent du premier à plusieurs égards, et notamment au point de vue spécial de cette étude.

Il semble, en effet, qu'entre 421 et 415, un certain changement se soit produit dans l'état d'esprit d'Aristophane, en ce qui concerne la politique.

Tout d'abord, il convient de remarquer qu'il avait épuisé dans ses premières pièces les sujets de satire les plus essentiels que pouvait lui offrir la démocratie athénienne. Il n'y avait plus de raison pour que son attention, sollicitée par son génie inventif, se portât d'une façon aussi persistante sur cet ordre d'idées. En second lieu, Cléon avait succombé en 422. Cette mort avait délivré le poète d'un ennemi redoutable, et elle avait fait disparaître l'homme en qui se résumait pour lui l'ensemble de vices et de forces malfaisantes qui menaçaient alors la cité. Son âme, naturellement légère et prompte à se détendre, dut en être un peu rasséréńée. N'est-ce pas là, en effet, la disposition qui se manifeste dans le morceau substitué par lui, probablement en 418, aux anapestes primitifs, qui avaient dû former la première partie de la parabase des *Nuées*, lorsqu'elles avaient été jouées en 423 (1)? Il y déclare qu'il n'a pas voulu

(1) Ce morceau (518-562), écrit en vers eupolidéens, révèle clairement sa date. Il y est fait allusion (v. 553) au *Maricas* d'Eupolis, joué en 421, puis à une pièce d'Hermippos qui a suivi celle-là (v. 557, εἶθ' αὖθις), et enfin à d'autres, encore plus récentes (v. 558, ἄλλοι τ' ἤδη πάντες). Le morceau n'a donc pas pu être écrit avant 418. D'autre part, il paraît antérieur à l'exil d'Hyperbolos, dont il ne parle pas ; or, cet exil a été prononcé au plus tard en avril 417 (Curtius, *Hist. gr.*, trad. Bouché-Leclerq, t. III, p. 295-6, et Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1257, note 1).

fouler aux pieds le cadavre de son ennemi, et il blâme ses rivaux, entre autres Eupolis et Hermippos, de l'acharnement dont ils font preuve contre Hyperbolos (1). A ces violences vulgaires, il oppose le genre représenté par ses *Nuées*, pièce à laquelle il semble s'attacher alors avec une préférence réfléchie, comme au type d'une comédie vraiment digne d'un public qui pense (2).

D'ailleurs, après la mort de Cléon, la démocratie turbulente ne rencontra plus d'homme qui sût la dominer aussi complètement par ses passions mêmes. L'histoire intérieure d'Athènes, entre 421 et 414, nous est, en somme, assez mal connue. Mais nous voyons du moins clairement que personne alors ne se trouva en état de régner sur l'Assemblée. La politique extérieure obéit tantôt à l'impulsion des partisans de la paix, tantôt à celle des auteurs de guerre et d'aventures ; elle oscille entre Nicias et Alcibiade ; ni l'un ni l'autre ne réussit à lui imprimer une direction ferme et continue. Des personnages secondaires, Hyperbolos, Pisandre, Phéax, Théramène, Démostratos, Androklès, pour n'en nommer que quelques-uns, essayent de se faire un rôle et s'agitent autour de la tribune. L'intrigue domine partout. Et, dans cette agitation confuse,

(1) *Nuées*, 553-559.
(2) *Nuées*, 560-562.

l'oligarchie, qui sent la faiblesse du parti prédominant et qui note ses incohérences de conduite, reprend peu à peu confiance et mûrit ses desseins.

Médiocre matière pour la comédie politique. Celle-ci avait besoin de s'attaquer à quelque chose de net, de vigoureux et de consistant. De simples incidents, des idées changeantes, une politique capricieuse et dissimulée se prêtaient mal à être mis par elle sur la scène. La satire dramatique, s'exerçant sur de tels objets, devait perdre en généralité, en valeur philosophique, pour devenir plus personnelle. C'est bien là, en effet, ce que nous pouvons encore entrevoir, au travers de témoignages trop rares et fort insuffisants. Eupolis semble avoir triomphé dans ce genre. Son *Maricas* et ses *Flatteurs*, joués l'un et l'autre en 421 (1), en manifestaient sans doute, avec un éclat particulier, la violence furieuse et méchante. Dans la première de ces deux pièces, en flagellant le démagogue Hyperbolos, il mettait en scène sa mère, sous l'aspect répugnant d'une vieille femme ivre, dansant le cordace. Dans la seconde, il tournait en dérision la vie privée de Callias, fils d'Hipponicos, et

(1) Argum. de la *Paix* d'Aristophane et scol. des *Nuées*, v. 552. Les mots ὕστερον τρίτῳ ἔτει, dans cette scolie, me paraissent avoir été correctement interprétés par Kock (*Fragm. Com. gr.*, I, p. 307) : ils signifient « deux ans après ». Meineke s'y était trompé, et Gilbert l'a suivi dans son erreur (*Beitraege*, p. 212).

se plaisait à le livrer aux rires insultants du peuple, en le montrant environné de parasites, vivant dans la débauche et dissipant rapidement son patrimoine. L'année suivante, en 420 (1), il faisait jouer son *Autolycos*, où il s'en prenait à une des familles considérées d'Athènes, décriant et outrageant à la fois, en même temps que le jeune vainqueur des Panathénées de 422, son père, Lycon, et sa mère, Rhodia (2). Enfin, sa comédie des *Baptes*, représentée probablement en 415 (3), paraît avoir visé la célébration d'un culte étranger par Alcibiade et ses amis. Ces quelques exemples sont décisifs (4). C'était

(1) Athénée, V, 216 d.

(2) Scol. Arist. *Lysistrate*, 270. Cf. PAULY-WISSOWA, *Autolykos*, 4, art. de Judeich, qui considère Rhodia comme un qualificatif d'origine ; cela ne s'accorde pas avec la scolie.

(3) MEINEKE, *Hist. crit. com.*, p. 125.

(4) On peut y joindre probablement l'*Hyperbolos* de Platon, une des pièces auxquelles Aristophane semble faire allusion dans la parabase ajoutée aux *Nuées* en 418 ; Cf. *Scol. Thesmoph.* 808. Voy. KOCK, *Fr. com. gr.*, I, p. 643. — Les *Dèmes* d'Eupolis, joués entre 420 et 415, semblent avoir présenté le même caractère : la pièce était dirigée contre les stratèges nouvellement élus. GILBERT, *Beitraege*, p. 222 et suiv., suppose qu'il s'agissait d'Alcibiade et rapporte cette satire à l'année 419. Toutefois, les fragments ne fournissent aucun appui solide à cette conjecture. Dès lors, la portée générale de la pièce demeure incertaine : c'est pourquoi je ne la mentionne pas dans l'énumération ci-dessus.

vraiment l'esprit d'Archiloque qui animait alors la comédie athénienne, du moins en la personne de ceux de ses poètes qui ne préféraient pas se jeter dans la parodie mythologique ou dans la fantaisie pure. La comédie politique proprement dite, telle qu'on l'avait connue pendant la guerre d'Archidamos, mêlant la philosophie à la satire et visant à donner des leçons générales au peuple, se modifiait sous l'influence des circonstances ; mais elle ne se modifiait pas à son avantage.

Aristophane ne paraît pas s'être associé à cette tendance. A vrai dire, nous ignorons ce qu'il fit jouer entre 421 et 414, et rien ne nous autorise à penser qu'après la période de production active qui avait précédé, il se soit enfermé alors dans le silence. Mais, d'autre part, s'il eût produit en ce temps quelque œuvre importante de satire politique, il est peu vraisemblable que le souvenir en eût disparu entièrement. Nous devons croire plutôt que les pièces qu'il composa durant ces quelques années ne touchaient aux événements du jour qu'incidemment, et qu'elles appartenaient en général soit au genre de la critique littéraire ou de la parodie mythologique, soit à celui de la fantaisie pure. Il préludait ainsi à sa comédie des *Oiseaux*.

Un peu avant le moment où celle-ci fut représentée, une loi avait été portée, si l'on en croit les témoignages anciens, qui restreignait les libertés de

la comédie. L'auteur en était un certain Syracosios, politicien obscur, qui ne nous est d'ailleurs connu que par les allusions moqueuses des contemporains. La plus intéressante provient d'un fragment du *Solitaire* de Phrynichos, joué en 414. Le poète y souhaitait à Syracosios d'attraper la gale, « car, disait-il, il m'a ôté la faculté de mettre en comédie ceux que je désirais y mettre » (ἀφείλετο γὰρ κωμῳδεῖν οὓς ἐπεθύμουν). Le scoliaste d'Aristophane, qui cite ce fragment, ajoute : « *Il semble* que Syracosios ait fait passer un décret qui interdisait de mettre qui que ce soit en comédie, en le nommant (1). » On voit que cette affirmation se réduit à une conjecture, qui paraît uniquement fondée sur les vers de Phrynichos. Ceux-ci font visiblement allusion à un fait précis. Mais quel est ce fait ? Nous l'ignorons. Il faudrait savoir quels étaient ceux dont Phrynichos désirait alors se moquer, pour essayer de deviner comment Syracosios avait pu lui ôter le moyen ou l'envie de le faire. Dans tous les cas, le décret supposé est fort invraisemblable en lui-même. Les comédies jouées vers 414 abondent en noms propres et en allusions satiriques aux contemporains : les quelques fragments subsistants du *Solitaire* de Phrynichos en sont remplis (fr. 20, 21, 22). Le

(1) *Oiseaux*, 1297 : Δοκεῖ δὲ (Συρακόσιος) καὶ ψήφισμα τεθεικέναι μὴ κωμῳδεῖσθαι ὀνομαστί τινα.

texte du prétendu décret, tel qu'il est énoncé par le scoliaste est donc certainement inexact : il n'est d'ailleurs que la reproduction du décret de 440. Que reste-t-il, dès lors, de son témoignage ? Rien ou peu de chose : et le meilleur parti à prendre, pour apprécier les tendances d'Aristophane en ce temps, sera sans doute de n'en pas tenir compte (1).

(1) Le témoignage absurde du scoliaste d'Ælius Aristide (éd. Dindorf, III, p. 444), qui ne connaît pas Syracosios, et attribue une loi de ce genre à Cléon, n'ajoute vraiment rien à la valeur de celui que nous rejetons. En général, cependant, les modernes admettent l'authenticité du décret de Syracosios : Curtius (*Hist. gr.* trad., t. III, p. 345) attribue ce décret à l'influence des oligarques ; Ed. Meyer (*Gesch. d. Alterth.*, t. IV, p. 523) y voit l'œuvre du parti radical, ce qui est aussi l'opinion de Busolt (t. III, 2e partie, p. 1349). Autant d'hypothèses hasardeuses, fondées sur une conjecture d'un grammairien embarrassé.

II

Aucune pièce n'a donné lieu à des opinions plus diverses que les *Oiseaux*. Non pas en ce qui concerne sa valeur poétique : on s'accorde généralement à y reconnaître une des créations les plus charmantes du génie d'Aristophane. Mais, sur les intentions de l'auteur, il y a conflit entre les critiques, et ce conflit, né dans l'antiquité, ne semble pas près de s'apaiser. Sans entrer ici dans un détail qui serait infini et fastidieux, disons simplement que ces opinions divergentes peuvent se ramener à trois principales, qui comportent d'ailleurs elles-mêmes beaucoup de nuances (1). Les uns consi-

(1) On trouvera le résumé de cette polémique jusqu'à 1874 dans un article de Bursian, *Ueber die Tendenz der Vægel des Aristophanes*, Sitzungsberichte der Muenchener Akad., histor. phil. Klasse, 1875, p. 375. Il faut compléter son énumération en citant les *Histoires de la littérature grecque*, principalement celles de Bernhardy, de Sittl, de Bergk, de Christ, l'ouvrage de J. Denis sur la *Comédie grecque*, les *Histoires grecques* de Curtius et de Busolt, les *Beiträge* de

dèrent la pièce comme une fantaisie pure, parsemée seulement çà et là d'allusions moqueuses aux hommes et aux choses du jour, mais sans aucune portée générale. Les autres, au contraire, y voient une allégorie politique et morale, habilement construite autour d'un dessein de satire très réfléchi, qu'ils interprètent d'ailleurs diversement. D'autres enfin cherchent à garder un juste milieu entre ces deux partis pris qui se contredisent. Il est impossible de toucher à cette pièce sans intervenir dans ce conflit. Mais, après tout ce qui en a été dit déjà, il doit être permis de le faire brièvement, en ne s'attachant qu'aux observations vraiment importantes.

Ecartons tout d'abord une idée *a priori* qui serait de nature à nous tromper.

Quelques critiques ont posé en principe, ou ont admis implicitement, que toute comédie d'Aristophane devait avoir pour fondement une pensée satirique (1). C'est supprimer la difficulté en la résolvant d'avance. En fait, ce que nous savons de la comédie ancienne n'autorise en aucune façon une affirmation aussi absolue. Il paraît incontestable, au contraire, qu'il y a eu, dans la seconde moitié du v[e] siècle, à Athènes, nombre de comédies qui étaient

Gilbert, l'*Hist. de l'Antiquité* d'Ed. Meyer. J'ai, moi-même, touché à ce sujet dans l'*Histoire de la littér. grecque*, 2[e] éd. 1898, t. III, p. 546.

(1) J. Denis, *La comédie grecque*, tome, I, p. 437.

des œuvres de fantaisie pure, destinées seulement à amuser le public ; et rien ne prouve que le théâtre d'Aristophane ait fait exception à cet égard. Ce prétendu principe est donc sans valeur par lui-même, et c'est l'examen de la pièce qui peut seul nous éclairer sur sa portée.

Le point de départ de l'action est d'abord à considérer. Deux Athéniens, Pisétaïros et Evelpide quittent Athènes sans esprit de retour : ils déclarent qu'ils ne peuvent plus y vivre. Pourtant, ils reconnaissent que la ville est glorieuse et prospère (1) ; que lui reprochent-ils donc ? une seule chose : on y fait trop de procès : « Les cigales, dit l'un d'eux, ne chantent qu'un mois ou deux, perchées sur les branches ; les Athéniens, eux, chantent toute leur vie, perchés sur les procès. Voilà pourquoi nous nous en allons (2). »

Si l'on se rappelle que ceci a dû être écrit vers la fin de 415, il est difficile de ne pas rapprocher cette déclaration des témoignages de Thucydide sur l'état d'esprit des Athéniens en ce temps. C'est dans l'été de 415 qu'avaient éclaté successivement l'affaire des Hermès et celle des mystères. L'esprit soupçonneux de la démocratie athénienne avait été soulevé par

(1) V. 36 :

αὐτὴν μὲν οὐ μισοῦντ' ἐκείνην τὴν πόλιν,
τὸ μὴ οὐ μεγάλην εἶναι φύσει κεὐδαίμονα.

(2) V. 40.

ces faits. « On y voyait, nous dit l'historien, un complot organisé pour bouleverser l'Etat et pour abolir la démocratie (1). » Bien loin de s'apaiser par l'effet des préoccupations de la guerre de Sicile, ces défiances ne firent que croître pendant plusieurs mois, après le départ de la flotte, qui eut lieu au milieu de l'été (2). « Dans leur défiance universelle, dit encore Thucydide, ils accueillaient indistinctement toutes les dépositions ; et, sur la foi de gens sans aveu, ils arrêtaient et incarcéraient les hommes les plus honorables (3). » Et plus loin : « Chaque jour ne faisait qu'accroître l'exaspération de la multitude et le nombre des arrestations (4). » Il est vrai qu'un des détenus finit par se dénoncer lui-même et par faire des révélations, vraies ou fausses, sur l'affaire des Hermès, ce qui calma quelque peu l'inquiétude du peuple à ce sujet. Mais l'affaire des mystères resta plus longtemps ouverte et entretint l'agitation. Le peuple demeurait persuadé qu'elle émanait également d'une conspiration contre la démocratie, ourdie avec l'appui des ennemis du pays. A un certain moment, les citoyens passèrent la nuit en armes dans le temple de Thésée, s'attendant évidemment à un coup de main oligarchique, et, dans le même temps,

(1) Thuc., VI, 27, trad. Bétant.
(2) Thuc., VI, c. xxx.
(3) Thuc., VI, c. liii, même traduction.
(4) Thuc., VI, 60.

les Athéniens livraient aux démocrates argiens, pour être massacrés, quelques oligarques d'Argos qu'ils avaient en otages (1). On peut être certain, d'après cela, que les procès politiques durent se prolonger pendant toute la fin de 415, et peut-être au delà, c'est-à-dire justement lorsqu'Aristophane composait sa pièce. Cela étant, l'allusion paraît incontestable. Le mot de δίκαι, dans les vers cités, n'est pas opposé à γραφαί ; il ne désigne pas spécialement les procès privés ; il vise, indirectement au moins, toutes les procédures judiciaires alors en cours, même celles qui n'aboutirent pas à des procès. Aristophane a pu voir plusieurs de ses amis dénoncés, emprisonnés, interrogés. C'est ce régime de soupçons, de délations, d'enquêtes, de rigueurs arbitraires qui lui a inspiré l'idée de l'exode fantaisiste de ses deux Athéniens. La même année, au même concours, un autre poète comique, Phrynichos, mettait en scène son *Solitaire* (Μονότροπος), dont le titre révèle assez clairement l'intention. Le solitaire, lui aussi, devait fuir Athènes pour des raisons analogues. Dans la société que fréquentaient surtout les deux poètes, on estimait sans doute qu'Athènes n'était plus habitable. C'est ce qu'ils traduisaient l'un et l'autre en deux fictions différentes, inspirées d'un même sentiment.

Ainsi la politique est bien au point de départ de

(1) Thuc., VI, 61.

l'action. Mais cela ne veut pas dire que cette action tout entière soit le développement logique et continu de l'idée indiquée au début. N'avons-nous pas vu que, dans les *Cavaliers*, la donnée initiale de la pièce est empruntée à l'affaire de Sphactérie, et que, pourtant, cette affaire n'entre ensuite pour rien dans le développement de l'action? Une comédie d'Aristophane ne doit pas être traitée comme un raisonnement déductif ou comme une démonstration en règle.

Que cherchent nos deux exilés volontaires? un endroit où l'on puisse vivre en paix (τόπον ἀπράγμονα, v. 44). Ils vont prier un vieux roi d'Athènes, Téreus, métamorphosé, comme on le sait, en huppe (Ἔποψ) de vouloir bien le leur indiquer. En sa qualité d'oiseau, il a pu voir beaucoup de pays, et, en sa qualité d'homme, il est en état d'avoir une opinion. Les voici devant lui. Térée les interroge. « De quel pays êtes-vous? — Du pays où sont les belles trières. — Vous êtes donc des héliastes? — Oh! tout au contraire : nous sommes des antihéliastés (ἀπηλιαστά), — Mais, n'est-ce pas chez vous qu'on récolte cette graine? — En tout cas, on n'en trouve guère dans les champs (1). » L'idée entrevue tout à l'heure paraît ici un peu plus précise. Les deux amis ont l'âme rurale. La graine de procès n'est cultivée qu'à la ville. Et c'est pourquoi ils détestent la ville.

(1) *Oiseaux*, 108-111.



Mais comment vont-ils définir la cité idéale qu'ils cherchent ? Evidemment, si le poète a une intention fondamentale qui soit vraiment politique, c'est ici qu'elle doit se montrer. Or, notons leur première déclaration : ils ne veulent à aucun prix d'un Etat aristocratique (1). Est-ce là une simple parole en l'air, destinée à rassurer le public ? Nous n'aurions le droit de l'entendre ainsi que si la suite suggérait d'autres idées. Il n'en est rien. La vie que rêve Pisétaïros est une vie de bien-être, de plaisirs, de relations faciles, idéal passablement grossier, si l'on veut, mais nullement révolutionnaire (2). Il est vrai qu'il tient à ce que sa nouvelle patrie ne soit pas au bord de la mer, de peur de voir apparaître un beau jour la trière dite « la Salaminienne », apportant une citation en règle (3). Mettons que cette allusion au rappel d'Alcibiade implique un blâme ou un regret. Ce n'est, en tout cas, qu'un mot jeté en passant, qui n'a point d'influence sur l'action.

Le moment décisif de celle-ci, c'est la proposition de Pisétaïros et la série de discours par lesquels il la fait accepter des oiseaux. En d'autres termes, c'est la construction de Néphélococcygie. Ceux qui ont prêté au poète des intentions révolutionnaires,

(1) 125-126.
(2) 127-142.
(3) 147.

comme par exemple Kœchly (1), ont été frappés de cette invention qui leur a paru significative. Bâtir en imagination une cité neuve, n'est-ce pas faire entendre clairement que la cité existante doit être abolie et réorganisée de fond en comble? Cela serait en effet vraisemblable, si Néphélococcygie avait une constitution. Mais on a beau scruter et disséquer la fantaisie d'Aristophane, on n'en peut rien tirer de ce genre. Néphélococcygie n'a point de constitution. Pas un mot de l'organisation future des pouvoirs, des élections, du tirage au sort des magistrats, de la solde des juges ou de la limitation des droits civiques, c'est-à-dire de tout ce qui divisait alors les partis athéniens. Aucune de ces têtes légères ne manifeste la moindre ambition personnelle, la moindre tendance à l'oligarchie. Si même nous voulons à tout prix mettre des noms de choses réelles sur ces fantaisies, le peuple ailé nous apparaîtra comme une démocratie, on serait tenté de dire comme une démocratie d'étourneaux (2). Et celui qui les mène, Pisétaïros, n'a pas d'autres moyens d'action que ses discours, comme les simples démagogues athéniens. C'est un patron du peuple, προστάτης τοῦ δήμου, nulle-

(1) *Ueber die Vœgel der Aristophanes*, Zurich, 1857.

(2) Vous voyons au v. 1581 que, chez les Oiseaux, on met à la broche ceux qu'on soupçonne d'intentions mauvaises contre la démocratie. Que demander de plus?



ment un réformateur violent ni un aspirant à la tyrannie.

La ville une fois bâtie, il en écarte, il est vrai, bon nombre de gens dont l'espèce pullulait à Athènes : un poète lyrique, un marchand d'oracles, un géomètre faiseur de projets, puis un inspecteur en mission indéterminée et un fabricant de décrets. Ces deux derniers seulement ont un semblant de caractère politique. Vient, un peu plus tard, une seconde série : un fils prodigue et besogneux, qui songe à étrangler son père ; le poète Kinésias ; enfin un sycophante. S'il faut tirer de là quelques indications sur les réformes que méditait alors Aristophane, elles auraient consisté, comme on le voit, à éliminer les fâcheux et les coquins, au nombre desquels il comptait seulement trois produits spéciaux de la démocratie athénienne, l'Inspecteur, dont le rôle propre est de rançonner ses inspectés, le fabricant de décrets, auxiliaire discret des politiciens embarrassés, et enfin le sycophante, qui vit de dénonciations. De tels projets de réformes pouvaient paraître chimériques, mais ils n'étaient de nature à inquiéter aucun parti.

Faut-il attacher plus d'importance au mariage de Pisétaïros avec Royauté qui forme le dénouement de la pièce ? Et serait-on tenté par hasard de supposer, qu'à l'aide de cette fiction, Aristophane ait voulu suggérer aux Athéniens l'idée des avantages de la

monarchie ? Il faudrait donc qu'il eût constitué, à lui tout seul, le parti monarchique dans Athènes, car, de ce parti, nous ne trouvons d'ailleurs aucune trace dans l'histoire du temps. Cette absurdité devrait suffire à condamner toute supposition de ce genre, si d'ailleurs la pièce elle-même n'indiquait assez la vraie pensée du poète. La Royauté qu'épouse Pisétaïros n'est autre chose que le gouvernement de l'univers. Elle est fille de Zeus. Celui-ci, en abandonnant son sceptre aux oiseaux devenus les maîtres du monde, prend pour gendre leur représentant, afin de sanctionner cet abandon (1). Ce mariage se

(1) V. 1534, Prométhée dit à Pisétaïros :

ὑμεῖς δὲ μὴ σπένδεσθ', ἐὰν μὴ παραδιδῷ
τὸ σκῆπτρον ὁ Ζεὺς τοῖσιν ὄρνισιν πάλιν
καὶ τὴν Βασίλειάν σοι γυναῖκ' ἔχειν διδῷ.

Il est clair qu'ici le sceptre et la Royauté sont deux symboles équivalents. Ce qui a pu tromper quelques lecteurs, c'est la définition que Prométhée donne ensuite de Royauté. « Qui est-elle ? » demande Pisétaïros. « C'est, répond Prométhée, une très belle jeune fille, qui fabrique la foudre de Zeus, et tout le reste en même temps, les bons conseils, les bonnes lois, la sagesse, les arsenaux, les injures, le Colacrète, les trois oboles. — Elle est donc, dit Pisétaïros, son intendante en toute chose. — C'est précisément ce que je veux dire. » La pensée du poète, un peu subtile peut-être, semble être ici de définir, par des exemples amusants et facilement compris du peuple, le pouvoir absolu de Zeus. Voilà pourquoi, après avoir prêté d'abord à la Royauté des attributs abstraits et philosophiques, il la représente inopinément, dans le vers 1539,

rattache donc à la fiction toute fantaisiste de la revendication exercée par les oiseanx contre les dieux; elle n'a pas d'autre signification.

Des observations qui précèdent, il résulte que la pièce d'Aristophane ne vise certainement aucune réforme importante dans la constitution d'Athènes et qu'elle n'a même pas la prétention d'en suggérer aucune. Mais ne contient-elle pas néanmoins certains éléments satiriques d'une portée générale? C'est ce qu'il faut encore examiner.

comme disposant à son gré de tout ce qui dépendait à Athènes des chefs populaires.

III

Beaucoup de critiques y ont vu une allusion plus ou moins directe à l'expédition de Sicile et à l'état d'esprit qui lui avait donné naissance (1). Pour eux, le peuple des oiseaux est une image du peuple d'Athènes, il en a la légèreté, la promptitude à s'exalter, la crédulité enthousiaste, il forme des projets démesurés et il les exécute. Seulement, quelques-uns de ces critiques pensent que cette image est satirique, tandis que d'autres supposent que le poète, en la traçant, s'associait aux espérances de ses concitoyens.

Cette diversité même de sentiments montre assez combien il faut se défier de ces interprétations som-

(1) BERNHARDY, *Griech. Litterat.*, IIe partie, t. II, p. 657 ; DENIS, *Com. grecque*, p. 457 : « Il raille donc avec une grâce légère et charmante les vastes espérances et les ambitions infinies d'Athènes, sans proportion avec sa puissance réelle. » D'autre part, K. Kock (*Die Vœgel des Aristophanes*, Jahrb. f. klass. Philol., 1865, 1er Supplementband, p. 373-402) considère au contraire le poète comme converti à la politique guerrière et aventureuse.

maires et générales. Il est de fait que, si Aristophane a voulu se moquer des ambitions d'Athènes, son intention est demeurée bien obscure : car les oiseaux de sa comédie réussissent complètement dans leur entreprise. Et l'on ne saurait dire que leur succès seul est fantaisiste ; il y a autant de fantaisie dans la donnée première de leur projet que dans le développement qu'il prend ensuite. D'ailleurs l'intention qu'on lui prête est-elle vraisemblable ? A vrai dire, nous ignorons absolument ce qu'Aristophane a pu penser de l'expédition de Sicile. Mais, en admettant qu'il la tînt pour une folie, ce qui, après tout, n'a rien d'improbable, s'y serait-il pris de cette façon pour la critiquer ? La grande imprudence des Athéniens, ce qu'on pourrait appeler le signe caractéristique de leur politique en 415, ce fut d'oublier les ennemis qui étaient à leurs portes pour aller au loin en chercher d'autres (1). Or, les oiseaux ne font rien de semblable. Et, tout au contraire, si l'on accepte la donnée de la pièce, leur entreprise est fort bien conçue et parfaitement adaptée à sa fin. Allons même plus loin. Comment le peuple athénien se serait-il reconnu, au printemps de 414, dans ce peuple joyeux et léger, où l'on veut voir son image ? A coup sûr, l'expédition de Sicile avait excité et excitait encore de grandes espérances. Thucydide l'atteste expressé-

(1) Tchud., VI, c. x.

ment (1). Mais l'année 415 avait été triste et troublée. Les premières opérations à l'automne et durant l'hiver, sans être malheureuses, avaient révélé de sérieuses difficultés. Alcibiade était à Sparte, et les Lacédémoniens, au printemps de 414, se préparaient à secourir Syracuse et à reprendre la guerre. On le savait à Athènes, car les messages de Nicias ne dissimulaient rien (2), et, si le courage y demeurait entier, du moins les chimères avaient dû faire place à une résolution réfléchie. La satire qu'on prête à Aristophane aurait donc été en retard d'un an. On ne fait pas de la comédie d'actualité avec des moqueries déjà démodées.

Restent les deux rôles de Pisétaïros et d'Evelpide. Y a-t-il une intention politique, ou tout au moins morale, dans cette association du *Persuasif* et du *Confiant?* On l'a pensé généralement, mais ici encore, lorsqu'on a voulu préciser l'interprétation, on s'est divisé.

Pour les uns, Pisétaïros est le faiseur de projets, hâbleur, audacieux, qui dominait alors dans les hétairies oligarchiques, c'est l'organisateur de complots et de révolution ; Evelpide représente ceux qui l'approuvaient, l'admiraient et le suivaient. Comme les membres de quelques-uns de ces cercles, Pisétaïros est hardi, même contre les dieux, qu'il finit par met-

(1) THUCYD., VI, c. XXIV.
(2) THUCYD., VII, c. VIII.



tre de côté en leur donnant pour successeurs les oiseaux (1). Pour d'autres, le même personnage représente à la fois Alcibiade exilé et Gorgias. De même qu'Alcibiade conseillait alors aux Spartiates d'occuper et de fortifier Décélie contre les Athéniens, de même Pisétaïros conseille aux oiseaux de construire Néphélococcygie contre les dieux. Ou bien encore, ses promesses sont censées rappeler celles que le même Alcibiade faisait aux Athéniens pour les entraîner en Sicile (2). Quant à Gorgias, on croit retrouver le souvenir de son éloquence dans la faconde adroite et subtile de ce beau parleur, et l'on cite, à l'appui de cette conjecture, le chant tout épisodique du chœur sur la race malfaisante des Englottogastores, peuple barbare, qui s'appelle aussi, nous dit le poète, les *Gorgias* et les *Philippe* (3). Toutes ces hypothèses reposent sur l'idée que Pisétaïros possède une faculté de persuasion caractéristique. Cette idée est-elle exacte ? En réalité, beaucoup de personnages d'Aristophane lui ressemblent à cet égard d'une manière frappante. Dikéopolis, Agoracrite, Bdélycléon, Trygée, Lysistrate, Praxagora ont tous

(1) Bursian, *Ueber die Tendenz der Voegel des Aristophanes*, Sitzungsberichte d. Müncbener Akad., histor. philos. Klasse, 1875, p. 375.

(2) Suevern, *Ueber Aristoph. Voegel*, Abhandl. d. Berliner Akad, 1827, histor. philosoph. Klasse, p. 1-109 ; Blaydes, *Aves*, ed. major, 1882, p. xiij.

(3) *Oiseaux*, 1693-1703.

le même caractère entreprenant, la même volonté droite et décidée, et, à peu de chose près, la même subtilité inventive dans l'argumentation, la même adresse dans l'exécution. Les différences tiennent à l'action ; elles sont insignifiantes en comparaison des traits communs, sous lesquels nous croyons deviner la personnalité du poète lui-même. Et, dans la pièce que nous étudions, on ne voit pas trop comment, une fois la donnée acceptée, le personnage aurait pu être autre qu'il n'est.

Quant à l'irréligion, s'il y en a dans cette comédie, elle n'est pas spécialement dans le rôle de Pisétaïros, elle est bien plutôt dans l'action elle-même et dans la façon de représenter les dieux. L'action repose sur l'idée que la prétendue puissance des dieux est à la merci d'une révolte audacieuse ; les dieux eux-mêmes sont travestis en personnages ridicules. Asservis à leurs besoins, ils ne peuvent se passer des hommes, ni des femmes ; et, lorsqu'ils négocient avec les révoltés, ils choisissent pour ambassadeurs, d'abord un barbare stupide, qui ne comprend pas et qu'on ne comprend pas, puis Héraclès, sorte d'athlète lourdaud et gourmand, et enfin Poséidon, qui, étant leur chef, est obligé de les suivre. Tout cela nous paraît fort irrespectueux. Mais est-ce bien une satire des audaces de la pensée contemporaine ? Pour en décider, comparons Aristophane avec lui-même.

Dans les *Nuées*, nous le voyons signaler à son public la témérité impie des philosophes du temps et les conséquences qu'il en prévoit. Là, nul doute sur son intention, qui est manifestement satirique. Les théories qu'il attribue à Socrate sont réellement celles de quelques philosophes contemporains, plus ou moins altérées, mélangées, caricaturées, mais en somme reconnaissables. Quant aux conséquences, elles éclatent comme des réalités du jour, dans les actes de Phidippide autant que dans le plaidoyer de l'Injuste, et elles sont formellement imputées à Socrate. Dans les *Oiseaux*, rien de tel. Point de théorie ni de théologie philosophique. La cosmogonie de la parabase n'est qu'une amusante fantaisie, où se mêlent des réminiscences de l'orphisme, mais qui ne peut passer pour la satire d'un système quelconque. Ce qui constitue l'étoffe des plaisanteries du poète, c'est la mythologie elle-même, et non les théories de ceux qui passaient alors pour athées. De telle sorte que l'impiété qu'on serait tenté de voir dans la pièce, bien loin de pouvoir être considérée comme l'objet de ses critiques, lui serait au contraire imputable à lui-même. En fait, cette impiété n'existe pas. Elle se ramène à une façon de traiter les dieux qui était admise du public athénien, tout dévôt qu'il fût d'ailleurs, Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce point. La seule chose qui nous intéresse, c'est ce fait évident, que la manière dont Aristophane se

comporte à l'égard des choses religieuses dans les *Oiseaux* ne peut absolument pas être rapportée à une intention satirique, ni par conséquent à une arrière-pensée politique. Et il semble, au contraire, que jamais son esprit ne s'était montré aussi libre, aussi indépendant de toute préoccupation pratique, en cette matière délicate.

La conclusion de ces observations ressort d'elle-même. A coup sûr, la pièce des *Oiseaux* est pleine d'allusions éparses. A chaque instant, le poète sème, en passant, les traits de moquerie contre les personnes et contre les choses. On ne peut même pas méconnaître que certaines de ces moqueries n'aient un caractère général. Que les oiseaux, légers, étourdis, crédules, ressemblent souvent aux Athéniens, personne n'en disconviendra. Pisétaïros, de son côté, a quelques traits des politiciens du temps. Enfin, comme nous l'avons vu, le motif initial de l'action est une critique de l'état moral de la cité, de sa disposition aux soupçons et aux procès. Voilà la part qu'il convient de faire à la satire. Mais celle-ci ne pénètre pas la fiction elle-même en ce qu'elle a d'essentiel, elle ne s'incorpore pas à l'action. Nulle intention directrice, qui conduise la fantaisie. C'est la fantaisie, au contraire, qui est maîtresse et qui conduit l'invention.

Et ces allusions éparses, elles-mêmes, ne se ramènent pas à une tendance unique, à un parti pris

dominant. Aristophane a des épigrammes contre certains démagogues et contre certains travers démocratiques ; il en a contre Gorgias et Philippe et contre leurs adeptes ; mais il en a aussi contre l'aristocratie, contre les laconisants, contre les temporisations de Nicias (1) ; d'autre part, il encourage la jeunesse au devoir, et même au devoir militaire (2). Tout cela semble dénoter une liberté d'esprit remarquable, liberté que n'expliquerait aucunement une loi prohibitive, si l'on en admet l'existence. A coup sûr, la démocratie n'avait rien fait, depuis 421, pour désarmer la critique. Mais l'oligarchie, de son côté, ne semble pas avoir réussi, dans cette période, à exercer aucune influence durable ni même à produire au grand jour un programme politique qui pût être discuté. Les plus ardents de ses adeptes songeaient bien plutôt alors à s'organiser secrètement et à se tenir prêts pour les occasions. Les autres, surtout les jeunes, s'amusaient à scandaliser le peuple par des fanfaronnades d'impiété. Ni ces enfantillages dangereux ni cette politique de conspirations ne devaient plaire à l'esprit judicieux d'Aristophane. A mesure qu'il avançait en âge, il était moins en contact avec les cercles bruyants. Sa pensée comme son humeur inclinaient à la modération. Il jugeait les hommes et les

(1) *Oiseaux*, 637-8, 765, 813-815.
(2) *Oiseaux*, 1366.

choses de plus haut, et il obéissait à des idées plus générales. C'est ce que laisse deviner, si je ne me trompe, la comédie des *Oiseaux*, et ce qui est plus visible encore dans *Lysistrate*, jouée deux ans plus tard.

IV

Les témoignages anciens rapportent à l'année 411 deux des pièces subsistantes d'Aristophane, *Lysistrate* et les *Thesmophories*, mais ils ne nous font pas savoir quelle est celle qui fut représentée la première (1). Il est admis, toutefois, que *Lysistrate* fut jouée aux Lénéennes et les *Thesmophories* aux Dionysies (2). Cela résulte surtout d'un passage de *Lysistrate*, où le poète accuse Pisandre de vol (3). Il paraît impossible, en effet, d'admettre que cette injure ait été proférée au théâtre sous le régime oligarchique, lorsque Pisandre était tout-puissant.

Si *Lysistrate* fut représentée à la fin de janvier 411, elle dut être composée dans la se-

(1) *Lysistrate*, Argum. p. 4, Blaydes : ἐδιδάχθη ἐπὶ Καλλίου ἄρχοντος τοῦ μετὰ Κλεόκριτον. *Thesmophories*, schol. 190, 804, 841. Cf. Wilamowitz-Moellendorff, *Aristoteles und Athen.*, II, p. 343.

(2) Suevern, *Comm. de Nubibus*, p. 44. Cf. Blaydes, *Lysistrata*, Argumentum, p. 5.

(3) V. 490-492 : ἵνα γὰρ Πείσανδρος ἔχοι κλέπτειν χοἱ ταῖς ἀρχαῖς ἐπέχοντες, ἀεί τινα κορκορυγὴν ἐκύκων.

conde moitié de l'année 412. C'est donc dans les événements de cette année-là, ou dans ceux qui ont précédé de peu, qu'il faut chercher l'explication prochaine des intentions et des dispositions du poète.

Lorsque la nouvelle du désastre de l'armée de Sicile parvint à Athènes, vers la fin de septembre 413 (1), elle y produisit une explosion de colère, suivie d'une stupeur profonde (2). Toutefois, l'âme énergique d'Athènes réagit presque aussitôt. Il ne semble pas que personne ait alors proposé de conclure la paix. D'un commun accord, on se prépara virilement à la résistance, bien qu'on n'osât plus guère compter sur la victoire (3). En outre, le sentiment du danger eut pour effet d'apaiser les dissentiments et d'assagir la multitude. On constitua une magistrature exceptionnelle, celle des *Prohouloi*, chargés de prendre les mesures qu'exigeraient les circonstances, et on fit choix, pour l'exercer, de dix hommes âgés, que recommandait sans doute leur expérience (4).

Cet état des esprits paraît avoir duré pendant

(1) Thuc., VII, c. lxxix, 3.

(2) Thuc., VIII, c. i, 1-2.

(3) Thuc., VIII, c. i, 3 et c. xxiv, 5 : τοὺς Ἀθηναίους... οὐδ' αὐτοὺς ἀντιλέγοντας ἔτι μετὰ τὴν Σικελικὴν ξυμφορὰν ὡς οὐ πάνυ πόνηρα σφῶν βεβαίως τὰ πράγματα εἴη.

(4) Thuc., VIII, c. i, 3-4. Arist., *Rép. des Athén.*, 29,2. Bekker, *Anecd.*, I, 298. Cf. Ed. Meyer, *Gesch d. Alterth.*, t. IV, p. 558.

toute l'année 412. Les anciens partis avaient, pour ainsi dire, disparu. Si le peuple, en masse, restait attaché à ses institutions, il avait du moins pris en haine ses chefs ordinaires ; il se défiait des discoureurs, des exaltés, des faiseurs de promesses ; il sentait, confusément peut-être, mais fortement, le besoin d'une direction plus ferme et plus constante ; et, d'instinct, il se tournait vers ceux qui lui offraient les meilleures garanties de modération et de sagesse. Aussi les plus avisés des politiciens radicaux étaient-ils en train de se faire conservateurs. Pisandre, en particulier, se préparait à devenir, quand l'occasion s'en offrirait, un des restaurateurs de l'oligarchie (1). Mais les modérés, qui détenaient pour le moment l'autorité, ne songeaient pas plus que les ci-devant démagogues à traiter avec l'ennemi, probablement parce qu'ils en sentaient l'impossibilité (2). Les événements militaires de 412 ne modifièrent pas cette situation. Athènes put faire face aux dangers immédiats. Elle vit, il est vrai, une alliance menaçante se conclure entre ses ennemis et le roi de Perse, Da-

(1) Lysias, disc. 26, 9.

(2) Le parti oligarchique lui-même songeait d'abord à continuer la guerre (Thuc. VIII, 53, 63). Ce fut seulement après l'accomplissement du coup d'Etat, lorsqu'on eut renoncé à toute réconciliation avec Alcibiade et en même temps à l'appui de la Perse, qu'on essaya de traiter. Gilbert, *Beiträge*, p. 315-316.

rius II ; elle vit aussi de graves défections se produire parmi ses alliés et ses sujets, celles de Chios, d'Erythrées, de Clazomène (1), de Milet (2), d'autres encore ; mais ces défections ne furent pas simultanées, et elle réussit à en réprimer ou à en prévenir plusieurs, notamment celle de Lesbos (3). Solidement appuyée sur Samos, elle ne se laissa pas expulser de l'Ionie et elle tint ses adversaires en respect. Lorsque l'hiver arriva, ses affaires étaient, à tout prendre, en meilleur état qu'on ne pouvait s'y attendre. La plus grosse inquiétude venait du côté de la Perse, qui appuyait de ses subsides les Péloponésiens et qui leur promettait le concours d'une flotte. Or, c'était justement cela qui empêchait les politiques réfléchis de croire à la possibilité de traiter. Sparte avait la partie trop belle pour consentir à l'abandonner, sans avoir réduit son adversaire à l'impuissance.

Comment se fait-il donc qu'Aristophane ait conçu, justement alors, l'idée d'écrire une comédie en faveur de la paix ? Un poète comique pouvait, à la rigueur, lutter contre l'opinion prédominante ; mais, évidemment, à la condition de s'appuyer au moins sur une minorité nombreuse et influente. En janvier 411, nous ne découvrons pas, dans la masse du

(1) Thucydide, VIII, 14.
(2) Thucydide, VIII, 17.
(3) Thucydide, VIII, 22-23.

peuple athénien, une minorité de ce genre qui fût disposée à proposer la paix.

Cela est vrai. Seulement une comédie, et même une comédie à thèse, ne saurait être assimilée ni à un projet de loi, ni à une proposition ferme. C'est bien plutôt, par nature, une suggestion, qui ne tend pas nécessairement à un effet pratique immédiat. Le poète peut s'adresser à des sentiments profonds, qui sont réprimés et contenus pour le moment par des considérations impérieuses, mais qui attendent l'occasion de reprendre le dessus, et qui l'attendent même impatiemment. Et s'il éprouve personnellement ces sentiments, autant ou plus que n'importe qui, il est naturel qu'il désire les entretenir ou les fortifier, ou qu'il essaye même de démontrer à sa manière qu'après tout la réalisation n'en est ni aussi éloignée, ni aussi impossible qu'on le pense communément autour de lui. C'est là justement ce qu'Aristophane me paraît avoir tenté de faire dans sa *Lysistrate*. Qu'il l'ait fait d'ailleurs en dehors de toute influence du parti, c'est ce qui ressort de la conception de la pièce et de son développement, et ce qu'il faut essayer de mettre en lumière.

V

Un premier fait à noter, c'est qu'il n'y a mis en scène aucun parti, aucun groupe politique. Nous ne trouvons là ni chœur aristocratique comme dans les *Cavaliers*, ni représentant de la démocratie rurale, comme Dikéopolis ou Trygée, ni ennemi décidé des politiciens influents, comme Bdélykléon. Quels sont les porte-parole du poète ? Ce sont des femmes ; c'est avant tout Lysistrate, le chef du complot, l'organisatrice de l'entreprise, qui en règle le mouvement avec une fermeté si adroite, et, autour d'elles, ce sont des Athéniennes, des Béotiennes, des Lacédémoniennes. Elles sont rapprochées par un intérêt commun, qui n'est celui d'aucun parti, d'aucune cité spécialement, mais qui est, à proprement parler, un intérêt féminin. Elles détestent la guerre, parce que la guerre détruit la vie de famille, éloigne d'elles leurs maris et leurs fils, empêche les jeunes filles de se marier, inflige à toutes des alarmes, des angoisses, des deuils, et enfin parce qu'elle ruine leur œuvre propre, qui est de faire prospérer la maison,

et, par la maison, la cité, et, par la cité, la Grèce entière. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce sentiment hellénique si intéressant. Constatons seulement ici qu'elles le ressentent en tant que femmes, par l'effet du trouble douloureux apporté dans leur vie intime. Quant au moyen qu'elles emploient pour faire prévaloir leurs desseins, on sait, sans qu'il soit besoin d'insister, qu'il est le plus féminin qui se puisse imaginer. Car la prise de l'Acropole n'est qu'une fiction amusante, nécessaire pour engager l'action, mais que le poète abandonne à peu près, au cours de son développement. C'est dans leur volonté qu'elles sont retranchées bien plus que dans la citadelle. Et cette volonté n'a vraiment rien à faire ni avec l'oligarchie ni avec la démocratie.

Ainsi, par le choix de ses représentants, ou mieux de ses représentantes, le poète se place tout d'abord en dehors des partis, et il semble donner à entendre qu'il s'attache à un intérêt plus général et vraiment humain. Les allusions semées çà et là, de scène en scène, sont-elles en désaccord avec cette première indication ? Nullement. Car elles frappent indistinctement sur tous ceux qui troublent la cité au profit de leur ambition ou de leur cupidité.

Lorsque les vieillards s'apprêtent à ébranler la porte de l'Acropole à coups de bélier, ils réclament l'assistance des stratèges qui sont à Samos : « Quel est celui des stratèges de Samos qui veut nous don-

ner un coup de main (1)? » L'allusion est fort obscure. Les meilleurs commentateurs anciens, Didyme notamment, la rapportaient à Phrynichos, mais sans l'expliquer, ou bien, s'ils l'expliquaient, leur explication est perdue. Il nous manque ici une chronique détaillée, par mois et par jour. Le plus probable, je crois, c'est qu'on avait eu vent déjà, dans Athènes, des intrigues qui s'agitaient dans l'armée de Samos, des négociations avec Alcibiade, des divisions entre stratèges, et que le poète voulait faire dire à ses vieillards : « Quel est celui des stratèges sur lequel on peut compter pour défendre tout simplement l'intérêt public? » Il serait difficile, en tout cas, de tirer de là un semblant quelconque de profession de foi politique (2).

La scène de discussion entre Lysistrate et le Proboulos est, au point de vue des idées, la plus impor-

(1) V. 313 et scholie : Τίς ξυλλάβοιτ' ἂν τοῦ ξύλου τῶν ἐν Σάμῳ στρατηγῶν ;

(2) Gilbert. *Beitræge*, p. 299, suppose que les stratèges appartenaient *tous* au « parti de la guerre, » et que, par conséquent, les vieillards qui viennent chercher dans l'acropole de l'argent pour faire la guerre, devaient les considérer comme des alliés. Le public aurait-il pu deviner une telle énigme ? D'ailleurs, nous ignorons absolument si tous les stratèges étaient connus pour leurs dispositions particulièrement belliqueuses, et il faut reconnaître qu'*a priori* cela est peu vraisemblable. Ils appartenaient en général au parti modéré ou même à l'oligarchie (Voir Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1412).

tante de la pièce. Lysistrate y déclare, dès le début, que si elle s'est emparée de l'Acropole, c'est pour mettre l'argent en sûreté, « afin, dit-elle au magistrat, qu'il ne soit plus pour vous une cause de guerre ». — « Quoi, s'écrie le Proboulos interloqué, l'argent est cause que nous guerroyons? » — « Oui, reprend Lysistrate, et c'est à cause de l'argent aussi que tout s'est brouillé. Car il fallait à Pisandre une occasion de voler, à lui et à ceux qui ont l'esprit tendu vers les honneurs. Qu'ils fassent désormais tout ce qu'ils voudront; l'argent, dans tous les cas, ils ne l'auront plus (1) ».

On sait qui était Pisandre. Démagogue ambitieux, qui, à ce moment même, sentant tourner le vent, devenait, comme nous l'avons dit, un des fauteurs de la révolution oligarchique (2). Est-ce le démocrate, est-ce l'oligarque que le poète attaque ici? Il semble bien qu'au moment où la pièce fut représentée, l'assemblée où Pisandre, délégué par les oligarques de Samos, vint prêcher au peuple un changement de constitution, avait eu lieu déjà (3). Mais Pisandre ne se

(1) *Lysistrate*, 488-492.

(2) Lysias, disc. 25, 9.

(3) Thucydide, VIII, 53. L'historien ne donne pas de date précise. Il paraît même résulter de son récit qu'il y eut plusieurs délibérations dans l'assemblée. Mais Busolt (*Griech.Geschichte*, III, 2e partie, p. 1468, n. 2 et 1471, n. 1) a démontré, d'une manière probante, que ces délibérations eurent lieu dans le courant de janvier.

donnait pas pour un oligarque. En public, il affectait sans doute de rester attaché à la démocratie radicale, et il ne proposait son plan de réformes que comme une concession passagère à une nécessité impérieuse. Aristophane pouvait donc, à la rigueur, s'obstiner à ne voir encore en lui que le démagogue (1). Seulement il est associé, qu'on le remarque bien, à un groupe d'ambitieux, « qui ont l'esprit tendu vers les honneurs » (οἱ ταῖς ἀρχαῖς ἐπέχοντες). De qui s'agit-il ? Un autre passage est de nature à nous éclairer sur ce point. Plus loin (v. 574 et suivants), Lysistrate expose sa politique. Les hommes, pour bien faire, n'ont qu'à traiter la politique comme les femmes traitent la laine qu'elles veulent filer. « Tout d'abord, comme on lave la laine brute pour éliminer le suint, il faudrait chasser de la cité les coquins, vivement et à coups de verges, et se débarrasser des graines épineuses ; puis, carder énergiquement ces gens qui s'attachent les uns aux autres, qui se pressent et font masse autour des honneurs, et tirer, une à une, les têtes qui forment touffes... » Ces métaphores, que notre langue traduit mal, sont cependant claires, lorsqu'on y regarde de près, et elles l'étaient surtout pour les Athéniens. Ce que vise le poète, ce sont les associations politiques, constituées en vue d'agir sur les élections et sur les jugements,

(1) Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1461, note 1.

celles que Thucydide a caractérisées en termes plus explicites (1), et qu'on appelle communément les hétairies. Or, ces hétairies étaient presque toutes des groupes oligarchiques. C'est à elles que s'adressa surtout Pisandre pour opérer la révolution qu'il avait préparée. Il est donc bien vraisemblable que, dans le premier des deux passages cités, ceux que visait le poète, en parlant des ambitieux « qui ont l'esprit tendu vers les honneurs », c'étaient ces politiciens de l'oligarchie. En tout cas, c'est bien d'eux qu'il est question dans le second passage. Et, par conséquent, comme on le voit, c'est à tous les ambitieux, sans distinction de parti, qu'il s'attaque par la bouche de Lysistratè. S'il eût été partisan et complice de la révolution qui se préparait alors, un tel langage ne se comprendrait pas.

Le rôle même attribué au Proboulos montre bien à quel point Aristophane, en ce temps, était peu sous l'influence du parti oligarchique. On a vu plus haut dans quelles circonstances et avec quelle intention les *Probouloi* avaient été institués. Ce n'était rien moins qu'une magistrature démocratique. Et, en fait, lorsque la révolution oligarchique s'accomplit, Aristote nous apprend qu'on y associa les dix Probouloi en charge, par l'adjonction de vingt nou-

(1) Thucyd., VIII, 54 : τὰς ξυνωμοσίας, αἵπερ ἐτύγχανον ἐν τῇ πόλει οὖσαι ἐπὶ δίκαις καὶ ἀρχαῖς.

veaux élus qui complétèrent le collège (1). Les anciens étaient donc, même avant la révolution, les hommes de confiance de ceux qui la firent. Si Aristophane eût été de cœur et d'esprit avec eux, il devait ménager la considération de ces modérateurs, qui représentaient la sagesse. Est-ce ainsi que nous le voyons agir? Son Proboulos est une sorte de fantoche pompeux et risible, dont on se moque effrontément, que l'on berne, et que Lysistrate affuble même de sa cape, avant de lui démontrer qu'il n'entend rien aux affaires publiques. Gamineries de poète en joyeuse humeur, si l'on veut, mais, bien propres pourtant à nous montrer que ce poète n'était pas un dévôt de la religion oligarchique.

L'argument décisif des révolutionnaires de 411 fut, comme on le sait, que le régime de la démocratie radicale écartait d'Athènes toute possibilité de secours étranger, qu'il effrayait le grand roi et décourageait la bonne volonté d'Alcibiade. C'est le fond même du discours que Thucydide prête à Pisandre (2). Cet argument, peut-être un poète comique eût-il hésité encore à le mettre ouvertement sur la scène, en janvier 411, quand même il aurait soutenu les vues du parti. Mais, à coup sûr, il n'était pas impossible de l'insinuer, de lui faire un sort en quelque

(1) Aristote, *Rép. des Athén.*, c. xxix, 2.
(2) Thucyd., VIII, 58.

scène ingénieuse, à condition de prendre les précautions convenables. Rien de tel dans la pièce d'Aristophane ; pas même la plus légère suggestion en ce sens.

Tout concourt donc à caractériser sa tendance politique comme absolument indépendante. Et, si elle vise quelque réforme intérieure, c'est uniquement l'apaisement des haines, la renonciation aux partis pris, l'action commune des citoyens dans une bonne volonté mutuelle. Lorsque Lysistrate a dit comment elle entend carder la laine, elle ajoute : « Et alors, il faudra faire tomber dans la corbeille la bienveillance commune, et y mélanger les métèques, les étrangers même, s'ils nous sont amis, tous, jusqu'à ceux qui doivent au Trésor public, car, ceux-là aussi, il faudra les mêler aux autres ; et encore, par Zeus, les villes qui tirent leur origine de cette terre, il faudra s'arranger pour les reconnaître, car ce sont des flocons épars, tombés çà et là ; ramassons tout cela, apportons ici tout cela et mettons tout ensemble : nous en ferons alors une grosse masse, avec laquelle nous tisserons un manteau pour le Peuple (1) ». Voilà, au fond, toute la politique d'Aristophane dans *Lysistrate*. Elle laisse deviner un homme de paix et de concorde, fatigué des animosités réciproques, nullement désireux de révolu-

(1) Lysistrate, v. 579-586

tion, mais plutôt épris de tranquillité, et très sincèrement dévoué à la grandeur de son pays.

La question des réformes, en 411, était du reste subordonnée à celle de la guerre ou de la paix. Celle-ci dominait tout. Comment est-elle conçue et traitée dans *Lysistrate* ? Toute la pièce est animée et pénétrée d'un esprit de fraternité hellénique, qu'il est nécessaire de caractériser.

Sans remonter aux origines historiques de ce sentiment, il suffit de rappeler que, dans le cours du v[e] siècle, il s'était montré fort, malgré des dissidences sourdes ou violentes, au temps des guerres médiques et dans les vingt ou trente années qui suivirent. La confédération maritime de Délos, dans sa première période d'existence tout au moins, constitua vraiment une coalition nationale d'un grand nombre de cités grecques contre le barbare. Les rivalités qui surgirent ensuite refoulèrent ce sentiment, sans l'étouffer complètement. Privé d'influence dans le domaine de la politique, il se maintint dans celui de la littérature et des arts, parce que la poésie, l'éloquence, la philosophie, la haute culture en général se rattachaient par leur histoire à diverses parties de la Grèce et s'adressaient à tous les Grecs. Pendant la guerre du Péloponèse même, nous voyons Athènes visitée par des penseurs, des artistes, des novateurs en tout genre, qui devaient naturellement faire sentir, dans les cercles qu'ils

fréquentaient, la communauté profonde de l'idéal intellectuel et moral des Grecs et, par conséquent, l'avantage qu'ils auraient à vivre en bon accord. Ajoutons qu'en développant la douceur, l'humanité, ils contribuaient aussi à faire détester une guerre qui semait partout la ruine et la désolation. Aristophane, poète admiré et ami décidé de la paix, ne pouvait rester étranger à ces influences. Nous avons vu, plus haut, qu'en 421 déjà, dans sa comédie de la *Paix*, un sentiment hellénique incontestable se mêlait au sentiment dominant de sa pièce, qui était la joie de voir le paysan athénien rendu à ses travaux et rentrant ainsi dans son naturel. Mais si nous comparons, à cet égard, *Lysistrate* à la *Paix*, nous apercevons immédiatement combien, entre 421 et 411, ce même sentiment hellénique s'était développé dans l'âme du poète.

Dès le début, nous voyons que l'unité nationale est réalisée entre les femmes. La conjuration ne s'est pas recrutée dans Athènes seulement. Elle comprend des Béotiennes, des Péloponésiennes, puis la robuste lacédémonienne Lampito, qui n'est pas la moins décidée. Leur but déclaré, c'est de « sauver la Grèce tout entière », ὅλης τῆς Ἑλλάδος ἡ σωτηρία (1). Cette formule revient à plusieurs reprises, car elle exprime vraiment le fond de leur pensée ; il s'agit

(1) V. 29-30, 41 : κοινῇ σώσομεν τὴν Ἑλλάδα. Cf. 525.

d'arracher les hommes à une folie meurtrière, qui finirait par détruire le nom hellénique (1). Le chœur des femmes, il est vrai, est formé d'Athéniennes ; et ces Athéniennes s'adressent à la divinité de la cité (2), et elles proclament leur patriotisme (3). Leur plus vif désir est de servir par de bons conseils leur ville natale, à qui elles doivent tant, et aux fêtes de laquelle elles ont été mêlées dès leur enfance (4). Mais l'intérêt d'Athènes, pour elles, n'est pas séparable de l'intérêt commun des Grecs. C'est dans la paix, dans la concorde, non dans la guerre, qu'il doit trouver satisfaction.

Tels sont les principes : reste à les appliquer. Or, en pratique, le désir de la paix se traduit par des arrangements diplomatiques, c'est-à-dire par des concessions. Quelles sont les concessions qu'Aristophane conseille aux cités rivales pour acheter la paix ?

Il faut reconnaître que, sur ce point, le poète est loin d'être précis. La scène qui forme le dénouement de l'action représente une sorte de congrès idéal, où les sentiments ont plus de part que les négociations proprement dites. Lysistrate, choisie pour

(1) V. 342, πολέμου καὶ μανιῶν ῥυσαμένας Ἑλλάδα καὶ πολίτας. Cf. 523-526.

(2) V. 341 et suiv.

(3) V. 347, ἔνι δὲ φιλόπολις ἀρετὴ φρόνιμος.

(4) V. 637-648.

arbitre, fait approcher les députés de Sparte et ceux d'Athènes ; c'est Diallagé, la Réconciliation, personnifiée sous les traits d'une femme, qui les prend par la main. Elle y met une douceur féminine, que le poète signale comme une grande nouveauté (1). Et Lysistrate elle-même a, pour les amener à ses fins, des paroles douces et touchantes : « Puisque je vous tiens ici, je veux vous faire aux uns et aux autres de justes reproches. Vous qui arrosez les autels d'une libation commune, comme des frères que vous êtes, à Olympie, aux Thermopyles, à Pytho (et combien d'autres lieux sacrés pourrais-je énumérer, si je ne voulais abréger !) ; vous, aujourd'hui, en présence des barbares, nos vrais ennemis, vous, avec vos armées, vous tuez des Grecs, vous détruisez des cités grecques (2). » Communauté de race et communauté d'intérêt, religion nationale, union contre le barbare, autant de thèmes dont l'éloquence allait s'emparer et qu'on devait retrouver, trois ans plus tard, dans le célèbre discours prononcé par Gorgias à Olympie, probablement en 408 (3). Rapprochement instructif, car il permet de soupçonner dans quel milieu ils se sont formés. Lysistrate rappelle, en outre, les services que Sparte

(1) V. 1116, μὴ χαλεπῇ τῇ χειρί, μητ' αὐθαδικῇ, μηθ' ὥσπερ ἡμῶν ἄνδρες ἀμαθῶς τοῦτ' ἔδρων.

(2) V. 1128-1135.

(3) Ed. Meyer, *Gesch. des Altert.*, t. V, p. 333.

et Athènes se sont rendus mutuellement. Sparte a chassé les Pisistratides ; Athènes a prêté secours à Sparte, mise en danger par la révolte des Messéniens. Ces souvenirs, ces pensées doivent préparer les esprits, les incliner à la conciliation.

Vient alors l'arrangement proprement dit, qui est traité en plaisanterie. Athènes renoncera à Pylos ; cela seul semble sérieux (1). Quant aux concessions demandées à Sparte, elles se rapportent au golfe Maliaque, à Echinonte, à Mégare, mais elles sont travesties en équivoques obscènes et bouffonnes, sous lesquelles il est difficile de dire s'il y a quelque chose à retenir. C'est qu'évidemment le poète comique ne se croit pas qualifié pour déterminer les conditions de la paix. Il lui suffit de quelques noms, à titre d'exemples ou de suggestions ; il eût été ridicule de sa part d'aller plus loin et de vouloir se substituer aux négociateurs futurs, lorsque, ni d'un côté ni de l'autre, on n'avait encore fait de propositions.

Ce qui lui importe, ce qu'il considère comme sa tâche, c'est la préparation morale de la paix, c'est l'appel aux sentiments qui la rendront possible. Cet appel, nous venons de voir qu'il ne le fait au nom

(1) Auparavant, les vers 698-705 peuvent passer pour un conseil de renoncer aux décrets prohibitifs contre les importations des peuples voisins. Mais le conseil est tourné en bouffonnerie.

d'aucun parti. Il l'a conçu sous l'influence d'un sentiment plus hellénique qu'Athénien, et peut-être plus humain encore que purement hellénique. Il semble, à ce moment de sa vie, avoir eu douloureusement conscience du tort que la Grèce se faisait à elle-même en se déchirant de ses propres mains, et on croit deviner aussi qu'à sa répugnance ancienne et instinctive pour la guerre se mêlait alors un sentiment plus profond et plus noble, excité par ce qu'il considérait comme un crime de lèse-humanité.

Mais, ici, un doute surgit naturellement sur la valeur pratique, et même sur la moralité, de son dessein, doute qu'il est impossible d'éluder. Etait-ce bien à Athènes que ses suggestions devaient s'adresser ? Et le moment était-il opportun pour incliner les esprits à la paix, lorsqu'un effort désespéré paraissait commandé par la situation ?

Les questions de ce genre sont bien délicates à résoudre, lorsqu'on ne dispose que d'une information nécessairement insuffisante. Autant que nous pouvons en juger, ce n'était pas Athènes qui était alors la plus ardente à continuer la guerre. La confiance ne lui revint réellement qu'un peu plus tard, après les succès d'Alcibiade. En 411, elle aurait probablement accepté de traiter, si ses ennemis lui eussent offert des conditions compatibles avec son honneur. Mais ceux-ci, sentant leur supériorité, et d'ailleurs appuyés par la Perse, voulaient l'accabler,

en détruisant son empire maritime. C'était là une exigence à laquelle Athènes ne pouvait consentir, tant qu'il lui restait quelque espoir de reprendre le dessus. Aristophane sans doute n'aurait pas été d'un autre avis ; car Lysistrate, dans sa pièce, paraît bien vouloir maintenir la confédération maritime. N'est-ce pas le sens du passage, cité plus haut, où elle comparait les villes « issues d'Athènes » (τάς γε πόλεις, ὁπόσαι τῆς γῆς τῆσδ' εἰσὶν ἄποικοι) à des flocons de laine dispersés, qu'il s'agissait de ramasser et de réunir, pour en tisser un manteau au Peuple ? Mais ces villes, précisément, cherchaient alors à se détacher de la confédération : Chios, Milet, Lesbos avaient fait défection en 412. Le poète ne paraît pas s'être rendu compte de la gravité de ces faits. C'est par la douceur qu'il conseillait de les ramener et de les grouper. Il pouvait avoir raison de penser que l'arrogance et la dureté du peuple athénien avaient contribué à leur rendre sa domination odieuse. Seulement, le mal était fait, et c'était à coup sûr une grande illusion de croire qu'on pouvait le réparer, en pleine guerre, par une politique plus douce. En réalité, nous ne saurions guère décider aujourd'hui si la constitution d'une confédération d'Etats, égaux en droits, sous l'hégémonie nominale d'Athènes, fut jamais réalisable. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'une fois séparées de la métropole, les cités en question ne se seraient jamais rattachées

volontairement à elle. L'instinct d'autonomie était bien trop fort dans ces petites républiques, quelle qu'en fût d'ailleurs la forme, démocratie ou oligarchie (1).

Voilà, si je ne me trompe, ce qu'Aristophane ne comprit pas assez. L'inspiration de *Lysistrate* est généreuse et haute, mais elle est d'un poète quelque peu chimérique, qui, sans en avoir conscience, façonnait la dure réalité au gré de ses désirs et de ses rêves.

(1) C'est aussi l'opinion de Busolt, *Griesh. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1414 : il note très justement qu'après la guerre de Sicile, les alliés ne songeaient qu'à recouvrer leur liberté, en s'affranchissant de la domination athénienne, et qu'une politique de douceur aurait été alors considérée comme un signe de faiblesse.

VI

En la même année 411, aux Dionysies urbaines, par conséquent vers la fin de mars, fut jouée, comme nous l'avons dit plus haut, une autre pièce d'Aristophane, les *Thesmophories*. C'était le moment où Athènes, à la veille de la révolution oligarchique qui allait s'accomplir en mai, était sous le coup de la terreur que nous a décrite Thucydide (1). Trouve-t-on dans la comédie en question l'indice d'une sympathie du poète pour le parti qui préparait cette révolution ?

Dirigée principalement contre Euripide, et accessoirement contre Agathon, elle est étrangère à la politique. On ne peut même pas dire qu'elle y touche par le côté moral. Car Aristophane n'y censure pas Euripide comme exerçant une influence fâcheuse sur la société contemporaine. Il le représente simplement comme détesté des femmes, à cause du mal qu'il a dit d'elles. D'ailleurs, ce qu'a dit

(1) Thucydide, VIII, 66.

Euripide, il ne le traite pas de calomnie, tant s'en faut : il semble bien plutôt le prendre à son compte. De telle sorte qu'en définitive, toute la moquerie contre Euripide se réduit à lui faire jouer un rôle ridicule et à nous amuser des efforts qu'il fait pour arracher à la vengeance féminine son beau-père, Mnésiloque, qui s'est dévoué pour lui. Quant à la satire elle-même, qui semble au début être tournée contre lui, elle l'est en réalité contre les femmes. Satire de peu de portée d'ailleurs, qui s'en tient à des griefs convenus, sans viser à une réforme quelconque.

Nous pourrions donc passer ici complètement cette pièce sous silence, si l'on n'y rencontrait quelques allusions dont il est à propos de parler très brièvement, ne fût-ce que pour redresser certaines interprétations qui en ont été données.

La réunion tenue par les femmes est représentée par le poète comme une assemblée du peuple. Elle commence donc, ainsi que commençaient les assemblées, par une prière solennelle, que prononce le héraut. Cette prière, nous dit le scoliaste, contient certaines formules empruntées aux malédictions contre les Pisistratides et aux décrets autrefois rendus contre Hippias (1). Il paraît bien difficile de croire, là-dessus, que le public athénien fût assez au cou-

(1) Schol. *Thesmoph.*, 339.

rant de sa propre histoire pour saisir au passage la parodie de choses aussi anciennes. Nous devons plutôt admettre que ces formules étaient encore usitées, du temps d'Aristophane, dans certaines circonstances du moins, et que sa parodie se rapporte à des usages contemporains. Mais on est surpris d'y trouver une malédiction contre quiconque voudrait traiter avec le Mède (1). On sait, en effet, qu'au printemps de 411, la politique athénienne visait à détacher les Satrapes d'Asie-Mineure, et par conséquent le roi de Perse, de l'alliance péloponésienne, pour obtenir d'eux des subsides, c'est-à-dire en somme à s'allier avec eux. L'argument dont se servit Pisandre pour préparer le peuple à la révolution oligarchique fut précisément la nécessité où l'on se trouvait de recourir à la Perse et la défiance que le gouvernement démocratique inspirait à la grande monarchie d'Asie (2). Cet argument fit impression et décida les premières réformes (3). Il résulte de là qu'au moment où fut jouée la pièce d'Aristophane, on ne songeait guère à Athènes à maudire ceux qui « voulaient traiter avec les Mèdes ». Quelle fut donc la pensée du poète ?

M. de Wilamowitz, dans une très intéressante

(1) V. 336 (εἴ τις)... ἢ πικηρυκεύεται Εὐριπίδῃ Μήδοις τ' ἐπὶ βλάβῃ τινὶ τῇ τῶν γυναικῶν.

(2) Thucyd., VIII, 53.

(3) Thucyd., VIII, 54.

étude sur la date des *Thesmophories* (1), a émis l'opinion qu'en effet la majorité des citoyens, ceux qui faisaient la politique du jour, inclinaient vers la Perse, mais qu'il y avait encore des indécis, gens d'opinion moyenne, patriotes sincères et naïfs, qui restaient fidèles aux sentiments d'autrefois ; et c'est dans ce groupe qu'il range Aristophane (2).

L'explication serait bonne, si elle était nécessaire. Mais elle a le tort de prendre au sérieux ce qui est manifestement une plaisanterie. Le héraut maudit « quiconque traitera avec les Mèdes *pour nuire au peuple des femmes* ». Cette addition marque le ton de la phrase. Au moment où l'on songeait précisément à traiter avec le Mède, il a paru drôle au poète de ressusciter, sous forme bouffonne, une formule, peut-être abandonnée depuis peu, mais non oubliée encore, et qui contrastait d'une manière amusante avec les sentiments du jour. S'il eût voulu la faire regretter, il s'y serait, à coup sûr, pris autrement. Renonçons donc à chercher dans cette phrase un indice quelconque de ses sentiments politiques.

Plus loin, une seconde allusion, qu'on a prise également au sérieux, me paraît de même nature. Dans la parabase, les femmes, par la bouche du coryphée, soutiennent qu'elles sont bien supérieures aux

(1) Wilamowitz-Mœllendorff, *Aristoteles und Athen*, t. II, p. 343, *Die Zeit der Thesmophoriazusen*.

(2) Même ouvrage, p. 351.

hommes. — « En voulez-vous la preuve? » disent-elles ; « comparez quelques-uns de nos noms à quelques-uns des vôtres. » — Suit une série de rapprochements saugrenus, fondés sur des jeux de mots, qui atteignent le stratège Charminos, le démagogue Cléophon, d'autres encore. Puis, cette question : « Quant à Euboulé, quel est, parmi les sénateurs de l'année passée, celui qui se croit supérieur à elle, en transmettant sa charge à un autre (1)? » Le même savant a vu dans ces paroles une allusion au sénat de l'année 413-412, qui, en fait, s'était laissé dépouiller de son autorité au profit des « Probouloi », dont il a été question plus haut (2). Dans ce cas, Aristophane adresserait un blâme rétrospectif à la naïveté ou à la mollesse des démocrates. Mais le texte se prête-t-il à cette interprétation ingénieuse? Il y est question d'une transmission de pouvoir (παραδούς), nullement d'un abandon, et cette transmission s'est faite, non d'un corps constitué à un autre, mais bien d'un individu à un autre individu (παραδοὺς ἑτέρῳ). L'allusion se rapporte donc tout simplement à la transmission de pouvoir annuelle, par laquelle chaque sénateur sortant cédait la place à son successeur. A ce moment, ceux qui s'en allaient, ayant accompli leur charge en entier, pouvaient se

(1) *Thesmophories*, v. 808.

(2) Wilamowitz-Mœllendorff, *Aristot. und Athen*, t. II, p. 344.

juger eux-mêmes ou être jugés : méritaient-ils d'être comparés à Eubeulé, c'est-à-dire d'être qualifiés d'εὔβουλοι ? C'est la question que pose ironiquement le coryphée. Et s'il prend comme exemple le dernier sénat sorti de charge, la seule raison qu'il en ait, c'est vraisemblablement de donner à sa plaisanterie plus d'à-propos en l'appliquant à un fait tout récent. Il n'y a rien, là non plus, qui dénote chez lui une tendance plutôt qu'une autre.

Ces allusions écartées, il ne reste rien, dans les *Thesmophories*, qui ait un caractère politique. On en peut conclure, tout au moins, qu'Aristophane n'a pas voulu prendre parti dans les graves et douloureuses questions qui agitaient alors Athènes. Et cela semble impliquer que les tentatives révolutionnaires de l'oligarchie ne lui agréaient guère plus que n'avait fait autrefois la politique de la démocratie radicale (1).

(1) Busolt (*Griech. Gesch*, III, 2e partie, p. 1476, note 2) écrit que « la lourde atmosphère qui précède l'orage se reflète (spiegelt sich wieder) dans les *Thesmophories* ». J'avoue que je ne comprends pas à quoi ce jugement peut bien faire allusion.

VII

Entre 411 et 405, entre les *Thesmophories* et les *Grenouilles*, les sentiments politiques d'Aristophane se modifièrent-ils? Le seul document qui nous permette aujourd'hui d'en juger, c'est la comédie même des *Grenouilles*, jouée aux Lénéennes de l'archontat de Callias, c'est-à-dire vers la fin de janvier 405 (1). Mais, pour l'interpréter exactement, il faut rappeler en quelques mots les événements des années précédentes.

Si Aristophane ne semble pas s'être associé aux passions oligarchiques de 411, il est assez probable, en revanche, qu'il dut être pleinement satisfait du gouvernement des Cinq-Mille, qui succéda, dans l'automne de cette année, à celui des Quatre-cents. On sait quel éloge en a fait Thucydide, qui pourtant n'a guère coutume de mêler à son austère et sobre récit ni l'approbation ni le blâme. « Dans les premiers temps, dit-il, ce gouvernement me paraît avoir

(1) Argument I, fin.

été le meilleur qu'Athènes ait connu de mon vivant. Car c'était un mélange heureux d'oligarchie et de démocratie (1). » Le principe de cette constitution si admirée était de réserver la plénitude des droits civiques à ceux qui pouvaient s'équiper eux-mêmes (ὁπόσοι καὶ ὅπλα παρέχονται) et de n'attacher de salaire à l'exercice d'aucune magistrature (2). En somme, le pouvoir appartenait ainsi, à peu près exclusivement, aux propriétaires du sol, non pas aux plus riches, mais à cette démocratie rurale, de tendance conservatrice et modérée, dont Aristophane n'avait cessé, depuis ses débuts, de traduire les sentiments, et quelquefois les illusions ou les préjugés un peu naïfs.

Ce gouvernement dura peu. Dès l'année 410, et probablement à la suite de la destruction de la flotte péloponnésienne à Cyzique par Alcibiade, le peuple, rassuré, rétablissait la démocratie en son ancienne forme (3). L'influence passait de nouveau au parti radical, dont l'orateur le plus marquant était alors le fabricant de lyres Cléophon. Véritable successeur de Cléon, et fort semblable à lui par la violence, il

(1) Thucyd., VIII, 97.

(2) Même passage.

(3) Ed. Meyer, *Gesch. des Alterthums*, t. IV, § 712-713; Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1538. Décret de Démophantos, dans Andocide, *Mystères*, 96. Sur la date, voir Busolt, ouv. cité, III, 2e partie, p. 1541, note 1.

allait reprendre, après douze ans, le même rôle que celui-ci avait joué autrefois, et il devait le continuer jusqu'à la ruine d'Athènes, en 404 (1). On vit alors renaître les passions qui avaient paru éteintes. Ceux qui avaient appartenu, de près ou de loin, à l'oligarchie des Quatre-Cents, ceux qui l'avaient servie, ou qui passaient pour l'avoir favorisée, furent accusés par des dénonciateurs zélés. Condamnés à de lourdes amendes, beaucoup d'entre eux se virent ruinés ou furent privés de leurs droits civiques (2). Ainsi se reconstituait précisément le régime qu'Aristophane avait si hardiment censuré autrefois et qu'il continuait à tenir pour odieux.

Au dehors, tout marchait peu à peu vers la catastrophe finale. Les succès sur mer, quelquefois brillants et inespérés, étaient sans lendemain, parce qu'on n'avait plus ni la fermeté de volonté ni les ressources nécessaires pour les soutenir. Alcibiade, rentré dans sa patrie en triomphateur, en 408, après avoir remis l'Hellespont sous la domination athénienne, avait vu ses forces se dissoudre par la politique habile de Lysandre, que soutenait Cyrus ; et la défaite de son lieutenant Antiochos à Notion, devant Éphèse, au printemps de 407, avait à la fois

(1) Même ouvrage, t. IV, § 713.

(2) Un des documents les plus instructifs à cet égard est le *Discours pour Polystratos*, dans la collection des plaidoyers attribués à Lysias.

ruiné sa popularité et détruit les espérances d'Athènes. A la suite de cette défaite, on avait vu la flotte athénienne, pendant l'année 407, réduite à se diviser en de légères escadres pour une guerre de courses et de pillages, qui assurait du moins la solde et l'entretien des équipages. En 406, il est vrai, Athènes fit un grand et heureux effort pour secourir Conon, assiégé dans Méthymne; et la flotte qu'elle organisa en cette circonstance remporta une brillante victoire, en septembre de cette même année, près des îles Arginuses, entre Lesbos et la côte d'Asie. Mais cette victoire même ne fit que retarder la catastrophe. Quelques mois après, Lysandre, chargé de réparer la défaite de Callicratidas, avait reconstitué la flotte péloponésienne, tandis que les stratèges athéniens, peu sûrs de leurs équipages et sans doute effrayés de leur propre responsabilité, n'osaient prendre aucune initiative. Cependant la démocratie athénienne, sous l'influence de Cléophon, se montrait plus intraitable que jamais. Elle avait rejeté les propositions de paix que Sparte lui avait fait offrir après la bataille des Arginuses ; et, non contente de sacrifier les généraux vainqueurs à une superstition fanatique, que certains politiciens attisaient lâchement, elle se rendait odieuse par les mesures inhumaines qu'elle décrétait à l'égard des prisonniers ennemis (1).

(1) Ed. Meyer, *Gesch. des Alterthums*, t. IV, § 733.

C'est à ce moment, dans l'automne de 406, qu'Aristophane dut composer ses *Grenouilles*.

Les trois concurrents qui prirent part, en janvier 405, au concours comique des Lénéennes, étaient : Aristophane, qui obtint le premier rang; Phrynichos, qui fut classé le second avec une pièce intitulée les *Muses* ; Platon enfin, qui n'eut que le troisième rang, avec son *Kléophon*. Le titre de cette dernière comédie, dont nous ne savons d'ailleurs que fort peu de chose, est digne de remarque. Il prouve qu'un poète pouvait alors, comme autrefois, malgré l'exaspération des esprits, s'attaquer directement au véritable chef du gouvernement, à l'inspirateur de la politique du jour ; et les rares fragments du *Kléophon* attestent sûrement combien l'invention en était injurieuse. C'est un fait dont il importe de tenir compte pour apprécier la modération relative d'Aristophane.

Certes, il y a, dans les *Grenouilles*, de vives attaques personnelles contre les démagogues, et la pièce a même, dans son ensemble, une portée satirique qu'il ne faut pas méconnaître. Mais ces attaques personnelles sont dispersées, ce sont des traits lancés en passant, et la satire générale vise l'état moral de la cité tout entière, mais non ses chefs ou ses conseillers.

Notons tout d'abord l'attitude du poète à l'égard de Cléophon. Vingt ans auparavant, à n'en pas

douter, c'est contre lui que la pièce aurait été dirigée, contre lui personnellement ou contre sa politique. Dans les *Grenouilles*, il n'est nommé qu'en passant. Le chœur, au début de la parabase (v. 674-685), se moque de son bavardage, de son origine étrangère, attestée par son langage, et il lui prédit une condamnation prochaine, qu'il souhaite manifestement de toute son âme. A la fin, Eschyle est chargé de débarrasser de lui la cité (v. 1500 et suiv.). Voilà tout. D'autres démagogues, Archédémos, Archinos, Agyrrhio sont visés incidemment par des allusions satiriques de nature analogue (v. 367-8, 416, 588). Ailleurs, Cléon, mort depuis seize ans, et Hyperbolos, mort depuis cinq ans, sont représentés plaisamment, aux Enfers, comme les protecteurs du petit peuple (v. 569-570). Tout cela est, en somme, assez inoffensif. D'autre part, Aristophane lance des traits mordants à Théramène, dont la tendance politique devait pourtant se rapprocher fort de la sienne, mais qui avait lâchement rejeté sur ses chefs la responsabilité qui lui incombait dans l'affaire des Arginuses (v. 540 et 967-970). Ces passages et quelques autres du même genre, plus obscurs pour nous, sont l'indice de sentiments particuliers qui méritent d'être notés. Mais leur peu d'importance relative suggère la pensée qu'Aristophane, alors, était moins disposé qu'autrefois à considérer tel ou tel politicien comme l'auteur principal des malheurs publics, quelque

jugement qu'il portât d'ailleurs sur lui. Derrière l'action individuelle, il entrevoyait des causes plus générales et plus profondes, que sa pièce tendait à mettre en lumière.

Ce n'est même plus aux institutions, ou à leur déformation, qu'il s'en prend, comme il l'avait fait autrefois dans les *Cavaliers* ou dans les *Guêpes*. Tout au plus pourrait-on noter un mot piquant sur la « diobélie », mot qui est plutôt une plaisanterie amusante qu'une critique (v. 141) (1). Simple détail, sans importance. L'intention fondamentale est de tout autre nature.

Elle apparaît surtout dans la comparaison entre Eschyle et Euripide, qui forme le sujet de la pièce. On sait que cette comparaison, tout au désavantage d'Euripide, est à la fois littéraire et morale. Mais la partie morale semble bien l'emporter pour le poète sur la partie littéraire, et là est précisément la nouveauté de son point de vue. Depuis bien longtemps, il s'était monté l'adversaire décidé d'Euripide ; il se moquait déjà de lui dans les *Acharniens*, la plus

(1) Le scoliaste y voit à tort une allusion au salaire des juges, qui n'a rien à faire ici. Le poète se borne d'ailleurs à noter combien cette petite somme a de puissance, chez les morts, comme chez les vivants. Sur la diobélie, voir Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1544 : c'était un secours quotidien de deux oboles accordé par l'Etat aux citoyens pauvres ; ce secours fut institué en 410, sur la proposition de Cléophon.

ancienne de ses comédies que nous ayons conservée ; et il avait continué à s'en moquer dans les *Nuées*, dans la *Paix*, dans les *Thesmophories*, sans parler des pièces perdues. Dans toutes ces moqueries, c'était surtout l'art d'Euripide, ses effets dramatiques, qui étaient tournés en dérision. Son influence morale n'était notée qu'incidemment. Ici, tout au contraire. Au point de vue de l'art, on pourrait, d'après la comédie, hésiter entre les deux poètes. Bien qu'Aristophane semble préférer Eschyle, il n'est pas sans faire rire son public de son archaïsme et de sa grandiloquence obscure. Et, d'autre part, tout en se moquant de certains procédés d'Euripide, il reconnaît, par les déclarations de Dionysos, la séduction qu'il exerçait sur les esprits. Au contraire, pour ce qui est de l'influence morale, le contraste est aussi décidément que possible à l'avantage d'Eschyle. Il semblerait presque, à écouter le poète comique, que les victoires des guerres médiques eussent été son œuvre, tandis que le triste état des affaires d'Athènes, en 405, devrait être imputé à Euripide.

« Vois, dit Eschyle à Dionysos, quel peuple je lui ai transmis, lorsqu'il débutait ; des hommes de cœur, hauts de quatre coudées, des citoyens qui ne se dérobaient pas au devoir (μὴ διαδρασιπολίτας), non pas, comme aujourd'hui, des esprits mercantiles, dissimulés et retors. » Et il rappelle quel souffle guerrier animait sa tragédie des *Sept :* « Quiconque la voyait

devenait amoureux de la guerre. » Il enseignait ainsi aux Athéniens à vaincre toujours leurs ennemis, en leur mettant au cœur le désir des belles actions (1026-7). Il leur offrait en exemple des héros, avec lesquels chacun des spectateurs songeait à rivaliser, au premier appel de la trompette (1041-2). Voilà ce que les Athéniens aimaient alors et ce qu'ils auraient dû continuer à pratiquer (v. 1025). Au lieu de cela, ils ont prêté l'oreille aux fictions séduisantes et corruptrices d'Euripide. Et celui-ci, en leur montrant une humanité moralement amoindrie, a aussi amoindri et diminué leurs âmes (v. 1062 et suivants) : les riches ne veulent plus sacrifier leur richesse pour la patrie (v. 1065-6) ; les jeunes gens ne songent désormais qu'à apprendre l'art de discourir, ils ont abandonné la palestre pour faire la débauche, et les gens de mer eux-mêmes, autrefois rudes et disciplinés, deviennent des bavards subtils qui entendent discuter avec leurs chefs (v. 1069-1073). Il en résulte que la cité s'est remplie de scribes subalternes et de bouffons qui trompent le peuple par leurs singeries (v. 1083-1086).

Cette démonstration brutale du vieil Eschyle forme le centre de la pièce. On ne peut guère douter qu'elle n'exprime, en tenant compte de l'hyperbole comique, la pensée même du poète. Or, la rudesse et la gravité de ces reproches sont de nature à causer quelque surprise. Entre 413 et 404, Athènes semble



avoir fait preuve d'une énergie désespérée. On pouvait la croire abattue après le désastre de Sicile : elle n'avait plus ni flotte ni armée. Et pourtant, pendant neuf ans encore, elle tient tête à ses ennemis. Ni les défaites ni les défections ne peuvent la décider à capituler. A deux reprises, en 408 et en 406, elle paraît presque sur le point de reprendre l'avantage. Et cette résistance indomptable, elle la poursuit jusqu'à épuisement complet, au prix des plus pénibles sacrifices. Jamais peut-être, à aucun moment de son histoire, elle n'a montré une volonté plus forte ni une vaillance plus obstinée.

Est-ce donc à dire qu'Aristophane se soit trompé, qu'il ait signalé, sous l'influence d'un préjugé, des vices tout imaginaires? Cela est peu croyable, de la part d'un esprit qui s'était révélé souvent comme singulièrement perspicace. Il faut prendre garde ici de se laisser abuser par certaines apparences.

Rien n'est plus frappant, dans la conduite des Athéniens en ce temps, que le caractère brusque, et pour ainsi dire soudain, de leurs décisions. Toutes les fois que le danger les presse, une sorte d'exaltation désespérée s'empare d'eux ; ils font alors un effort extraordinaire, qui les tire d'affaires pour quelque temps ; mais cet effort n'est jamais soutenu. Au fond, on croit voir qu'ils ne se sont jamais rendu compte nettement des conditions du succès. Ce succès était-il possible? On peut en douter. En tout cas, on

n'avait quelques chances de l'atteindre, qu'à une condition ; il fallait d'abord en apprécier les immenses difficultés, et, si on voulait décidément tenter de les surmonter, il fallait ensuite mettre au service de cette politique une continuité d'efforts et de sacrifices qui supposait un dévouement absolu et constant de tous les citoyens à la chose publique. Ce dévouement était justement ce qui manquait. Dans l'assemblée, aux jours de péril exceptionnel, les plus énergiques ou les plus violents entraînaient les autres, moitié par l'exaltation, moitié par l'intimidation. Ainsi étaient votées les résolutions désespérées, qui devaient bien ensuite s'exécuter, malgré les regrets et les faux-fuyants. C'étaient en quelque sorte les convulsions du patriotisme. Beaucoup d'intérêts privés y trouvaient d'ailleurs leur compte. Car le dénuement dans lequel on vivait alors faisait qu'un grand nombre de pauvres, enragés de misère, saisissaient l'occasion de toucher une solde, aux dépens des alliés qu'on rançonnait et des ennemis qu'on pillait. Mais tout cela n'empêchait pas que le véritable sentiment civique ne fût en décadence.

Il faudrait rejeter absolument les témoignages de Thucydide, de Xénophon, de Platon, pour méconnaître combien l'individualisme s'était développé en Grèce, et surtout à Athènes, depuis le commencement de la guerre du Péloponèse. Il avait envahi d'abord les classes supérieures sous l'influence de la

sophistique. Beaucoup d'esprits hardis, en cherchant les fondements de la loi et de la morale, avaient cru découvrir qu'elles reposaient sur l'intérêt personnel. Et, mettant leurs principes d'accord avec leurs découvertes, ils avaient fait de l'intérêt personnel, souvent compris d'ailleurs assez grossièrement, la règle même de leur vie. De telles idées, une fois énoncées, descendent vite de classe en classe. La morale un peu molle du siècle suivant, celle que Démosthène laisse deviner, celle qu'a représentée la comédie nouvelle et qui a trouvé sa formule dans l'épicurisme, ne s'expliquerait pas, historiquement, sans cette révolution latente qui s'est opérée au temps d'Aristophane. Il en a été le témoin et il en a senti, au moins vaguement, la gravité et les causes. Eschyle et Euripide représentent pour lui, dans les *Grenouilles*, deux états d'esprit par lesquels Athènes avait passé successivement. Euripide, dans ce contraste condensé et nécessairement outré, c'est l'intellectualisme inquiet, épris d'analyse, incapable au fond de se satisfaire lui-même, mais affaiblissant la discipline morale, faute de pouvoir lui assigner une raison d'être incontestable ; et, par suite, donnant l'essor aux instincts égoïstes que gênent les exigences sociales.

Faisait-il d'ailleurs en cela œuvre d'opposition à la démocratie ? Il paraît impossible de le soutenir. La tendance qu'il censurait avait été plutôt aristocra-

[illegible] dans ses origines. Peu à peu, elle était devenue un organe aristocratique [illegible] [illegible] sans faire [illegible] le [illegible], mais, en fait, l'aristocratie [illegible] sa part de ses [illegible] pour [illegible] moins que le peuple. [illegible] dans ses conséquences, elle [illegible] plus contraire [illegible] à la démocratie qu'à l'aristocratie, si [illegible] le grand [illegible] est celui qui peut [illegible] à l'intérêt [illegible]. En réalité, l'inspiration profonde des *Grenouilles*, en ce qu'elle a d'essentiel, est bien plutôt morale et sociale que proprement politique.

VIII

Il est vrai que, dans la même pièce, à côté de cette thèse générale, il y a des conseils plus précis, plus immédiatement pratiques, qui ont un caractère un peu différent. Nous avons maintenant à les examiner en terminant.

Voici d'abord la célèbre parabase, si admirée des contemporains, selon le témoignage de l'auteur anonyme de l'argument : il nous apprend qu'elle valut à la pièce l'honneur exceptionnel d'une seconde représentation, attestée par Dicéarque (1). C'est le groupe des initiés, formant le chœur, qui s'y adresse au public par la bouche du coryphée, et leur caractère même prête à leurs conseils quelque chose de grave et de religieux que le poète s'est plu à faire ressortir. Evidemment, il n'a pas voulu que ces pensées eussent l'air d'être le programme d'un parti. Il les présente comme une sorte d'enseigne-

(1) Argument : οὕτω δὲ ἐθαυμάσθη διὰ τὴν ἐν αὐτῷ παράβασιν ὥστε καὶ ἀνεδιδάχθη, ὥς φησι Δικαίαρχος.

ment sacré, inspiré par l'amour désintéressé du pays à des hommes qui en conservent pieusement les plus augustes traditions, enseignement qui est même comme associé à la célébration des mystères.

« Il est juste, disent-ils, que le chœur sacré (τὸν ἱερὸν χορὸν) donne à la ville de bons conseils et de bonnes leçons. En premier lieu, nous sommes d'avis de rétablir l'égalité entre les citoyens et de faire cesser la terreur (ἐξισῶσαι τοὺς πολίτας κἀφελεῖν τὰ δείματα). Et si quelqu'un a commis une faute, trompé par les intrigues de Phrynichos, je dis qu'il doit être permis à ceux qui ont alors failli de se décharger des accusations et d'abolir leurs fautes antérieures (αἰτίαν ἐκθεῖσι λῦσαι τὰς πρότερον ἁμαρτίας) (1). » Premier avis, dont la portée est claire. Aristophane réclame ici au nom d'une classe nombreuse de citoyens qui étaient alors traités en suspects (2). Il s'agit de tous

(1) 686-690. Αἰτίαν ἐκθεῖναι est obscur pour nous. Ce verbe s'appliquait proprement à un navire qui débarquait ses passagers ou ses marchandises (Soph. *Philoct*, v. 5). Aristophane compare, je crois, les suspects, chargés d'une accusation vague dont il leur est impossible de se décharger, à des navires qui n'auraient pas l'autorisation de mettre à terre ce qu'ils portent.

(2) Voyez les discours 20 et 25 de Lysias, et GILBERT, *Beitræge*, p. 353. Je crois d'ailleurs, comme on peut le constater, par la traduction donnée ci dessus, que Gilbert n'a pas saisi très exactement le sens précis des expressions du texte.

ceux qu'on soupçonnait d'avoir été favorables à l'oligarchie de 411. On ne leur intentait pas d'accusation formelle sous ce chef, qui n'aurait pu donner lieu à une action légale ; mais on les écartait des fonctions publiques, ou même on les citait en justice sous des prétextes quelconques, et les tribunaux démocratiques les accablaient d'amendes. Ainsi menacés sans cesse de la ruine, de la prison, du déshonneur, sans pouvoir jamais se justifier du grief fondamental, mais inavoué, qui pesait sur eux, ils subissaient un véritable régime de terreur. C'est cet état de choses, odieux et lamentable, propre à perpétuer les haines, à entretenir les divisions dans la cité, que le poète signale courageusement dans ce passage, avec une modération et une franchise qui lui font grand honneur. Qu'il eût des amis dans cette classe persécutée, cela n'est pas douteux, et cela, en somme, importe peu pour apprécier son langage. Car il ne demande ici que la justice et l'égalité : ce qu'il réclame pour eux, c'est le droit de se justifier, et, si leur justification est admise, celui de redevenir des citoyens comme les autres. A moins de prétendre qu'une défiance haineuse doit être la disposition normale d'une démocratie, il est difficile de nier que son conseil ne fût conforme au bien public.

Le coryphée continue : « Je dis, en second lieu, que personne, faisant partie de la cité, ne doit y

être diminué dans ses droits civiques (εἶτ' ἄτιμον φημὶ χρῆναι μηδέν' εἶν' ἐν τῇ πόλει). Car, n'est-ce pas une chose honteuse? Quelques-uns ici, pour avoir pris part à une seule bataille navale, sont mis au rang des Platéens et deviennent maîtres, d'esclaves qu'ils étaient. Et certes, bien loin de blâmer le moins du monde cette récompense, je l'approuve, au contraire, et c'est même la seule chose sensée que vous ayez faite. Mais, après cela, à ceux qui ont tant de fois combattu sur mer avec vous, comme leurs pères l'avaient fait avant eux, et qui sont de votre race, ne convient-il pas que vous accordiez rémission pour un seul acte malheureux, lorsqu'ils vous le demandent (1). » Ceux dont il est maintenant question, ce sont les citoyens qui avaient servi comme hoplites en 411, sous les Quatre-Cents, et qui étaient alors restés dans Athènes. Nous savons, par un témoignage d'Andocide, que, frappés d'atimie *partielle*, ils avaient été privés du droit de parler dans l'assemblée et de faire partie du Sénat (2). Ce que de-

(1) 693-699.

(2) ANDOCIDE, *Mystères*, 75. Le vers 693 me paraît avoir été mal compris en général, et notamment par GILBERT, *Beitræge*, p. 352-4. Aristophane ne peut pas demander qu'il n'y ait plus d'ἄτιμοι dans Athènes ; car l'atimie était prononcée souvent pour des causes auxquelles il n'avait aucune raison de s'intéresser. Il demande, ce qui est fort différent, qu'il n'y ait plus d'ἄτιμοι *parmi les citoyens* (ἐν τῇ πόλει), c'est-à-dire qu'on ne puisse pas être frappé d'atimie partielle tout en restant citoyen.

mande Aristophane, c'est donc l'abolition de cette peine, qui, en effet, après six ans, ne pouvait se justifier en aucune façon et n'était propre qu'à perpétuer douloureusement le souvenir des anciennes divisions. Réconciliation sincère et cordiale en face du danger imminent, voilà l'article essentiel de son programme, celui qu'il énonce en terminant ce développement : « Apaisez donc votre colère, ô vous que la nature a faits très avisés ; cherchons ensemble, de bon cœur, à nous gagner tous nos frères en les reconnaissant comme citoyens sans restriction, s'ils combattent avec nous sur les vaisseaux d'Athènes. Car si nous persistons à les humilier, si nous prêtons à notre cité un dédain arrogant, et cela lorsque nous sommes livrés à la fureur des flots, je crains bien que plus tard nous ne paraissions guère raisonnables (1). »

La seconde partie de la même parabase va plus loin : elle peut paraître constituer une véritable revendication en faveur d'un parti. La voici en entier : « Souvent nous nous sommes dit que la ville traitait ses citoyens les mieux élevés (τοὺς καλούς τε κἀγαθούς) comme elle traite sa vieille monnaie relativement à ses nouvelles pièces d'or. Nos vieilles pièces, qui n'étaient certes pas de mauvais aloi, mais qui étaient bien les plus belles de toutes, les seules loyalement

(1) V. 700-705.

frappées, reconnues comme excellentes partout chez les Grecs et chez les barbares, nous ne les employons plus, et nous leur préférons ce mauvais cuivre monnayé tout récemment et si mal frappé. De même, ceux de nos concitoyens que nous savons être de bonne race et de bonne conduite, hommes justes et bien élevés, dont l'éducation s'est faite dans les palestres, dans les chœurs et dans la discipline des muses, nous les traitons avec mépris. Et, au contraire, les gens de mauvais aloi, étrangers, race d'esclaves, misérables nés de misérables, nous les employons à tout, Athéniens d'hier, dont la ville autrefois n'aurait pas voulu même comme de victimes expiatoires. Croyez-moi, insensés, changez de conduite et employez de nouveau les honnêtes gens. Si vous réussissez, ils vous feront honneur. Dans le cas contraire, les bons juges diront du moins de vous qu'en naufrageant, s'il faut faire naufrage, vous ne vous êtes pas raccrochés à un mauvais bois (1) ».

Pour apprécier tout à fait sûrement la portée de ces paroles, il faudrait connaître les détails de l'histoire intérieure d'Athènes, en ce temps, bien mieux que nous ne les connaissons. Mais, à défaut de faits précis, il y a du moins des vraisemblances dont nous avons à tenir compte.

Ce qu'Aristophane reproche ici au peuple, c'est

(1) V 718-737.

d'exclure systématiquement des affaires publiques toute une classe de citoyens, et cela en raison de leurs qualités mêmes. A tort ou à raison, il attribue à la démocratie de 405 un parti pris de défiance à l'égard des gens bien élevés, et une sorte de propension instinctive vers les politiciens du type contraire. Quant au conseil qu'il donne, il ne vise pas les institutions, mais simplement la façon de les mettre en pratique. Il voudrait que le peuple prêtât plus volontiers l'oreille, dans les assemblées, aux hommes que de solides intérêts de famille, de vieilles traditions domestiques et des affections innées attachent au sol de la patrie, et qu'il les choisît comme stratèges ou comme négociateurs. Si ses intentions eussent été révolutionnaires, s'il eût conçu le secret dessein de substituer l'oligarchie à la démocratie, il est difficile d'admettre qu'il en eût fait ainsi la proposition dans un discours en vers, tenu en plein théâtre. Ses conseils ne pouvaient avoir d'effet pratique qu'à deux conditions : il fallait d'abord qu'ils répondissent à un sentiment latent, répandu dans une grande partie du public ; et il fallait ensuite qu'ils parussent de nature à être appliqués sans trop de difficultés. Cela nous donne lieu de croire, d'une part, que les faits visés par lui étaient reconnus, au moins tacitement, comme exacts, par une bonne partie de ses auditeurs, et, d'autre part, que ses suggestions n'avaient rien qui leur parût offensant pour eux ou

qui pût les révolter. Pour toutes ces raisons, le morceau qui vient d'être cité me paraît devoir être interprété en toute simplicité, comme il est écrit. Il n'y faut rien voir de plus que ce que le poète y a mis. Librement et d'un ton enjoué, il donne au peuple un bon conseil, il fait son office de modéré, d'ami de la concorde, il prémunit la démocratie contre une tendance exclusive et intolérante. En parlant ainsi, il l'engageait, en somme, à éviter la catastrophe où elle allait sombrer.

IX

La pièce, comme on le sait, se termine par une sorte de consultation politique. Lorsque les deux poètes rivaux, Eschyle et Euripide, ont plaidé chacun leur cause et dénigré tour à tour leur adversaire, Dionysos, fort embarrassé de se décider, leur demande leur avis sur la situation politique d'Athènes.

Une première question concerne Alcibiade, alors éloigné volontairement d'Athènes. « Tout d'abord, dit le dieu, quel est le sentiment de chacun de vous sur Alcibiade? car la ville a grand'peine à enfanter une résolution à son égard. — Mais que pense-t-elle de lui? demande Euripide. — Ce qu'elle en pense? reprend Dionysos. Elle le regrette, mais elle le hait, et pourtant elle voudrait bien le posséder. Mais vous, dites-nous ce que vous proposez. » Là-dessus, Euripide répond par une sentence rigoureuse : « Je hais le citoyen, qui se montre lent à servir sa patrie, mais prompt à lui nuire, plein de ressources pour lui-même, mais impuissant à servir la ville. » Quant

à Eschyle, il énonce, en forme d'oracle, une pensée proverbiale : « Le plus sage est de ne pas laisser grandir un lion dans une ville ; mais si on l'a laissé grandir, il faut se prêter à ses mœurs (τοῖς τρόποις ὑπηρετεῖν) (1). »

Tout d'abord, en quelle mesure convient-il d'attribuer au poète lui-même l'une ou l'autre de ces deux opinions ? Euripide, dit-on, est son adversaire et le représentant de la perversion des idées contemporaines ; il s'efforce de le rendre ridicule ; l'opinion sévère qu'il lui prête ici sur Alcibiade doit être justement le contraire de la sienne propre. C'est simplifier beaucoup trop les choses. En réalité, Euripide, dans la pièce, est fort loin de ne dire que des sottises ; beaucoup de ses critiques à propos d'Eschyle contiennent incontestablement une part de vérité. Il en est de même du jugement qu'il énonce ici. Si Aristophane avait voulu se faire le patron d'Alcibiade, il se serait bien gardé de le faire critiquer, même par un adversaire, en des termes si justes et d'une telle portée. Il a noté vigoureusement son égoïsme absolu, son manque de patriotisme, ses vaines et chimériques promesses ; et il les a notés sans qu'aucune réponse apologétique vienne détruire ou atténuer l'effet du reproche. Celui-ci demeure donc tout entier. Maintenant,

(1) *Grenouilles*, 1422-1433.

Eschyle, que nous considérerons volontiers comme l'interprète d'Aristophane, conseille néanmoins, en termes métaphoriques, mais suffisamment clairs, de s'accommoder avec ce mauvais citoyen. Il est probable que c'était bien là l'opinion du poète. Il estimait sans doute, comme beaucoup d'autres, que, dans le péril suprême où l'on était alors, Alcibiade seul, par son talent de général et de diplomate, par son audace tempérée de prudence, par son génie en un mot, pouvait encore sauver Athènes. En cela, il avait probablement raison (1); et l'on sait que la bataille décisive d'Ægos Potamos fut perdue parce que les stratèges athéniens refusèrent d'écouter les avertissements du clairvoyant adversaire de Lysandre. Si Alcibiade avait eu alors le commandemant, Athènes avait chance de sauver sa flotte, peut-être même de détruire, une fois de plus, celle de ses ennemis, et elle aurait été ainsi en situation de traiter à des conditions honorables, en supposant qu'elle eût trouvé en elle-même la sagesse de le faire. Notons bien d'ailleurs qu'Aristophane, par la bouche d'Eschyle, ne conseillait aucunement au peuple de se mettre aux pieds d'Alcibiade et d'en faire son maître. Alcibiade n'était alors ni exilé ni

(1) Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2e partie, p. 1579 : « La déposition d'Alcibiade fut une faute qui contribua essentiellement à conduire en peu de temps Athènes à sa ruine. » Cf. Thucydide, VI, 15, 4.

hors la loi : il était suspect ; et, comme il le sentait, il se tenait en sûreté dans ses châteaux de Thrace (1). Le poète se bornait à suggérer l'idée de lui confier un commandement militaire, dans les conditions légales, sans le soumettre à un examen moral trop rigoureux (2).

La consultation n'est pas achevée. Dionysos pose encore aux deux rivaux une seconde question : « Quel moyen de salut connaissez-vous pour la ville ? » Réponse d'Euripide : « Le salut, ce serait de nous fier à ce qui nous inspire aujourd'hui de la défiance, et de nous défier de ce qui nous inspire confiance. » Sous sa forme d'énigme, l'idée en elle-même n'est guère obscure, et, d'ailleurs, sur les instances du dieu, Euripide l'a rend plus claire encore : « Si nous nous défiions, dit-il, des citoyens auxquels nous nous fions maintenant, et si nous employions ceux que nous n'employons pas, peut-être serions-nous sauvés (3). » Que fait ici Aristophane sinon de répéter ce qu'il a dit plus haut ? Refuser crédit aux démagogues attitrés, à Cléophon et à quelques autres, écouter en revanche ceux qu'on tenait alors

(1) Lysias, *Contre Alcibiade*, I, 38. Ed. Meyer, *Gesch. des Alterth.*, t. IV, § 723.

(2) L'Assemblée du peuple, en 408, lui avait conféré une sorte de dictature (Xén., *Hell.*, I, 4, 20). Aristophane, en tout cas, n'en demandait pas tant.

(3) *Grenouilles*, 1443-8.

pour suspects, les modérés, les anciens adhérents de la démocratie restreinte des Cinq-Mille, voilà quelle était pour lui, sinon la garantie, du moins la meilleure chance de salut. On remarquera que cet excellent avis est mis dans la bouche d'Euripide, ce qui vient à l'appui des observations énoncées ci-dessus. Eschyle, lui, continue à s'exprimer en oracle. « (La ville sera sauvée), lorsque les citoyens considéreront le territoire des ennemis comme le leur, et le leur comme celui des ennemis ; les vaisseaux comme un revenu, et les revenus comme rien du tout (1). » Ainsi que le scoliaste l'a noté, ces paroles, volontairement obscures, semblent bien n'être que la répétition de la formule qui résumait la politique de Périclès : abandonner le territoire de l'Attique à l'envahisseur, mais en revanche dévaster le sien par des incursions incessantes ; tirer de la flotte tous les moyens de subsistance, en s'en servant soit pour exiger le tribut des confédérés, soit pour assurer l'arrivage des denrées. Quant au dernier trait, « considérer les revenus comme rien du tout » (ἀπορίαν τὸν πόρον), s'il a un sens, il doit signifier qu'Athènes aurait tort de compter sur ses propres ressources, si elle laisse décliner sa puissance maritime ; mais je serais plutôt porté à croire, pour ma part, que c'est là simplement une anti-

(1) *Grenouilles*, v. 1463-65.

thèse vide, destinée à contrefaire les formules oraculaires.

Ces conseils d'Eschyle sont-ils ceux d'Aristophane ? En tout cas, ils n'avaient rien de neuf ni de personnel ; la principale critique qu'on pourrait en faire, c'est qu'ils étaient bien difficiles à pratiquer, lorsqu'Athènes voyait se dissoudre la confédération par les défections de ses alliés et n'était plus assez puissante pour porter la guerre chez ses ennemis. Pourquoi ne pas admettre plutôt qu'Aristophane s'est amusé ici à prêter au vieux poète une sentence magnifique, mais sans application aux choses présentes ? Il le fait parler, à la veille d'Ægos Potamos, comme Thémistocle, au lendemain de Salamine ; et il marque, si je ne me trompe, sa vraie pensée par la réflexion de Dionysos : « Parfait ; mais ce sont là de ces choses que le juge seul peut avaler. » C'est-à-dire : « Voilà qui est fort beau, mais je serai seul à goûter ce conseil, et je doute que le peuple athénien ait le désir ou le moyen d'en faire son profit (1). » S'il en est ainsi, la seule partie sérieuse de

(1) *Grenouilles*, 1465. Le sens que j'adopte est, je crois, celui du second scoliaste (Ἐγὼ μόνος ὁ δικάζων ὑμῖν κατὰ νοῦν ταῦτα λαμβάνω καὶ ἀποδέχομαι). Mais il admet, comme le premier scoliaste, un autre sens παρ' ὑπόνοιαν ; ce vers serait alors une critique à l'égard des tribunaux athéniens, qui absorbaient toutes les ressources de la ville.

cette consultation, c'est la réponse d'Euripide. Nous avons vu qu'elle se réduisait à une protestation contre les exaltés, tout à fait conforme aux sentiments ordinaires d'Aristophane.

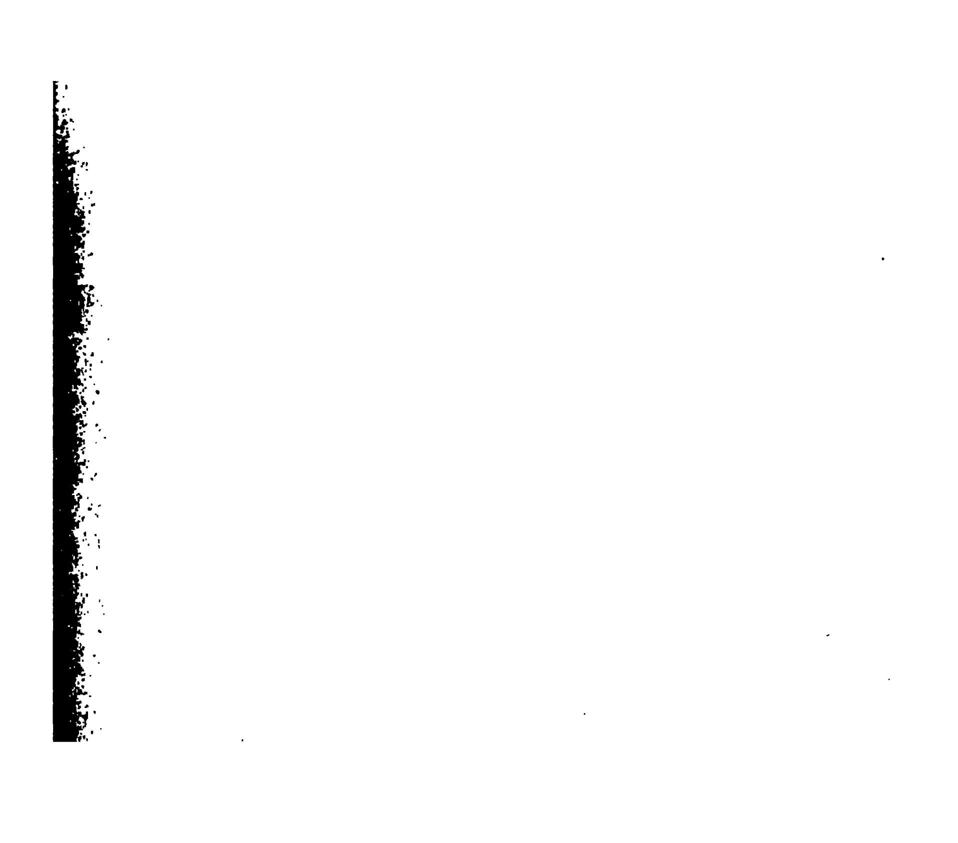
Cela ne serait admissible que si le mot χρήματα se trouvait dans la phrase précédente.

X

Voilà donc la politique d'Aristophane, telle qu'elle se manifeste en 405 dans les *Grenouilles*, après s'être déjà laissé entrevoir en 414 dans les *Oiseaux*, en 411 dans *Lysistrate*, et, jusqu'à un certain point, dans les *Thesmophories*. Au fond, elle est en conformité essentielle avec celle qu'il avait professée au temps de la guerre d'Archidamos. Son idéal ne semble pas avoir varié : c'est toujours celui d'une cité franchement démocratique, mais dans laquelle la prépondérance aurait appartenu à l'élément modéré, à la classe des hoplites en état de s'équiper eux-mêmes ou des petits propriétaires, c'est-à-dire en somme à la démocratie rurale. Seulement, cet idéal, toujours identique à lui-même, ne se manifeste plus tout à fait dans cette période comme dans la précédente. Le poète, tout en continuant à combattre les démagogues influents, n'attribue à aucun d'eux l'importance néfaste qu'il attribuait autrefois à Cléon. Il ne vise, non plus, aucune réforme particulière dans la cité. Ce qui le préoccupe douloureusement,

c'est l'état général des esprits, l'exaltation aveugle qui domine le peuple dans l'assemblée, la violence des haines entre citoyens, la division profonde qui menace de devenir irrémédiable. L'idée d'accord, de réconciliation sincère, d'union intime en vue du bien commun, est celle qui l'inspire constamment et qui lui suggère quelques-uns des meilleurs morceaux qu'il ait écrits. Cette politique, on le sait, prévalut un instant, mais après le désastre d'Ægos Potamos, lorsque la flotte de Lysandre bloquait le Pirée et que l'armée d'Agis, s'avançant de Décélie, fermait toutes les routes de terre. A ce moment, le peuple se décida enfin à révoquer les mesures de rigueur et de ressentiment qu'il avait maintenues jusque-là (1). C'était comprendre trop tard le tort qu'il s'était fait à lui-même. En tout cas, ce jour-là, le poète de *Lysistrate* et des *Grenouilles* fut justifié. Il n'avait pas eu assez d'influence pour exercer, en temps opportun, une action utile sur ses concitoyens, passionnés et irréfléchis ; mais il avait eu le mérite de deviner ce qui était bon et de le dire avec franchise, en un beau langage.

(1) Décret de Patroclides (ANDOCIDE, *Mystères*, 73-79 ; XÉNOPH., *Hell.*, II, 2, § II) ; GILBERT, *Beitræge*, p. 396.



CHAPITRE V

DERNIÈRE PÉRIODE

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES. LE PLOUTOS.

Les événements des années 404 et 403, — écroulement de la puissance athénienne, tyrannie des Trente, restauration de la démocratie — paraissent avoir modifié assez profondément la situation des partis dans Athènes. Ou, pour mieux dire, si l'on réserve le nom de parti à un groupe politique organisé en vue d'une action déterminée, il n'y eut plus dès lors, dans cette ville, de partis proprement dits. Non seulement une restauration de l'oligarchie apparaissait désormais comme impossible à ceux mêmes qui l'auraient désirée, mais ils ne songeaient même plus à réformer profondément la démocratie. Après les épreuves qu'elle avait traversées victorieusement, celle-ci était devenue la forme nécessaire de la cité

athénienne : qu'on l'aimât ou non, il ne restait maintenant qu'à l'accepter, telle qu'elle était, en s'y accommodant le mieux possible. Les idées de réformes constitutionnelles, destituées de toute influence pratique, n'avaient place désormais que dans les discussions des philosophes. Au théâtre, elles auraient paru ridicules ou n'auraient pas été acceptées.

Il n'est pas surprenant que les dernières pièces d'Aristophane traduisent cet état d'esprit. Nous pouvons rapporter à ce temps quatre de ses comédies : l'*Assemblée des femmes* et le *Ploutos*, que nous lisons encore, l'*Æolosicon* et le *Cocalos*, aujourd'hui perdus. Ces deux dernières pièces étaient, nous le savons, des parodies mythologiques. Comment convient-il de définir les deux premières ?

Elles touchent, l'une et l'autre, à certaines questions sociales, organisation de la famille, répartition des richesses ; et il semble donc qu'on puisse les appeler assez justement des comédies sociales (1). Toutefois on est arrêté par un scrupule. Cette dénomination implique en effet l'idée d'une doctrine plus ou moins déterminée. Or, les pièces en question contiennent-elles une doctrine ? Il faut avouer qu'on est

(1) Sur la première de ces pièces, on peut consulter POEHLMANN, *Geschichte der antiken Kommunismus und Sozialismus*, Munich, 1901, tome II, chap. I, section I, auquel j'ai emprunté plusieurs observations. Pour l'ensemble, voir le chapitre V de l'ouvrage cité d'Aug. COUAT.

en droit d'en douter. On y cherche, derrière la fantaisie, l'idée maîtresse du poète, sans être bien assuré de la trouver, tant elle est fuyante et capricieuse, tant il abandonne vite les démonstrations qu'il semblait promettre. Beaucoup de scènes n'y ont évidemment d'autre but que d'amuser le public. On a le sentiment qu'on ferait preuve de quelque naïveté si on les prenait trop au sérieux. Pourtant, d'autres éclairent vivement certains aspects des questions posées ; elles révèlent l'intérêt que le poète y prend ; elles manifestent, en partie au moins, ce qu'il en pense. Si donc le nom de comédie sociale paraît trop ambitieux pour ce genre indécis et mélangé, contradictoire même et incomplet, disons tout au moins que nous voyons là une comédie à tendances sociales, plus fantaisiste sans doute que philosophique, mais non dénuée cependant d'une certaine philosophie.

Quelle qu'elle soit d'ailleurs, notre tâche doit être ici d'en déterminer aussi exactement que possible les visées, et de montrer quel rapport elles ont, soit avec les sentiments connus du poète, soit avec les circonstances et le milieu où elles se sont produites.



I

Il est à peu près certain que l'*Assemblée des femmes* fut représentée en 392, aux Lénéennes (1).

La donnée initiale présente quelque analogie avec celle de *Lysistrate*. Les femmes d'Athènes, s'étant avisées que les hommes conduisaient fort mal les

(1) Nous n'avons plus la didascalie de la pièce. Mais, au vers 193, Aristophane fait allusion à une confédération où Athènes est récemment entrée ; le scoliaste, se référant à Philochore, explique que l'allusion se rapporte à l'alliance conclue, *deux ans auparavant*, entre les « Lacédémoniens » et les Béotiens. Le mot « Lacédémoniens » doit évidemment être corrigé, car le poète parle d'une alliance contractée non contre Athènes, mais par elle. On a donc substitué avec raison « Athéniens » à « Lacédémoniens ». L'alliance ainsi visée est celle de 395, conclue entre Athènes, Thèbes, Corinthe et Argos contre l'hégémonie lacédémonienne. Il en résulte que la pièce a été jouée dans l'année 393-2. D'autre part, il est dit à deux reprises (v. 18, 59) que le complot des femmes a été organisé aux Skira ; on en conclut que la pièce fut représentée aux Lénéennes, première fête après les Skira, qui comportât un concours de comédie ; mais ceci est plus incertain.

affaires publiques, ont comploté aux Skirophories de prendre le pouvoir. Dès le début de la pièce, elles exécutent leur dessein, sous la conduite de Praxagora. Déguisées en hommes, elles se glissent dans l'assemblée, occupent presque toutes les places avant le lever du jour, et, quand elles se sont ainsi rendues maîtresses du vote, elles font passer un décret qui leur attribue le gouvernement. Quel usage vont-elles en faire ? Praxagora, leur chef, établit la communauté des biens et la communauté des femmes ; celles-ci appartiendront à tous, sous réserve d'une réglementation qui assurera entre elles l'égalité. Nous nous attendons à voir se dérouler devant nous les conséquences de cette double décision. En réalité, nous n'en voyons que quelques-unes, très vivement dessinées, mais qui ont plus ou moins le caractère de cas particuliers. Un naïf s'empresse de se dépouiller de tout ce qu'il a, pour obéir à la loi ; un sceptique, mieux avisé, préfère attendre. Les deux personnages sont d'une amusante vérité. Mais quelles seront pour chacun d'eux les suites de leur façon d'agir. Nous l'ignorons. L'autre sorte de communisme est mise en scène de la même manière, sous forme d'incident. Rivalité furieuse entre une vieille femme et une jeune fille. La vieille a pour elle le règlement, la jeune a pour elle la jeunesse. Et il semble bien que le règlement ne sera pas le plus fort, mais cette conséquence même est esquivée aussitôt qu'indiquée.



Quant aux autres conséquences. qui intéresseraient la famille, la cité. la morale, la comédie les laisse entièrement de côté.

Cette brève esquisse laisse apercevoir déjà ce qui manque à la pièce pour être vraiment une comédie sociale. Mais entrons un peu plus dans le détail.

Il est à remarquer tout d'abord qu'il n'est aucunement question du communisme dans toute la première partie. Si nous comparons à cet égard l'*Assemblée* avec *Lysistrate*, la différence est frappante. Dans *Lysistrate,* le but de la conjuration des femmes est immédiatement indiqué (v. 30-40, 50) : leur complot a pour objet de mettre fin à la guerre ; toute l'action, dès le début, tend à cette fin, et à celle-là seulement. Dans l'*Assemblée*, il en est tout autrement. Elles visent à se faire attribuer par ruse un pouvoir discrétionnaire. Mais à quoi leur servira ce pouvoir ? Elles semblent l'ignorer elles-mêmes. Ce n'est qu'à partir du vers 590, c'est-à-dire dans la seconde moitié de la pièce, que Praxagora révèle tout à coup son programme, et c'est seulement dans le dernier tiers que nous en voyons l'application. Il en résulte que la discussion de ce programme et surtout la peinture de ses effets sont nécessairement écourtées. Pourquoi cette structure singulière, qui a obligé le poète à sacrifier bien des éléments de son sujet, et peut-être justement quelques-uns des plus comiques ?

On en devine la raison, lorsqu'on étudie de près

cette première partie. En fait, elle a, pour l'auteur, bien plus d'importance qu'on ne serait d'abord tenté de lui en attribuer, et elle doit cette importance à ce qu'elle est une satire mordante de la réalité contemporaine. Plus tard viendra la fantaisie, la représentation caricaturale de quelques utopies dont nous aurons à déterminer le caractère ; ici, nous sommes en pleine vie athénienne, et ce sont les hommes et les choses du jour qui forment la matière principale de la comédie.

Athènes, si cruellement éprouvée en 404, était alors engagée de nouveau dans une guerre pénible avec Sparte. Alliée de Thèbes, de Corinthe, d'Argos, elle luttait, depuis plus de deux ans, pour s'affranchir de la dure hégémonie de sa rivale. Les chances de la guerre avaient été diverses. Victorieux de Lysandre à Haliarte, les coalisés avaient été vaincus à Némée et à Coronée, en 394. Depuis lors, les hostilités traînaient, sans avantage marqué, autour de Corinthe. Il est vrai que l'alliance de la Perse et du roi de Chypre Evagoras, ainsi que la victoire navale de Conon à Cnide, avaient semblé marquer pour Athènes un retour inespéré de fortune. Grâce aux subsides du Roi, elle avait pu relever les murs du Pirée et les longs murs ; elle avait même construit de nouveau quelques vaisseaux et elle recommençait à faire figure dans la mer Egée. Malgré cela, sa situation demeurait fort précaire. La guerre du Pélopo-

nèse l'avait épuisée. Beaucoup de riches étaient devenus pauvres, presque tout le monde souffrait de la gêne ; et, pourtant, il fallait faire face aux frais écrasants de la guerre : les dépenses pesaient lourdement sur les propriétaires et les producteurs ; en revanche, sous forme de salaires ou de solde, elles constituaient à peu près l'unique moyen de vivre des masses populaires, qui, par suite, ne désiraient aucunement la paix. Pour entretenir la guerre, celles-ci multipliaient contributions et confiscations. De là, un état de trouble profond, malaise à la fois matériel et moral (1). Telle est justement la cité qu'Aristophane nous met sous les yeux.

Elle est gouvernée d'une façon déplorable : voilà le point fondamental. « Les décisions de l'Assemblée, dit une des femmes, ressemblent, si l'on y réfléchit, à celles de gens ivres ; ce sont des idées incohérentes (2). » Les conjurées vont donc essayer de prendre en main la conduite des affaires, « pour que la ville ait un peu de prospérité. Car, pour le moment, dit Praxagora, nous ne marchons ni à la voile, ni à la rame (3) ». On fait la répétition du rôle

(1) La situation d'Athènes, en ce temps, a été particulièrement bien exposée par Ed. Meyer (*Gesch. des Alterthums*, t. V, 847-866) d'après Xénophon, Diodore, Plutarque, et surtont Andocide et Lysias.

(2) V. 137-139.

(3) V. 108-109.

qu'il faudra jouer dans l'Assemblée. Après divers incidents, voici que Praxagora, pour donner l'exemple, improvise un discours modèle. C'est le morceau capital de la première partie.

Tout ce discours n'est qu'une série d'allusions, souvent peu intelligibles pour nous, à la politique intérieure et extérieure d'Athènes. Les premières sont générales : « Je vois, dit l'orateur, que notre ville a de fort mauvais chefs. Si, par hasard, l'un d'entre eux est bon pendant un jour, il redevient détestable pendant dix autres jours. Veut-on se confier à un autre ? Celui-là fera plus de mal encore. Il est vrai qu'il est malaisé de donner de bons conseils à des gens qui n'en acceptent aucun, à un peuple tel que vous, toujours défiant envers qui veut vous faire du bien, et toujours prêt à solliciter ceux qui ne s'en soucient pas (1). » Ce qu'Aristophane paraît critiquer par ces paroles mordantes, bien qu'obscures, ce sont sans doute les hommes d'État de la démocratie restaurée, mais c'est surtout l'incohérence populaire, le défaut d'esprit de suite, les brusques changements d'humeur, qui empêchaient, selon lui, toute continuité de vues et d'action. Il s'amuse du zèle qu'ont les citoyens pour venir à l'Assemblée, depuis que le démagogue Agyrrhios a fait attribuer à tous ceux qui y sont présents un salaire de trois oboles. « Il fut un

(9) V. 176-182.

temps où nous ne tenions guère d'assemblées, et nous considérions alors Agyrrhios comme un mauvais drôle. Aujourd'hui, nous tenons des assemblées ; et celui qui touche son salaire, n'a pas assez d'éloges pour lui ; tandis que celui qui ne le touche pas, affirme que la peine de mort ne serait pas trop rigoureuse pour des gens qui font de la présence à l'assemblée un service mercenaire (1). » Aristophane, évidemment, est plutôt de cœur avec ces derniers. Ces assemblées de pauvres diables et de gens sans travail, qu'attiraient les trois oboles, ne lui plaisaient guère. Et l'on sent qu'il a été bien aise d'en dire sa pensée en passant sous une forme gaie, atténuation spirituelle d'une satire qui gardait néanmoins sa portée.

Incohérence au dedans et pareille incohérence au dehors. Athènes, depuis un peu plus de deux ans, est alliée de trois cités puissantes. Mais de cette alliance même, elle ne sait pas profiter. Elle va d'un sentiment à l'autre, divisée contre elle-même : « L'alliance actuelle, dit Praxagora, lorsque nous en délibérions, on déclarait que, si elle ne se réalisait pas, la ville était perdue. Elle se réalisa, et l'on se fâcha ; l'orateur qui l'avait fait décider prit soudain la fuite et disparut. Quant à mettre des vaisseaux à la mer, c'est l'avis du pauvre ; mais ce n'est pas celui

(1) V. 183-188.

des riches ni des gens de la campagne. Vous en voulez aux Corinthiens : or, les voici qui deviennent charmants pour vous ; il faut donc que toi aussi, mon ami, tu deviennes charmant pour eux (1). » Les quelques vers qui suivent sont malheureusement altérés, et, dans ceux qui précèdent, bien des détails embarrassent aujourd'hui le commentateur. Du moins, l'intention générale ressort assez nettement. Les critiques de Praxagora aboutissent en effet à leur conclusion logique. Tout le mal vient de ce que trop de citoyens ne songent plus qu'à gagner de l'argent aux dépens de l'Etat, soit en multipliant les assemblées, soit au moyen de la solde. L'âpreté de l'intérêt privé fait oublier à tous ces affamés l'intérêt public. Le remède, ce sera de confier aux femmes la direction, car elles ont par nature le génie de l'administration et de l'économie ; et, tandis que l'Athénien n'est satisfait qu'à la condition d'innover chaque jour, l'Athénienne, au contraire, demeure attachée en tout à la coutume et à la tradition. En outre, leurs sentiments et leurs instincts sont la meilleure garantie de ce qu'elles feront : « Mères, elles auront à cœur de ne pas laisser périr nos soldats. Qui s'occuperait mieux de les approvisionner que celles qui les ont mis au monde ? D'ailleurs, trouver de l'argent, c'est l'affaire des femmes. Et, lorsqu'elles exerce-

(8) V. 193-200.

ront le pouvoir, ne craignez pas qu'on les trompe : elles sont elles-mêmes trop habituées à tromper. Enfin, je passe sous silence quantité d'autres raisons. Croyez-moi, et vous vivrez désormais parfaitement heureux (1). »

On voit maintenant pourquoi Aristophane s'est étendu sur cette première partie. C'est qu'elle lui a paru appropriée à ce qu'il voulait mettre de satire politique dans sa pièce. Seulement le sort même qu'il fait à cette satire, en la reléguant dans une sorte de prologue et en la confiant à des femmes, montre assez qu'elle se réduisait désormais pour lui à peu de chose. Il usait d'un droit traditionnel et il satisfaisait son mécontentement en disant son mot sur ce qui se passait autour de lui. Mais il ne songeait plus à pousser vigoureusement l'offensive contre tel homme d'Etat ou tel abus. Satisfait de se rendre, sous forme légère et mordante, l'interprète momentané des meilleurs citoyens, il ne comprenait sans doute que trop combien la comédie était impuissante désormais à lutter contre la force des choses.

(1) V. 232-240.

II

Cette introduction a toutefois une autre utilité. Elle marque le véritable caractère du programme réformateur de Praxagora. Le mérite propre de cette réforme chimérique, c'est en effet de produire un contraste brusque et complet avec la réalité contemporaine. Dans cette cité inquiète, parmi ces hommes aigris, défiants, qui se disputent âprement le pain quotidien, voici que le poète fait surgir le rêve d'un communisme qui supprimerait toutes les compétitions, d'une vie large, facile, insouciante, l'utopie d'une bienveillance universelle.

Athènes a toujours aimé ces songes d'or, distractions inoffensives et calmantes. Mainte fois, dans les misères de la guerre du Péloponèse, ses poètes lui avaient représenté des pays de cocagne (1). N'était-ce pas le rôle propre de ces serviteurs de Dionysos que d'emporter à leur suite les imaginations loin des

(1) Voir POEHLMANN, ouvrage cité, t. II, p. 11 et suiv., et Aug. COUAT, ouv. cité, p. 198-200.

souffrances et des peines ou encore de verser un peu de joie dans la coupe amère de la vie ? Ce rôle, Aristophane l'avait rempli bien souvent dans sa jeunesse : il continuait à le remplir, tout en vieillissant ; car enfin, puisque la vie ne devenait pas meilleure, il fallait bien que la poésie continuât son œuvre bienfaisante de divertissement. Lui-même, au reste, ne la présente pas autrement. Rappelons les paroles que prononce le chœur des femmes, lorsque Praxagora va commencer son exposé :

« Voici le moment de stimuler ton esprit avisé, d'éveiller en toi l'idée amie de la sagesse, pour secourir adroitement tes compagnes. C'est au profit du bonheur commun que va surgir la pensée inventive, celle qui, pour ce peuple de citoyens, embellira la vie en mille manières. L'occasion est bonne de montrer de quoi tu es capable ; notre ville a bien besoin d'une idée heureuse. Va donc et expose-nous des choses qui n'aient été ni dites ni réalisées jusqu'ici. Car nos gens, tu le sais, n'aiment pas à voir souvent ce qu'ils ont déjà vu (1). »

Est-il possible de dire plus agréablement, et plus clairement à la fois, qu'on va prendre son essor vers une région de chimères, à seule fin de procurer au bon peuple quelques moments de joie ? Faut-il croire maintenant que ces chimères seront en même temps

(1) V. 571-581.

des satires, et que le malin poète, tout en délassant son public, songe à se moquer des systèmes de tel ou tel philosophe contemporain ? Faut-il admettre en particulier qu'il va s'égayer aux dépens de Platon ? La question vaut un instant d'examen (1). En 392, non seulement Platon n'avait pas encore publié sa *République*, mais l'Académie n'existait pas. Aristophane, de toute façon, n'aurait donc pu viser que des théories en formation, ébauchées dans des entretiens privés, puis répétées et répandues au dehors. A moins que Platon lui-même se soit approprié plus tard des idées qui auraient été déjà produites par d'autres, soit dans des conférences publiques, soit dans des écrits aujourd'hui perdus (2). Evidemment, c'est là une hypothèse possible, que nous n'avons plus le moyen de contrôler rigoureusement ; tout ce qu'on peut dire, c'est que les discours de Praxagora ne semblent pas la confirmer.

(1) Voir, à ce sujet, ZELLER, *Phil. d. Griechen*, II[3] p. 466, note 1. Je n'ai pas eu à ma disposition le travail plus récent de DIETZEL, *Zeitschrift für Literatur und Geschichte der Staatswissenschaft*, I, 382, qui conclut dans le même sens négatif.

(3) ARISTOTE, *Politique*, II, 5 et 6, mentionne deux utopistes, Phaléas de Chalcédoine et Hippodamos de Milet, qui avaient tracé, l'un et l'autre, des projets de cités communistes. Cela prouve que ces idées étaient agitées, sinon dans le peuple, du moins parmi les « intellectuels » du temps.

Tout d'abord, les idées qu'elle expose sont présentées par le poète lui-même comme absolument neuves (1). Pas la moindre allusion à un philosophe dont il aurait l'intention de se moquer. Discrétion bien surprenante de la part d'un homme qui ne reculait pas devant les noms propres. Ensuite, ces idées elles-mêmes n'ont aucune couleur philosophique. Lorsque Platon proposera, dans sa *République*, d'établir le communisme entre les citoyens de la classe supérieure, la raison qu'il en donnera sera la nécessité de détruire l'individualisme au profit de l'unité sociale : voilà la marque du penseur. Praxagora n'a rien de ces hautes préoccupations. Ce qu'elle veut, c'est d'assurer à tous le bien-être matériel. Si elle met en commun la terre et l'argent, et en général tous les biens, c'est afin de constituer une masse, qui sera administrée par les femmes, et sur laquelle tout le monde vivra dans des conditions d'égalité (2). Ses vues ne vont guère au delà du boire et du manger. Conception aussi simple que réaliste. Le poète s'adresse manifestement à un public où les pauvres sont en grand nombre, et il caresse ironiquement leurs secrets désirs par le rêve insensé d'un état de choses où la pauvreté cesserait de se faire sentir.

(1) V. 578-580 et 583-585.
(2) V. 597-600.

Ce caractère de rêve s'accuse encore par l'insouciance même dont il fait preuve à l'égard des impossibilités pratiques qui surgissent d'elles-mêmes. Qui alimentera cette masse destinée à la subsistance publique ? Qui la renouvellera ? Les esclaves (v. 651). Il faudra donc des esclaves pour que cette république puisse vivre. Passons sur l'étrange contradiction morale de cette conception : elle pouvait échapper à des Grecs. Mais il faudrait au moins nous dire comment on se procurera ces esclaves, une fois le commerce supprimé, et qui les fera travailler, lorsque personne ne voudra plus s'imposer de peine. La question n'est pas même examinée. L'industrie paraît se réduire pour Praxagora à la confection des vêtements. Qui en aura le soin ? Elle déclare que ce seront les femmes (v. 654). Ainsi, toute la constitution sociale repose en somme sur la bonne volonté des esclaves et sur l'abnégation supposée des femmes. Elles continueront à travailler comme par le passé, elles auront nécessairement toute la surveillance et la direction des serviteurs, et de plus elles administreront le trésor commun. Tout cela, elles le feront spontanément et en perfection. Voilà le fondement du système. Il suffit de le découvrir quelque peu pour faire sentir combien Aristophane a été loin de vouloir représenter ici une théorie réellement étudiée et conséquente. Le programme qu'il prête à sa Praxagora est un de ces pa-

radoxes amusants qui comptaient parmi les moyens ordinaires de l'ancienne comédie. Tout ce qu'il a de réalité, c'est sa ressemblance avec certains désirs vagues qui s'ébauchaient, alors comme en tout temps, dans l'imagination des pauvres gens, lorsque la vie leur était particulièrement dure. Le poète s'amuse à leur donner consistance, il a l'air de les prendre au sérieux, il les réalise dans la pleine liberté d'une fantaisie qui se moque des vraisemblances. Et, pour mieux jouer son jeu, il donne à ce paradoxe l'apparence d'une argumentation, il prête à celle qui le soutient toutes les ressources d'esprit et de langue dont il dispose. Les Athéniens en ont ri sans doute. C'est à nous de n'être pas plus naïfs qu'ils ne l'ont été.

La seconde partie du programme n'est pas moins dénuée de philosophie. Si la théorie de Platon sur la communauté des femmes nous paraît étrange et profondément antisociale, elle résulte du moins d'une conception logique. Persuadé que le citoyen, pour appartenir tout entier à l'Etat, ne doit avoir ni affection ni intérêts particuliers, le philosophe a détruit la famille en vue de fortifier la société. Pour Praxagora, cette destruction n'est qu'une conséquence accessoire de la communauté des biens. Faute d'argent, il ne resterait plus aux hommes que l'amour désintéressé. Blépyros paraît craindre que ce ne soit pas assez (1). C'est pour le rassurer que

(1) V. 611 et suiv.

Praxagora révèle la seconde partie de son programme, c'est-à-dire la communauté des femmes. Ici encore, il ne s'agit que de satisfaire des appétits. En réalité, Praxagora les bride bien plus qu'elle ne les satisfait. On sait quelle est la rigueur de sa réglementation. Notons que cette réglementation est tout à fait étrangère à Platon (1). Pour Aristophane, au contraire, elle devient la chose principale. L'unique raison qu'on en puisse donner, c'est qu'elle est éminemment féconde en effets comiques, pour peu que la comédie ne s'assujettisse à aucune loi de convenance. Bouffonnerie joyeuse et grivoise, tel est le caractère de toute cette partie du développement, et ce caractère en est aussi la seule raison d'être. Ne cherchons pas de satire sous ces plaisanteries légères ; elles n'ont jamais eu d'autre objet que d'exciter le rire d'un public qu'aucune indécence n'offensait.

(1) La seule rencontre vraiment frappante est celle des vers 635-637 avec *Républ.*, V, p. 461. « Comment, demande Blépyros, chacun de nous, avec ce genre de vie, pourra-t-il distinguer ses enfants ? — Pourquoi pas ? répond Praxagora : les enfants considéreront comme leurs pères tous les hommes plus âgés, en calculant le temps. » C'est aussi ce que dit Platon. Mais cela n'implique aucune source commune : il est clair que la théorie appelle l'objection, et que l'objection appelle la réponse.

III

Si ce double programme de Praxagora n'est qu'une fantaisie, la série de scènes qui terminent la pièce ne doivent pas être prises pour une réfutation à proprement parler. Ce sont, elles aussi, des inventions fantaisistes, qui visent surtout à faire rire. Ce qu'elles contiennent de réfutation provient moins d'un dessein du poète, que de la justesse naturelle de son esprit. Ainsi comprises, elles se justifient d'ailleurs bien mieux. Comme réfutation, elles seraient étrangement incomplètes. Comme scènes comiques, elles répondent pleinement aux intentions de leur auteur.

La meilleure, pour nous, est incontestablement celle des deux citoyens invités à porter leurs biens à la masse commune. Rien de plus plaisant ni de plus juste que le contraste de leurs caractères. L'un, plein de candeur, est persuadé qu'on va partager en effet, et il ne croit pas pouvoir se hâter assez de réunir son petit avoir, ses quelques meubles, ses pauvres hardes, de peur d'arriver en retard. L'autre

sait ce que valent les décrets, surtout quand ils commencent par exiger un sacrifice quelconque. Il ne croit donc pas au partage. Au surplus, il estime que, s'il doit avoir lieu, rien ne sert de devancer les autres : il est bien décidé à n'y venir que le dernier. En revanche, dès que le héraut invite les citoyens à dîner, nul n'a les pieds plus rapides.

Certes, ces scènes laissent bien vivement apercevoir la plus profonde impossibilité du communisme ; à savoir, la résistance de l'intérêt personnel. Et elles suggèrent très joliment la pensée qu'en toute forme imaginable de société, tant qu'il y aura des hommes, il y aura des dupes. Toutefois, si elle devait servir de réfutation, elle serait manifestement trop courte et trop peu poussée aux conséquences. Elle nous laisse en suspens, elle ne décide rien. C'est sur la place publique, c'est au milieu même du partage que le poète, en pareil cas, aurait dû nous transporter. Et il fallait qu'il nous montrât là le conflit des intérêts, naissant de la mesure qui se proposait de les accommoder. Mais qu'avait-il besoin de réfutation, puisqu'il n'avait présenté aucune théorie sérieuse ? Le paradoxe fou de Praxagora se réfutait de lui-même, à mesure qu'il se développait, ou plutôt il se présentait comme un jeu d'esprit et rien de plus. Et c'est une fantaisie encore, un simple sujet d'amusement, que cette jolie scène, mais une fantaisie d'autant

meilleure qu'elle est faite de fine réalité psychologique.

Notre goût moderne est moins charmé par les dernières scènes, où nous voyons des femmes se disputer l'amour d'un jeune homme. Ce que ces scènes ont de grossier, ou même de répugnant, nous empêche d'y goûter complètement, ni l'esprit qui y abonde d'ailleurs, ni la vérité avec laquelle le poète y fait parler la nature. Mais ce qu'il faut noter ici, c'est qu'elles ne constituent pas une réfutation d'une théorie de l'union libre. Car ce que le poète nous représente, c'est tout le contraire de la liberté. Supprimez la réglementation amusante, mais absurde, de Praxagora, et l'invention fondamentale s'écroule. C'est donc en vue de cette invention drolatique que le poète a imaginé sa réglementation, qui n'était, en aucune façon, une pièce nécessaire de la constitution de Praxagora. Par là même, il est visible qu'en l'imaginant il s'est proposé seulement de donner carrière à sa verve bouffonne et de satisfaire le goût de son public pour les plaisanteries les plus libres.

De tout cela ressort très nettement le caractère véritable de la pièce, considérée dans son ensemble. Satire politique au début, mais satire discursive et capricieuse, sans dessein bien arrêté, elle se jette ensuite volontairement dans de folles inventions, où elle se complaît et s'attarde, pour l'amusement du public ; elle ne cherche ni à élever ni à renverser

des théories ; s'abandonnant au caprice de l'imagination poétique, elle crée librement des paradoxes, qu'elle soutient à grand renfort de sophismes ingénieux et plaisants, et sur lesquels elle fonde une société imaginaire ; enfin, elle choisit, entre les conséquences de cette révolution, quelques-unes des plus risibles, pour en composer une série de bouffonneries, selon la formule du genre. En somme, construction poétique passablement incohérente, qu'il faut bien se garder de prendre pour l'œuvre d'un philosophe dissimulé.

IV

L'étude qui vient d'être faite de l'*Assemblée des femmes* s'applique en grande partie au *Ploutos*, représenté quatre ans plus tard, en 388 (1) ; cela nous permettra d'en parler plus brièvement.

Les deux pièces en effet se ressemblent par l'invention et par le dessein qui l'a suggérée. La seconde n'est pas plus une thèse que la première ; mais, comme la première, elle est bien plutôt une sorte de rêve poétique, de fantaisie amusante, qui contraste plaisamment avec la réalité et qui fournit occasion à mainte satire de détail.

(1) Didascalie de l'argument n° IV. Un des scoliastes, à propos du vers 173, mentionne un premier *Ploutos*, joué vingt ans auparavant, soit, par conséquent, en 409-8 ; et le scoliaste des *Grenouilles*, au vers 1093, cite trois vers de ce premier *Ploutos*. On y rapporte aussi huit fragments insignifiants, cités dans les *Anecdota* de Becker et dans Pollux comme provenant du *Ploutos*, et qui ne se retrouvent pas dans la pièce conservée (*Comic. græc. fragm.* Kock, I, p. 505-507). Nous ne savons d'ailleurs rien de cette comédie, qui était peut-être fort différente de celle que nous lisons sous le même titre.

Ce qui semble en avoir donné l'idée au poète, c'est l'appauvrissement dont souffrait alors cette classe des petits propriétaires rustiques, à laquelle nous l'avons vu si attaché dès ses débuts. La guerre du Péloponèse, surtout dans ses dernières années, avait laissé la ruine derrière elle. Il avait fallu reconstituer peu à peu, et péniblement, à force de privations et de labeur, le capital d'exploitation et le matériel agricole. Les quinze ou seize années qui s'étaient écoulées depuis lors avaient été des années de dur travail et de souffrance. En outre, la guerre avait recommencé en 395 ; et, bien que l'Attique, cette fois, n'eût pas été envahie, les charges qui en résultaient étaient terriblement lourdes. Elles écrasaient ces pauvres gens, dont les produits d'ailleurs se vendaient médiocrement. De plus en plus, Athènes tirait sa subsistance des pays étrangers. L'industrie et le commerce y prenaient décidément le pas sur l'agriculture. La richesse passait au mains des fabricants, des banquiers, des armateurs. Elle se trouvait aussi chez les gens d'affaires et d'intrigues, chez les logographes, chez les politiciens sans scrupule, qui prélevaient une dîme sans cesse renouvelée sur toutes les fortunes. C'était là, peut-être, ce qui semblait le plus intolérable à ces habitants de la campagne, toujours à la peine et toujours incertains du lendemain. Ils ne pouvaient que s'irriter en comparant leur travail honnête et stérile aux tours

d'adresse, aux roueries équivoques et lucratives de ces hommes audacieux, qu'on n'estimait guère, mais qu'on craignait, ou dont on ne pouvait se passer. Voilà le sentiment d'où est née la comédie que nous étudions.

Chrémyle est précisément un de ces Athéniens de la campagne, à qui la vie est dure. Voyant arriver la vieillesse, il s'en va consulter l'oracle d'Apollon pour savoir ce qu'il doit faire de son fils. Doit-il le condamner à l'existence honnête et misérable qu'il a menée lui-même? ou bien faut-il se décider à en faire un coquin comme tant d'autres, afin qu'au moins il devienne riche? Le dieu, sans répondre à sa question, lui ordonne de suivre le premier qu'il rencontrera et de l'emmener chez lui. C'est ce que nous voyons dans la première scène. Chrémyle et son esclave Carion suivent obstinément un personnage mystérieux, qui refuse de se nommer, et qui est d'ailleurs aveugle. Enfin, pressé de questions, menacé même, il finit par avouer qu'il est Ploutos, le dieu de la richesse ; Zeus l'a privé de la vue, parce qu'il allait instinctivement vers les hommes justes et droits, de qui ce dieu est jaloux ; s'il redevenait clairvoyant, il agirait comme autrefois. Là-dessus, Chrémyle lui promet de lui rendre la vue, s'il veut rester avec lui. Ploutos a peur ; peur de Zeus, peur de tout le monde. Mais Chrémyle et Carion le rassurent ; ils ont des alliés : ce sont tous les gens de leur

dème, cultivateurs, honnêtes et pauvres comme Chrémyle lui-même ; nous les voyons accourir à l'appel de Carion : ils forment le chœur, tout pareil au personnage principal. Après eux, voici un voisin, Blepsidème, attiré par la rumeur publique, d'abord soupçonneux, puis, quand il est mieux renseigné, tout disposé à participer à l'entreprise comme au bénéfice. Ensemble, ils vont emmener Ploutos dans le temple d'Asklépios, pour que le dieu lui rende la vue.

Tout à coup surgit un personnage inattendu, Pénia (Pauvreté), furieuse et effrayante. A-t-on l'intention de la chasser ? Elle crie, elle menace ; puis elle entreprend de démontrer qu'elle n'est pas ce qu'on croit. En réalité, c'est elle qui fait du bien aux hommes, tandis que la richesse leur fait du mal. Mais elle a beau argumenter : ni Chrémyle ni Blepsidème ne se laissent persuader. Et Pauvreté finit par se retirer, en déclarant qu'on ne tardera pas à la rappeler. Si l'on supprime de son discours tout ce qui est paradoxe saugrenu ou argument pour rire, la démonstration se réduit à un seul point, à savoir, que la gêne est souvent un stimulant d'énergie, tandis que la richesse peut devenir une cause d'amollissement.

Quoi qu'il en soit, Pauvreté est expulsée ; elle l'est du moins de chez les braves gens. Nous apprenons par Carion que Ploutos a été guéri de sa cécité, et

le voici qui vient habiter chez Chrémyle, prêt à le combler de ses faveurs, lui et ses voisins. Le peuple honnête des campagnes est soudainement enrichi. Si la pièce était une thèse en faveur de la médiocrité, le poète aurait à nous montrer maintenant ce qu'il y perd. Tout au contraire, il paraît accepter avec satisfaction ce résultat, et il ne cherche plus qu'à nous amuser du spectacle de quelques transformations inattendues qui se produisent dans la société.

Devant nous, défilent des personnages bien divers. D'abord, un juste, devenu riche, qui vient remercier le dieu, et qui explique à Chrémyle comment il s'était ruiné jadis en obligeant des ingrats. Puis, un sycophante, dont les affaires ne vont plus, et qui exhale sa rage en imprécations. La cause de son malheur n'est pas bien claire : on peut supposer que les honnêtes gens, enrichis, ne veulent plus de procès ; mais il resterait les malhonnêtes gens, appauvris, et ceux-là devraient lui suffire. Le poète n'a-t-il pas un peu oublié sa donnée ? On serait porté à le croire : la scène du sycophante ne se comprend bien que si tous les Athéniens indistinctement sont devenus riches. En tout cas, le drôle est bafoué par Chrémyle, rossé par Carion, et finalement s'enfuit, en criant que Ploutos veut renverser la démocratie.

Après le sycophante, vient une femme d'âge très mûr ; riche, elle était aimée d'un jeune homme

pauvre ; mais celui-ci, favorisé maintenant par Ploutos, a brusquement changé d'humeur ; c'est, à peu de chose près, la situation que nous avons déjà vue dans l'*Assemblée des femmes*. Seulement, on se demande pourquoi Ploutos a enrichi le jeune homme, et si c'est pour sa vertu. Au fond, la donnée reste toujours obscure et incertaine. Quatrième entrée : Hermès, affamé et mendiant. Les justes, n'ayant plus rien à désirer, ne font plus de sacrifices ; l'Olympe souffre de la famine. Hermès menace au nom de Zeus ; puis, voyant que ses menaces ne font plus peur à personne, il change de ton et se fait solliciteur. Mais quel service peut-il bien rendre ? il énumère piteusement tous ses titres, sans succès ; enfin, il se souvient heureusement qu'il est le dieu des jeux et des concours ; les honnêtes gens enrichis ne sauraient se donner trop de fêtes, il les y aidera ; en attendant, Carion l'accepte comme auxiliaire, et, pour ses débuts, l'envoie laver les tripes à la fontaine. Le défilé se termine par la venue du prêtre de Zeus Sauveur, en grand danger, lui aussi, de mourir de faim. Mais quoi ? Ploutos n'est-il pas maintenant le véritable Zeus Sauveur ? Le prêtre deviendra donc son ministre. Aussitôt, tout le monde sort en procession pour conduire solennellement Ploutos à l'Acropole, dans l'Opisthodome du temple d'Athéna, qu'il avait cessé d'habiter depuis bien longtemps.

On voit assez, par ce simple sommaire, à quel

point la pièce est loin de tendre à une démonstration, et de combien il s'en faut qu'elle ne contienne et n'expose une doctrine sociale.

Si nous cherchons à dégager les intentions du poète, sans nous jeter dans des hypothèses aventureuses, voici sans doute celles qui paraissent les moins contestables. Aristophane proteste, en fait, par la bouche de Chrémyle d'abord, puis par celle de Ploutos lui-même, contre l'injuste distribution de la richesse, telle qu'il la voyait se produire autour de lui. Il s'irrite de ce qu'elle va de préférence aux sycophantes, aux orateurs de métier, aux intrigants; il déplore la dure condition de cette population rurale qui avait fait autrefois la force de l'Attique et qui lui semblait la vraie gardienne du salut public. Mais, pour remédier à ce mal, ils se sent impuissant désormais à rien suggérer. Tout ce qu'il peut offrir à ses concitoyens, c'est un rêve, comme il l'avait déjà fait quatre ans plus tôt, un rêve vengeur en quelque sorte, qui procure aux honnêtes gens la satisfaction de voir, en imagination et pendant la durée du spectacle, les coquins bafoués, les intrigants réduits à crier famine.

Tel est le dessin principal. Quant à l'argumentation de Pauvreté, qui a fait illusion à beaucoup de commentateurs d'Aristophane, nous avons indiqué déjà ce qu'il fallait en penser. Dans l'ensemble, c'est purement et simplement un paradoxe amusant, où

le poète se plaît à déployer les ressources d'un esprit ingénieux; paradoxe imité peut-être de tel ou tel *Eloge de la Pauvreté*, composé par quelque sophiste du temps, et, en tout cas, conforme à la tradition de la comédie ancienne. Il est vrai que, dans presque toutes les pièces que nous connaissons, le paradoxe traditionnel contient une part de vérité, ou, ce qui revient au même, une part des idées que le poète tient pour vraies. Il en est justement ainsi dans le cas présent. La pauvreté d'Aristophane se définit elle-même : elle n'est pas la misère, elle est plutôt l'économie forcée (v. 550-555). Cette distinction faite, le poète a beau jeu à montrer quel stimulant énergique les hommes trouvent dans le besoin de gagner leur vie, et comment toute activité cesserait s'ils n'étaient plus obligés de pourvoir à leurs besoins. Mais, à vrai dire, malgré tout l'esprit qu'il y met, ce n'est là en somme qu'un lien commun et une démonstration d'école, sans portée pratique. Car il est trop clair que la conception de ce bien-être universel et de cette pleine satisfaction des désirs est absolument en dehors de la réalité humaine. Tout au plus, peut-on penser qu'Aristophane a voulu, par quelques-unes de ces réflexions, rendre plus acceptable à ses concitoyens laborieux et pauvres, la dureté de leur condition, en leur en faisant sentir à la fois la nécessité et le rôle social. S'il a eu cette pensée, il a bien senti lui-même que

tous ses arguments seraient de peu d'effet et que l'instinct résisterait toujours, en pareille matière, à la réflexion. Le plus joli côté de la scène, en effet, c'est justement le parti pris si humain de ses deux campagnards, résumé dans la déclaration célèbre de Chrémyle à son adversaire : « Non, non, tu ne me persuaderas pas,quand même tu me persuaderais. »

Οὐ γὰρ πείσεις, οὐδ' ἂν πείσῃς.

Il résulte de tout cela que l'enseignement social du *Ploutos* se réduit à fort peu de chose. Comme satire politique, la pièce n'a guère plus de portée. On pourrait y relever une série d'épigrammes ou de moqueries contre divers personnages plus ou moins obscurs, tels que les démagogues Pamphilos et Agyrrhios, contre celui qu'il appelle « le marchand de broches », et dont nous ignorons jusqu'au nom, ou encore toute une scène, signalée plus haut, où il exerce sa verve sur l'industrie des sycophantes. Mais il n'y a vraiment rien dans tout cela qui dénote une intention politique digne d'être notée.

V

Ces deux dernières pièces d'Aristophane sont donc bien loin de manifester ni un renouvellement de son art ni un nouvel aspect de son rôle politique. Ce qu'elles laissent deviner, c'est bien plutôt une sorte d'acceptation tacite d'un état de choses qu'il n'aimait pas, mais qu'il lui paraissait désormais impossible de changer.

La politique proprement dite se réduit pour lui, dans cette dernière période de sa vie, à des épigrammes. Il garde son franc parler, il décoche, aussi librement que jamais, des traits acérés contre ceux qui lui déplaisent; et ceux qui lui déplaisent sont surtout, alors comme autrefois, les favoris du peuple, les conseillers ordinaires de la démocratie. Mais il lui suffit d'accoler à leur nom quelque allusion injurieuse ou de leur lancer, à un détour du dialogue, une moquerie imprévue. Il ne songe plus à organiser une pièce ni contre tel ou tel d'entre eux, ni contre les moyens ou les effets de leur influence.

D'autre part, il n'est pas exact de dire non plus

qu'il s'attaque alors à des théories sociales, formulées autour de lui. Ni l'*Assemblée des femmes* ni le *Ploutos* ne nous ont paru pouvoir être considérés comme des réfutations, directes ou indirectes, de doctrines qui auraient alors pris corps, soit dans les écoles, soit dans une partie de la société athénienne. L'une et l'autre de ces pièces sont bien plutôt des inventions de fantaisie, accommodées d'ailleurs à la la situation d'Athènes en ce temps et remplies des sentiments ordinaires du poète. Ces sentiments sont à peu de chose près ceux qui semblent l'avoir animé pendant toute sa vie. Ils sont faits d'une sympathie instinctive pour le peuple rustique et honnête, qui préférait la vie laborieuse aux débats de l'Assemblée ou à l'oisiveté lucrative et malsaine des tribunaux. Ce peuple, gardien de la pure tradition athénienne, Aristophane semble l'avoir aimé très sincèrement, et cela jusqu'à la fin de sa vie, à travers les épreuves diverses et les révolutions. Seulement, dans sa jeunesse, il l'aimait, non seulement pour ses fortes qualités, mais aussi pour sa joyeuse humeur, pour son laisser-aller, pour son goût des fêtes et du plaisir, pour sa bonhomie malicieuse, et il en voulait à tous ceux qui lui paraissaient tendre à altérer sa bonne nature. Plus tard, quand il le vit ruiné, humilié, aigri, il y eut moins de joie dans son amour. Dans *Lysistrate* et les *Grenouilles*, ce qui le préoccupe surtout, c'est d'apaiser les haines qu'il sent

grandir, et, sous les inventions joyeuses, cette préoccupation semble mettre en lui comme une ombre de tristesse. L'*Assemblée des femmes* et le *Ploutos* révèlent encore une autre nuance du même sentiment : c'est le secret désir d'échapper à une réalité pénible, ou d'y mêler, autant que possible, à défaut d'espérances bien précises, du moins un peu de rêve, sauf à en rire aussitôt.

Aristophane a eu la mauvaise chance que les événements ont contrarié sa tendance naturelle. Si Athènes avait grandi et prospéré à mesure que son génie se développait, il est probable que son art aurait pris un essor qui fut entravé. Le type de comédie qu'il avait réalisé dans ses *Cavaliers* et ses *Guêpes* se prêtait à de nouveaux développements. Qu'on imagine Périclès ayant assez vécu pour assurer à sa patrie la victoire et pour se préparer un successeur. La comédie politique n'aurait-elle pas eu un rôle éclatant dans cette grande cité, devenue la première en Grèce, et obligée d'accommoder ses institutions à son nouveau rôle ?

Aristophane, qui n'était aucunement hostile à la démocratie, mais qui avait le sentiment si vif de ses dangers naturels et qui voyait si bien ses fautes, aurait pu employer son génie à l'avertir et, dans une certaine mesure, à la redresser. Sa tendance eût été, sans aucun doute, de signaler, avec sa clairvoyance aiguë et sa franche hardiesse, les éléments d'anar-

chie qui se manifestaient en elle et qui détruisaient sa force. Il aurait recommandé, directement ou indirectement, ce qu'on pourrait appeler les « idées de gouvernement ». Et peut-être, dans cette polémique, n'aurait-il pas su se dégager tout à fait de certains préjugés, défavorables à la vie urbaine et à son développement nécessaire. Bien peu d'hommes savent se dépouiller en vieillissant des partis pris profonds de leur jeunesse. Mais il y avait assez de justesse dans l'ensemble de ses vues pour qu'une part même d'erreur ne leur fît pas trop grand tort. On doit regretter, en somme, que l'évolution naturelle de la comédie politique ait été ainsi rompue prématurément entre les mains du plus grand poète qui l'ait jamais représentée.

Réserve faite de ce regret, quelle idée dernière convient-il de nous faire du rôle politique d'Aristophane ?

Le point essentiel est de ne pas le considérer comme l'homme d'un parti. Le fond de sa politique a été un sentiment, en partie instinctif, plutôt qu'une idée. Ce sentiment a eu pour objet, principalement, une conception du caractère athénien et de la société athénienne, qui aurait pu se formuler à peu près ainsi : douceur des mœurs, liberté joyeuse, facilité des relations, attachement aux vieilles coutumes ; estime du travail agricole, conservation de l'esprit de famille ; affection très vive pour la cam-

pagne, pour le dème rustique, où la vie était plus aisée et plus saine ; avec cela, large part accordée aux réunions, aux fêtes, à l'art même, comme expression spontanée d'un idéal tantôt joyeux, tantôt élevé ; et, par contre, aversion prononcée pour l'ambition stérile, pour l'égoïsme dur et méchant, et aussi pour toutes les curiosités pures de l'esprit, légitimes ou non.

Cette conception a donné au patriotisme d'Aristophane son caractère propre et parfois agressif. Il a aimé Athènes ardemment ; il a détesté, comme ses ennemis personnels, ceux qu'il accusait de la corrompre et de la ruiner. Persuadé qu'ils semaient et développaient, au dedans, la haine entre les citoyens, ce qu'il a défendu contre eux, avec une âpre véhémence et sans aucun scrupule de justice, il faut le reconnaître, c'était en réalité la bonne entente, la concorde, la confiance mutuelle. Plus il a vu cette union compromise, plus il s'est porté résolument à son secours. *Lysistrate* et les *Grenouilles* attestent quelle force cette préoccupation avait prise chez lui dans la seconde partie de sa vie. Au dehors, il souhaitait non moins ardemment la paix entre les Grecs. Nous ne sommes pas en état de déterminer par quels sacrifices il aurait consenti à l'acheter, d'autant plus que lui-même ne l'a peut-être jamais su bien exactement. Son idéal, un peu vague, semble avoir été celui d'un accord équitable entre Athènes et ses alliés

et d'un arrangement avec Sparte, fondé sur une bonne volonté réciproque. N'étant pas homme d'État, il ne cherchait pas à en préciser les conditions. Mais il avait au cœur un sentiment hellénique très vif, qui lui faisait deviner ce qu'il y avait de funeste dans ces luttes fratricides, par lesquelles la Grèce préparait sa ruine. Cette fureur de s'entre-tuer, sous les yeux de l'étranger qui s'en réjouissait, lui paraissait le pire des maux ; et c'est comme partisans intéressés de la guerre, que Cléon et les autres démagogues lui faisaient particulièrement horreur.

Ces sentiments, bien entendu, n'étaient pas propres à Aristophane. Ils se sont rencontrés en mélange et en proportions diverses chez beaucoup des hommes de ce temps et, naturellement, ils ont alimenté la politique des partis. Lorsqu'Aristophane les traduisait dans ses pièces, il se rencontrait donc nécessairement avec ceux qui les partageaient et avec ceux qui s'en servaient. De là des rapprochements passagers qui seraient de nature à nous tromper, si nous n'y prenions garde. A priori, il aurait dû paraître invraisemblable qu'un génie aussi spontané, aussi vigoureux, aussi original, eût vécu, pour ainsi dire, de suggestions étrangères. Cela n'aurait pu être admis qu'en présence de preuves décisives. Or, non seulement ces preuves manquent, mais les faits, étudiés de près, nous en fournissent de toutes contraires. Dans chacune des pièces du grand poète,

nous avons trouvé, avec une conception personnelle des choses, des intentions librement déterminées, qui nous ont paru procéder directement des circonstances et de ses sentiments les plus certains. C'est donc bien à lui-même qu'il faut imputer, avec la responsabilité de ses injustices et de ses préjugés, le mérite de certaines vues vraiment larges et généreuses autant que perspicaces.



TABLE DES MATIÈRES

—

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

NOUVELLE COLLECTION FONTEMOING

Format in-16 écu

CHEVALDIN (L.-E.). — Les Jargons de la Farce de Pathelin . . . . 5 fr. »

GIRAUD (Victor). — Pascal. (*L'Homme. — L'Œuvre. — L'Influence*). 3e édition, revue et considérablement augmentée . . . . 3 fr. 50

MAZON (Paul). — L'Orestie d'Eschyle. (*Agamemnon. Les Choéphores. — Les Euménides*). Traduction nouvelle . . . . 3 fr. 50

MICHAUT (Gustave). — Les Epoques de la pensée de Pascal. 2e édition revue et augmentée. 3 fr. 50

— Le Génie latin. (*La Race. Le Milieu. — Le Moment. — Les Genres*). . . . . 3 fr. 50

— Marc-Aurèle. (*Pensées*). Traduction nouvelle. 2e édition. (Couronné par l'Académie française, prix Jules Janin) . . . . 3 fr. 50

THOMAS (E.). — Pétrone. (*L'Envers de la Société Romaine*.) 2e édition revue et considérablement augmentée . . . . 3 fr. 50

Collection "MINERVA"

CROISET (Maurice). — Aristophane et les partis à Athènes . . . . 3 fr. 50

DES GRANGES (Charles-Marc). — La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. (1815-1848). Préface de Jules Lemaitre de l'Académie française . . . . 3 fr. 50

FONTAINE (A.) — Conférences inédites de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture. 4 fr. »

MICHAUT (G.) — Etudes sur Sainte-Beuve. 3 fr. 50

PLESSIS (Frédéric). — Epitaphes. . . . 4 fr. »

VILLE DE MIRMONT (H. de la). — Etudes sur l'ancienne poésie latine . . . . . 5 fr. »

— La Jeunesse d'Ovide . . . . . . 3 fr. 50

3-08. — Imp. PILLARD, 212, rue Saint-Jacques, Paris, Ve.

